a-c

LA REVUE

Populaire

15¢

PER
R-334
EX. 2



MONTRÉAL, AOÛT 1947

Notre roman complet :

LE DROIT DE CHOISIR

Par Marcelle Davet

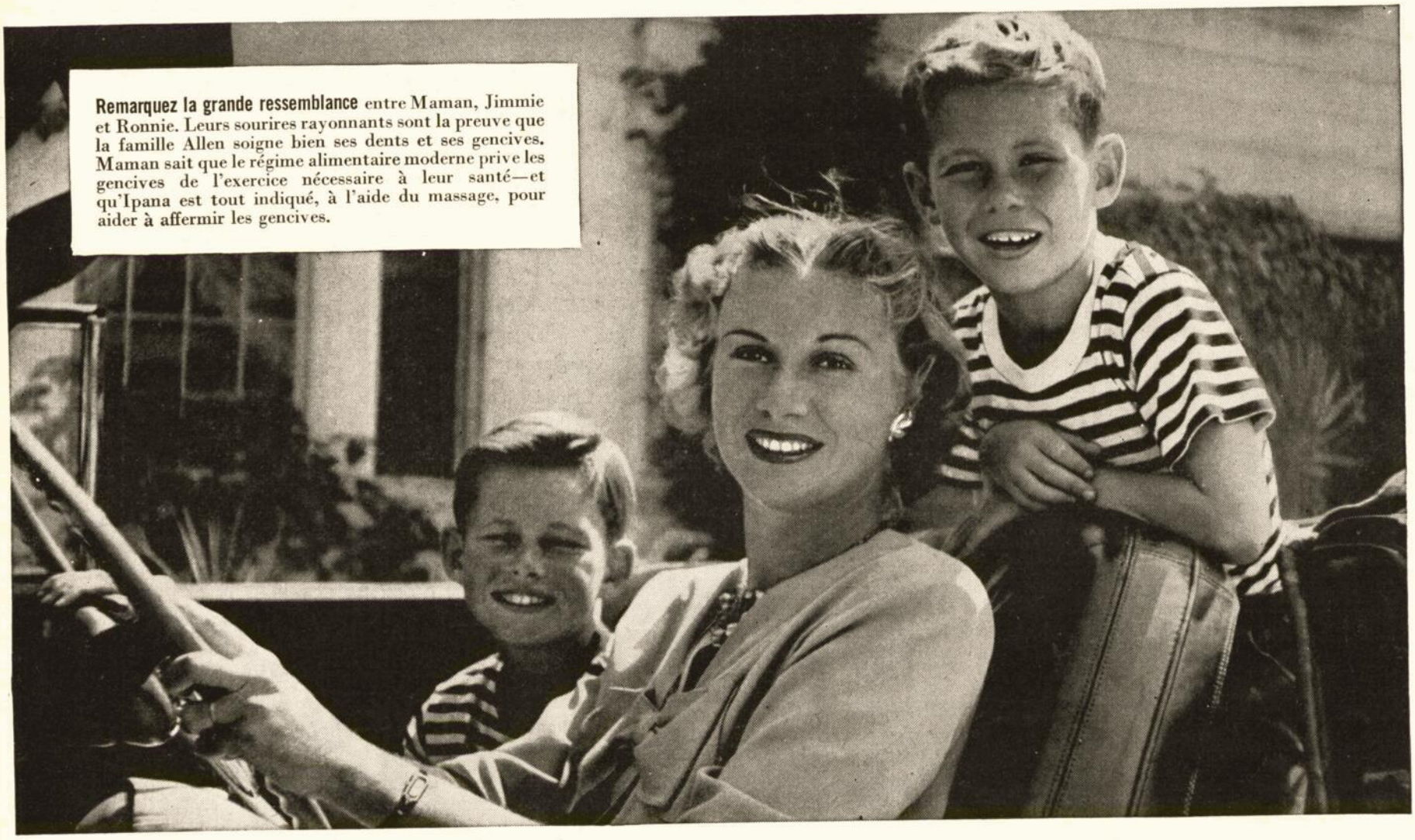


Bruck a créé ces tissus dont le doux bruissement évoque l'automne . . . des tissus de qualité qui traduiront pour vous tout l'éclat et la richesse du coloris automnal, en tentures et couvertures de meubles, élégantes et du dernier cri.

• Le tissu canadien de distinction

Bruck
FABRICS

BRUCK SILK MILLS LIMITED - MONTREAL & TORONTO
Les tissus Bruck sont aussi vendus à la verge dans tous les grands magasins.



Remarquez la grande ressemblance entre Maman, Jimmie et Ronnie. Leurs sourires rayonnants sont la preuve que la famille Allen soigne bien ses dents et ses gencives. Maman sait que le régime alimentaire moderne prive les gencives de l'exercice nécessaire à leur santé—et qu'Ipana est tout indiqué, à l'aide du massage, pour aider à affermir les gencives.

Une mère modèle devient un "modèle" renommé

Un sourire rayonnant a fait de Geneviève Allen, photographe amateur, une vedette de l'objectif photographique

"VRAIMENT, tout ce que je voulais, c'était d'apprendre à faire de la photo, tout comme mon mari", nous dit la charmante Mrs. Charles Allen de Beverly Hills.

"Mais des photographes me dirent qu'un sourire comme le mien appartenait *devant* l'appareil. Alors je devins une "glamour girl"—moi, avec Jimmie âgé de 8 ans et Ronnie de quatre!"

Il faut dire que Geneviève Allen reconnaît l'importance d'un beau sourire. Alors, elle fait le nécessaire pour que ses fils sauvegardent aussi l'attrait des leurs. Elle les fait suivre son propre régime d'hygiène dentaire *qui comprend l'emploi d'Ipana suivi du massage des gencives avec un peu d'Ipana supplémentaire.*

Le régime dentaire de Mrs. Allen repose sur des faits reconnus par des milliers de dentistes et d'éducateurs—un sourire radieux relève de dents brillantes—et des dents brillantes de gencives fermes et saines.



Un produit Bristol-Myers
Fabriqué au Canada

Des gencives plus fermes, des dents plus éclatantes avec

Ipana et le Massage



Un match de boxe avec Maman comme arbitre sera suivi, avant le dodo, du brossage des dents et du massage des gencives avec Ipana. S'il vous arrive de constater une "teinte rosâtre" sur votre brosse à dents, c'est que vos gencives vous avertissent qu'il est temps de *consulter votre dentiste.* Comme tant d'autres, il vous suggérera peut-être la stimulation bienfaisante d'Ipana et du massage.



Sur la bonne voie. On peut faire confiance à une mère "modèle" pour sauvegarder le sourire radieux de son fils. Elle veille à ce que Ronnie brosse ses dents soigneusement et qu'il masse ensuite un peu d'Ipana supplémentaire sur ses gencives pour activer la circulation et les empêcher de devenir flasques et tendres.



Si les parents fréquentaient l'école aujord'hui, ils apprendraient ce que tant d'enfants connaissent déjà—les avantages du massage des gencives. Une enquête démontre que 7 dentistes canadiens sur 10 recommandent le massage régulier des gencives. La pâte dentifrice Ipana est conçue tout spécialement, à l'aide du massage, pour affermir les gencives . . . assurer des dents plus éclatantes . . . et un sourire plus radieux.

Pouvez-vous répondre à ces questions touchant la

PRESSION DE SANG ÉLEVÉE?

Q. Qu'est-ce que la pression de sang élevée?

R. La pression de sang élevée ou l'hypertension est un état dans lequel la pression que le sang exerce sur les parois des artères et de leurs ramifications excède continuellement la normale. Une élévation temporaire de la pression, telle que l'élévation qui résulte d'un effort physique ou d'une émotion vive, constitue une réaction tout-à-fait normale et n'est pas de l'hypertension. Toutefois, si ces élévations se produisent fréquemment et si elles sont d'une trop grande intensité, elles peuvent être l'indice d'une tendance à l'hypertension pour les années à venir.

Q. Quelles sont les causes de l'hypertension?

R. Parfois, l'hypertension est accompagnée d'une affection de reins, d'infections locales, ou de dérangements glandulaires, mais, dans la plupart des cas, la cause en est inconnue. On *sait* que l'hypertension se rencontre plus souvent parmi les personnes *d'âge mûr* ou *d'âge avancé*, chez les personnes dont les *parents* ont souffert d'hypertension et chez celles qui ont de *l'embonpoint.*

Q. Comment l'hypertension affecte-t-elle votre santé?

R. Une hypertension artérielle persistante oblige le cœur à travailler plus fort et entraîne presque toujours une dilatation du muscle cardiaque. Les artères se trouvent ordinairement affectées; les reins, les yeux, les vaisseaux sanguins du cerveau, et d'autres organes peuvent être endommagés. Heureusement, *si elle est dépistée de bonne heure*, l'hypertension peut souvent être contenue. Si vous vous soumettez à des examens médicaux périodiques votre médecin vérifiera votre pression artérielle régulièrement. Ses conseils pourront probablement vous aider à maintenir votre pression artérielle à son niveau normal, ou, si elle vient à monter et qu'elle demeure trop élevée, il pourra peut-être prescrire immédiatement des mesures correctives, avant que des dommages sérieux n'aient été causés.

Signes encourageants pour les hypertendus.

Grâce à la science médicale moderne, aujourd'hui, les gens qui sont atteints d'hypertension peuvent souvent éviter des complications graves et vivre heureux jusqu'à un âge avancé, surtout si l'affection est dépistée dès son début.

Dans bien des cas, l'observance d'un régime alimentaire, le repos, la suppression d'infections, une réduction de poids au moins à la normale, et des médicaments spéciaux peuvent être nécessaires. Dans certains cas, la chirurgie a eu des effets salutaires, et la psychothérapie a parfois été utile, en supprimant la crainte de la maladie et en réduisant la tension émotive.

La "Life Insurance Medical Research Fund" aide les progrès de la science médicale grâce à l'appui de 150 Compagnies d'Assurance-Vie qui accordent des bourses pour fins de recherches spéciales sur les maladies se rattachant au cœur.

Pour obtenir plus de renseignements à ce sujet, faites venir le dépliant gratuit de la Metropolitan: "La pression artérielle — Tout le monde en a." Adressez votre requête au Service des Brochures, 87-Z, Direction Générale au Canada, Ottawa.

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)
New-York
PRÉSIDENT DU CONSEIL: *Frederick H. Ecker*
PRÉSIDENT: *Leroy A. Lincoln*
Direction Générale au Canada: Ottawa

40e ANNEE No 8 MONTREAL, AOUT 1947

LA REVUE Populaire

Partir en voyage,
par Cécile Chabot 7

Ce dont on parle,
par Lucette Robert 8-9

Songes de fin d'été 10

Clochers d'autrefois
par Gérard Morisset 11
de la Société Royale du Canada

L'Ile d'Orléans,
par René Payen 12

Le bas du fleuve 13

NOTRE ROMAN D'AMOUR COMPLET :

LE DROIT DE CHOISIR
par MARCELLE DAVET 14

Goélands,
par Marcelle Lepage-Thibaudeau 16

Saint-Malo, la cité martyre,
par le chanoine Julien Descottes 17

Le Scout de France 18

Mes recettes de cuisine,
par Mme Rose Lacroix 20

Quelques mariées d'été 21

Mots croisés 40

La Broderie,
par Mme L. de Bellefeuille 56

Patrons Simplicity 57-58-59

Les Papeteries Rolland,
par Solande Chaput-Rolland 63

La Bijouterie Vallière 70

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q., Can. — Tél. : PL. 9638

FRED POIRIER — GEORGES POIRIER
Présidents conjoints

JEAN CHAUVIN
Directeur

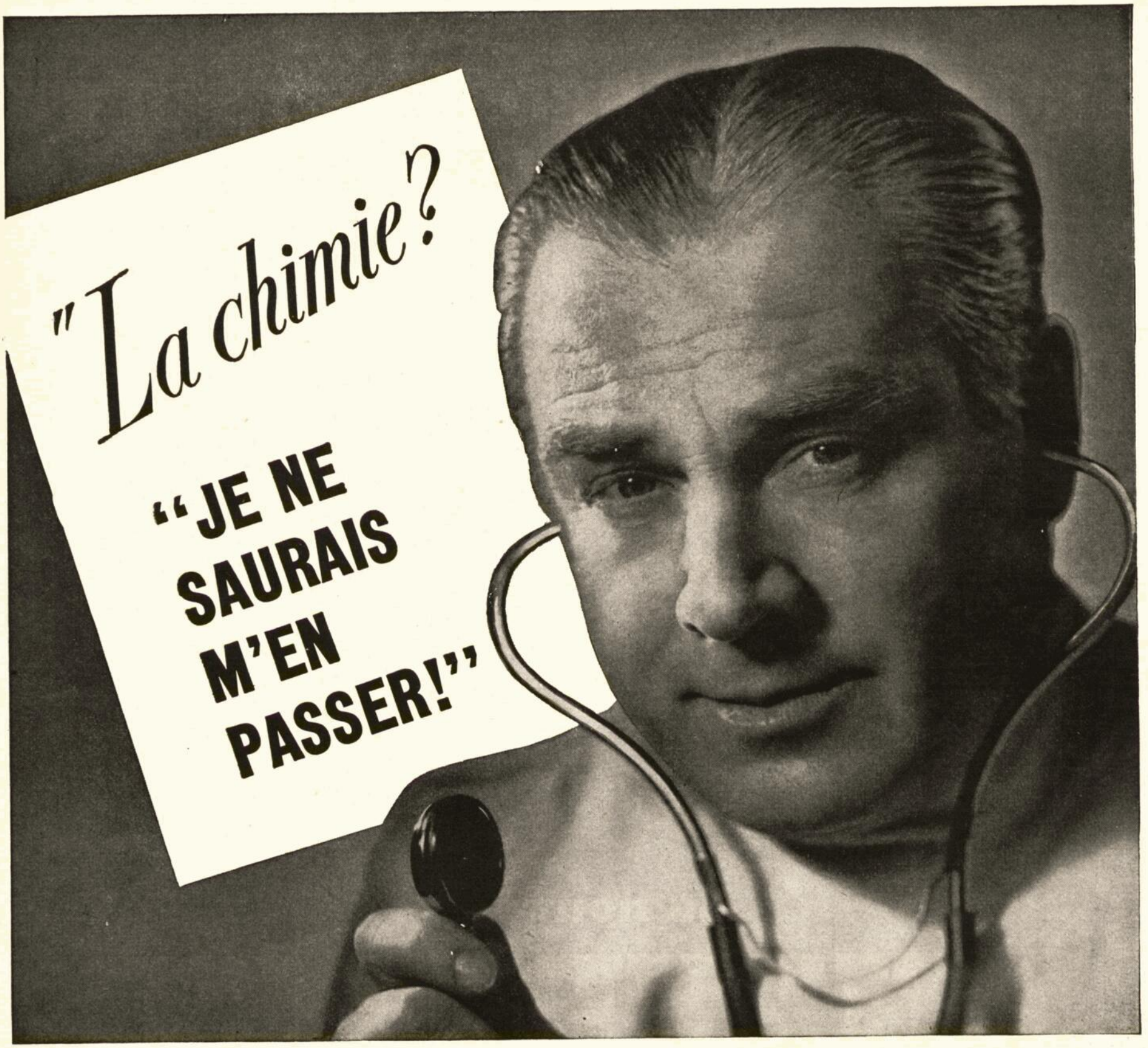
Sec. de la rédaction..Gérald Danis
Chef de la Publicité :
Charles Sauriol
Chef du Tirage....Odilon Riendeau
Directeur artistique..Hector Brault
Pages féminines :
Mme Jules Fournier
Mlle Gabrielle Faucher
Mme Lucette Robert
Cuisine.....Mme Rose Lacroix
Puériculture..Mme Rosario Lavallée
Sciences naturelles :
Mme M. L. Thibaudeau
Cinéma.....Mme Gilbert-Sauvage
Broderie....Mme L. de Bellefeuille

NOS REPRESENTANTS :
WILFRID DAOUST, 20, 11e Ave., Lachine, (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, St-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, St-Jérôme, Joliette, et les environs).
Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont Québec
Trois-Rivières :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe T.-Rivières

TARIF DE L'ABONNEMENT :
Canada
Un an : $1.50 2 ans : $2.00
Etats-Unis
Un an : $1.75 2 ans : $2.50

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.





Le médecin bénéficie du précieux concours de la chimie

• Le médecin sait d'expérience combien la chimie contribue au maintien de la santé et au bien-être de la population.

Le chlore purifie l'eau. Les insecticides préviennent la maladie. En outre, la chimie aide le médecin de mille et une manières.

La chimie fabrique le "Lucite", conducteur de la lumière et instrument d'examen interne; les pellicules de radiographie et produits chimiques de développement; un agglutinant de greffage épidermique; les sutures en monofilament de nylon; les éponges en cellulose; les anesthésiques et quantité d'autres articles de médecine et de chirurgie.

La chimie s'affirme partout. Sans cesse, elle cherche des méthodes et des matériaux nouveaux. La marque ovale de la C-I-L symbolise une entreprise qui met "*la chimie au service des Canadiens*".

LA PELLICULE DE RAYONS X, *par exemple,* indispensable à la médecine et à la chirurgie, est issue de la chimie tout comme les solutions de développement. Un grand nombre de médecins et d'hôpitaux utilisent les pellicules de radiographie distribuées par la



CANADIAN INDUSTRIES LIMITED

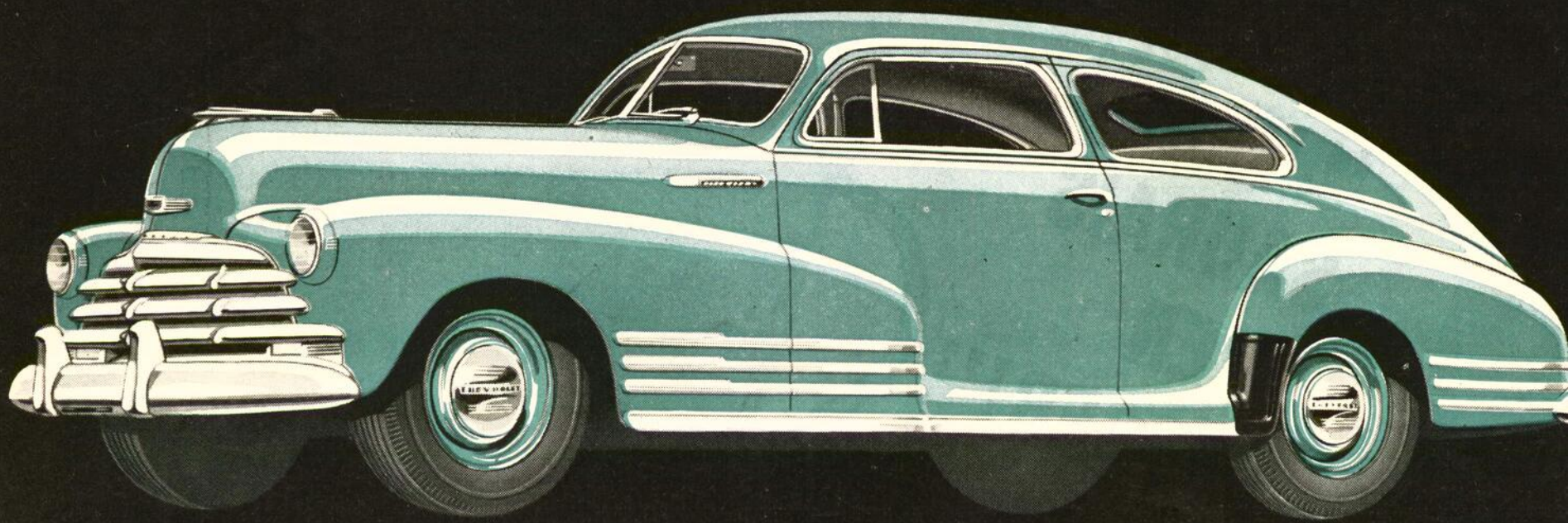
1135, côte Beaver Hall, Montréal, P.Q.

CANADIAN INDUSTRIES C-I-L LIMITED

1M-47-2F

La chimie au service des Canadiens

QUALITÉ DE GROSSE VOITURE À PRIX MODIQUE



La nouvelle

CHEVROLET

vous offre le plus bel ensemble de beauté, de rendement et d'économie de tout le domaine des bas prix

CHEVROLET

UN PRODUIT DE LA GENERAL MOTORS



Partir en Voyage

PARTIR en voyage ! S'évader de la routine quotidienne, pour une heure, un jour, une semaine. Abandonner momentanément les routes habituelles qui n'ont plus ni secrets, ni surprises, dont on connaît tous les angles et tous les détours, dont la poussière finit par coller à nos talons, dont les pierres deviennent plus aiguës et dont on ne voit plus, sur les bords, la douceur de la mousse et la grâce des fleurs.

S'arrêter, se retourner, faire volte-face, changer de place sa ligne d'horizon et s'en aller un peu sur des routes inconnues, avec des yeux tout grands ouverts prêts à la contemplation de beautés nouvelles, avec une âme libérée prête à l'acceptation d'espérances neuves et de joies ignorées.

Se détendre physiquement et moralement parce que cela est nécessaire, parce que l'être humain a besoin de s'arrêter dans sa course habituelle pour se reposer, se distraire de ses préoccupations, se refaire de ses fatigues et de ses faiblesses. S'en aller de temps à autre du quotidien pour qu'en y revenant il y voit plus clair, pour que ses habitudes ne lui soient point un fardeau, son travail une corvée, pour que ses ennuis et ses peines ne soient point en lui continuellement enfermés, pour que ses joies ne lui deviennent point inertes et inutiles, semblables à des ailes d'oiseaux liées ou coupées.

Partir en voyage ! Se laisser emporter par un bateau qui trace sa route sur la profondeur des mers, par un avion qui survole la terre et perce les nuages pour cheminer dans l'infini du ciel, par une locomotive qui traverse les forêts et les campagnes pour atteindre des villes lointaines et nouvelles.

Partir en voyage ! Suivre le grand chemin du roi pour aller à la rencontre de villages sereins et paisibles, de gens différents, de montagnes secrètes et de lacs transparents. S'aventurer à pied dans de petits sentiers à peine tracés, découvrir le printemps dans un bourgeon vert sur le bout d'une branche noire et voir se doubler la lumière dans un mince filet d'eau claire. Au hasard d'une rue qui n'est pas la nôtre, écouter le rire des enfants et regarder, un instant, leurs jeux et leurs visages. Se promener dans un parc sous de grands arbres dont on apprend, petit à petit, la forme et l'élancement, près des plates-bandes où pointent les tulipes et se déroulent les fougères. Se pencher au bord d'un étang pour y contempler les reflets du soleil ou le glissement des canards aux ailes vernies.

Partir en voyage ! S'en aller vers les expositions de peinture pour y rencontrer l'âme des artistes, prendre contact avec leurs œuvres et se laisser bercer par l'harmonie des lignes et des couleurs. S'en aller au concert pour que la musique apaise nos tourments, réveille notre émotion, pour qu'elle nous entraîne plus haut que nous-mêmes vers le mélodique enchantement des rythmes et des sons. Partir en voyage ! Ouvrir un beau livre et nous laisser emporter sur les routes de la pensée que l'écrivain et le poète ont tracées afin que nous puissions, derrière eux, pénétrer au cœur des pays qu'ils ont conquis ou créés.

Qu'importe la route choisie pour partir en voyage, pourvu qu'elle soit reposante et belle ! L'essentiel est de s'évader parfois de la routine quotidienne, pour une heure, un jour, une semaine, afin de pouvoir, au retour, mieux accomplir son œuvre, y mettre plus d'élan, de cœur et de pensée et vivre plus harmonieusement la vie qui nous est donnée.

Cécile CHABOT

CE DONT ON PARLE

par Lucette Robert

ON PARLE du nouvel archevêque de Québec, S.E. Mgr Maurice Roy. Ayant à peine dépassé la quarantaine, le nouveau titulaire est le fils du juge Ferdinand Roy, doyen de la faculté de droit de l'université Laval. Il fit ses études à Québec, à Paris et à Rome et ses titres académiques comprennent des doctorats en philosophie et en théologie. Il a toujours été en contact direct avec les hommes de sa génération et son apostolat s'est exercé successivement chez les scouts, les étudiants et les soldats. Aumônier militaire, pendant toute la dernière guerre, il suivit les troupes en Italie et en Sicile comme en Normandie. Avec compréhension et fermeté, il guida ces héros, si forts devant le danger, si faibles devant la vie. Les services qu'il rendit lui valurent d'être créé officier de l'Ordre de l'Empire britannique, à titre militaire. ◆ M. J.-J. Lefebvre, conservateur de la bibliothèque Saint-Sulpice et secrétaire de la Société historique de Montréal, vient d'être élu président de l'Association des bibliothécaires du Québec qu'il représente, en ce moment, au congrès des bibliothécaires canadiens à Vancouver. Il ira, ensuite, à San-Francisco, comme invité de l'American Library Association. Après avoir fait ses études classiques au Collège Bourget, de Rigaud, M. Lefebvre entra au service des Archives de la cour supérieure, à Montréal, où il travailla pendant près de 20 ans. Les Editions L'Eclair, de Hull, viennent de publier une monographie sur les paroisses de Saint-Constant et Saint-Philippe-de-Laprairie (place natale de l'auteur) que M. Lefebvre avait préparée pour le congrès de la Société de l'histoire de l'Eglise, en octobre dernier. "Chose étonnante", écrit l'auteur, "ces deux paroisses, qui comptent parmi les cent onze qui reçurent leur organisation avant 1760, et qui ont un passé bien comparable, en intérêt historique ou humain, à n'importe quel autre, n'ont pas encore trouvé leur historiographe." ◆ Exemple de solidarité entre Canadiens "de bonne volonté" : le Montreal Repertory Theater qui souscrit $50.00 pour que les Compagnons (leurs plus sérieux rivaux) puissent se rendre à London, Ont., afin de participer au concours Bessborough. Les Compagnons ont remporté le trophée, pour tout le Canada, avec le "Médecin malgré lui", de Molière. ◆ On dit que, pour chaque étoile qui meurt, il en naît une autre au firmament. Les "étoiles" terrestres ont le même sort. L'été dernier, Grace Moore chantait, *pour la dernière fois*, à l'opéra, aux Festivals de Montréal et, le 13 août prochain, cette Société favorisera les débuts de José Forgues dans le rôle de Micaela de "Carmen". (On se souvient que Claire Gagnier débuta dans le rôle de Chérubin des "Noces de Figaro", organisé par les Festivals de Montréal). Gagnante du concours des Singing Stars of Tomorrow pour 1947, José Forgues étudia le chant avec Mme Adelina Czapska. Depuis un an, elle travaille avec Laszlo Halasz, directeur artistique du New York Civic Center, à qui la société des Festivals a confié l'organisation de cette saison d'opéra en plein air. La présidente, Mme Athanase David, n'a rien négligé pour le succès de cette entreprise, unique au Canada. Dans la dernière conversation qu'elle eût avec Mme Francis Everitt, secrétaire des Festivals, Grace Moore lui dit que Winifred Heidt était la plus grande Carmen du continent. Cette artiste jouera ce rôle dans l'opéra de Bizet. ◆ Pensée rafraîchissante pour un jour de chaleur : le contre-amiral Byrd croit que les glaces de l'Antarctique pourraient servir d'entrepôt pour garder le surplus des années d'abondance. Un humoriste français, Alphonse Allais, avait traité d'une façon plus fantaisiste la même idée. Après avoir visité, avec Faucher de St-Maurice, la région du Lac St-Jean et la Gaspésie, au milieu d'un hiver rigoureux, il avait proposé de rabattre toutes les bêtes de la forêt vers un grand vallon et de les ensevelir sous la neige, comme dans une glacière géante. Lorsqu'on songe aux risques de pertes et au coût du transport de denrées fragiles vers le pôle sud, on se dit que le plus fou des deux n'est pas celui qu'on pense. ◆ Et puis après ? me répondrait Rudel Tessier, auteur de ce programme amusant et instructif que nous entendons, tous les soirs, à 7 h. 45 du lundi au vendredi. On ne peut souhaiter une plus parfaite équipe que celle qui se compose de Rudel Tessier, Roger Baulu, Miville Couture et Raymond Laplante. Que le sujet soit d'un intérêt scientifique







Ci-contre, le garden-party offert par l'hon. sénateur T. D. Bouchard en l'honneur des délégués de l'OACI (photo B. J. Hébert, St-Hyacinthe). Ci-dessous, à gauche, Rudel Tessier (photo Armour Landry). — A droite, José Forgues et son professeur, Mme Adelina Czapska.

ou tout simplement curieux, ils le discutent avec un entrain et une spontanéité admirablement joués. Avant que l'auditeur n'ait le temps de se lasser, vite, un éclat de rire, une pirouette et l'on passe de l'origine du "sunday cup" au vol des abeilles en regard de l'aéronautique. "Vous avez une opinion ? " demande Baulu. "Non, mais j'ai des doutes", répond Rudel Tessier qui est devenu sceptique en écrivant, à l'âge de 16 ans, les discours politiques du candidat dont il était le manager. En 1931, il était au "Droit", d'Ottawa, d'où il partit, dix ans plus tard, sous-chef des informations. Pendant la guerre, il passa quelque temps au Régiment de Hull, puis à l'Ecole d'officiers de Brockville, et travailla, 3 ans, au Service de l'Information. Il vint à Montréal, en 1944, comme directeur littéraire des Editions Bernard Valiquette. En 1945, il débute à Radio-Canada, avec un programme d'une heure, "Canadiana", qu'il écrit en collaboration avec Henri Poulin. Il est l'auteur de plusieurs textes dramatiques et participe régulièrement au programme-questionnaire "Radio cache-cache" (dont l'animateur est M. Louis Bourgoin), après avoir fait preuve de son érudition dans "Le mot, s.v.p." ◆ Hollywood tirera un film du complot d'espionnage russe au Canada. Par mesure de prudence, l'acteur qui jouera le rôle d'Igor Gouzenko ne lui ressemblera en rien. Mais Brian Donlevey, qui personnifiera le colonel Zabotin, aura-t-il, comme ce dernier, les dents couvertes de platine... à moins que ce ne soit de l'uranium. ◆ "Félix", de Jean Simard, est le journal de jeunesse d'un enfant éveillé et sensible ; "livre d'enfant pour adultes". Est-ce un livre gai ? Est-ce un livre triste ? C'est, sûrement, le livre le plus original que nous ayons eu depuis longtemps. Jean Simard ose dire tout haut ce que plusieurs ont pensé tout bas. Il le dit dans un style remarquablement sûr et avec un cynisme de parade qui marque tous les coups. L'auteur, qui est professeur de dessin à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal, met dans ses illustrations toute la causticité de son esprit. ◆ Bravo pour Andrée Maillet et son article dans Photo-Journal sur "Notre danger d'incompréhension de la France meurtrie". Il est temps que cette campagne de dénigrement finisse, ou nous perdrons l'amitié la plus flatteuse et *la plus sincère* qui nous soit accordée. ◆ La plus grande voyageuse canadienne-française, Mme Lionel Marcotte, est venue faire son voyage annuel au pays natal. Avec son mari, consul du Salvador et représentant honoraire (ou "good will ambassador") d'une maison canadienne, elle a visité 21 pays et 45 villes de l'Amérique du Sud, l'année dernière. Mme Marcotte qui a passé un total de 175 heures dans les airs serait casanière, par inclination, mais repart pour un autre tour vers le sud et, probablement, vers l'Afrique. ◆ La revue Canadian Art reproduit quelques commentaires de l'artiste Jori Smith sur la peinture française et italienne. Pendant son séjour à Rome, elle put voir de près la restauration des fresques de Raphaël, au musée du Vatican. "Je me sentais assez nerveuse sur ces échafaudages aériens", écrit-elle. "Les fresques que, d'en bas, nous voyions à peine, sont immenses de près, et l'on peut y discerner l'étonnante technique de Raphaël. Le travail, commencé depuis un an, ne sera pas terminé avant plusieurs mois." Jori Smith revient ce mois-ci, après un voyage d'un an pendant lequel elle travailla à la Grande Chaumière, à Paris, et rencontra les peintres de la jeune école, en Italie. Son mari, Jean Palardy, [*Lire la suite page* 64]



JEAN SIMARD

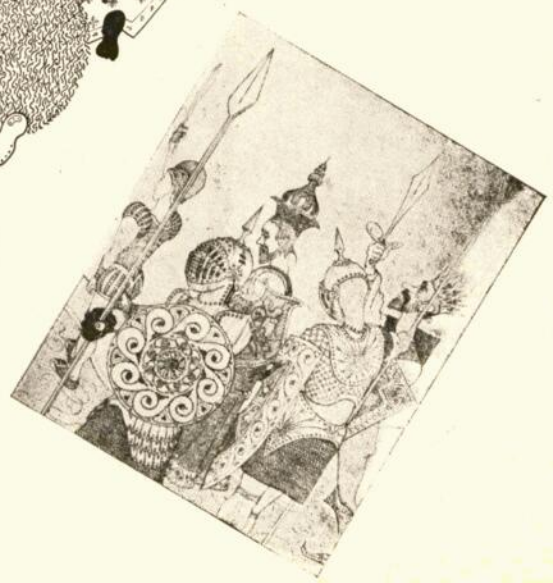


JEAN-JACQUES LEFEBVRE



Mme LIONEL MARCOTTE





Deux exemples de l'art intelligent et personnel de Lomer Mercier-Gouin.

SONGES DE FIN D'ÉTÉ... ET D'AUTOMNE

POUR la fin de l'été, nous vous présentons quelques modèles qui, tout en gardant leur charme estival, nous donnent une idée de ce que sera la mode d'automne. La longueur des robes s'étage de la mi-jambe à la cheville ; les jupes s'ornent de plis, de tournure ou sont droites ; les corsages ressemblent à de longs sweaters, sont marqués de fronces ou bien appuyés à la taille. Pour être élégante la saison prochaine, la femme doit être mince de la taille, avoir de jolies formes et cacher quelque peu ses jambes.



Telle une vague houleuse, cette robe est en piqué blanc et bleu marine, drapée à l'arrière d'une cascade.



En chambrai rouge et blanc, l'encolure de cette toilette découvre une épaule pour se terminer dans une souple boucle.



Pour agrémenter ce modèle imprimé gris et blanc, portez un chapeau de paille et des gants de soie vert irlandais.





Deux-pièces en crêpe brun à corsage sweater terminé par un péplum à plis accordéon, de même que les manches cape.



Tout à fait de saison, cette robe à jaquette en sheer noir. La jupe est marquée de fronces et d'un nœud de satin.

Trio charmant en soie shantung bleu marine et blanc : une jupe ample serrée à la taille, une blouse à manches courtes et un boléro réduit orné de boutons d'or. Photos New York Dress Institute.

CHEFS-D'OEUVRE MÉCONNUS

CLOCHERS D'AUTREFOIS

par Gérard Morisset,

de la Société Royale du Canada

DANS le patrimoine artistique de nos ancêtres, bien des oeuvres se présentent à nous dans une sorte de perfection paysanne qui ne cesse de m'étonner — et je pense ici à nos belles habitations de pierre, à nos vieilles églises en cailloux des champs (celles qu'on a respectées, bien entendu), à nos grands ensembles sculptés, comme celui de Saint-Joachim, à notre magnifique orfèvrerie du XVIIIe siècle...

Dans notre architecture religieuse de cette brillante époque, il y a un élément architectonique qui me paraît l'emporter sur les autres. C'est le clocher. Je voudrais en écrire quelques mots, qui serviront de commentaires aux belles images ici reproduites.

Assurément, le clocher canadien dérive directement du clocher de la petite église française de province qui, lui, vient de la flèche gothique. Il est, si je puis m'exprimer ainsi, une affirmation dans l'absolu décoratif. Car abriter des cloches dans une lanterne ajourée, voilà son rôle unique. Qu'il s'étire vers le ciel en un cône aigu et élégant, qu'il se hausse d'une seconde lanterne qui n'abrite habituellement que des oiseaux, qu'il se profile en courbes gracieuses reliées par des lignes tour à tour verticales et obliques, qu'il soit construit sur un plan hexagonal ou octogonal, voilà des particularités qui ne relèvent absolument que du goût ou du caprice du maître-charpentier. Celui-ci, en traçant à grandeur réelle le dessin de son clocher (1), n'éprouve guère qu'une seule préoccupation : construire, sur un pignon ou sur une tour de maçonnerie, un *sommet* qui soit proportionné au corps de l'édifice, et qui, en même temps, vaille par la netteté de sa silhouette et la qualité de sa mouluration. Il convient donc de parler *d'affirmation dans l'absolu décoratif* ...

Si nous connaissons par la gravure quelques-uns de nos clochers du Régime français, il faut avouer qu'il n'en reste guère. A peine puis-je citer celui du Cap-de-la-Madeleine (photo 1) qui date de 1719, mais qui a été reconstruit sur le même dessin en 1796. Il est fait d'une lanterne et d'une flèche hexagonales, reliées à une souche carrée par une demi-coupole ; au sommet de la flèche, une croix de fer et un coq en tôle dorée, l'une et l'autre façonnés par des artisans du village.

Le plan hexagonal se retrouve tout près du Cap-de-la-Madeleine : le grand clocher qu'on élève en 1773 au sommet de la nouvelle façade de l'église des Trois-Rivières (2) est une imitation de celui de la paroisse voisine ; mais une imitation intelligente et libre et, au surplus, quasi gigantesque — si l'on compare les dimensions des deux clochers. Son élégance n'est plus souriante, mais majestueuse.

Presque tous nos autres clochers sont construits sur un plan octogonal — probablement pour une raison de facilité dans la taille des bois. Les uns ne possèdent qu'une lanterne — comme le clocher de Varennes (1798) (3). D'autres sont pourvus de deux lanternes et montent généralement beaucoup plus haut. Mais, ici, il convient de signaler deux variantes légères : les clochers de la région de Montréal — comme ceux de Louiseville (4), de Lacadie (5), de Berthier-en-Haut (8), de St-Roch-de-l'Achigan (11) ; et les clochers de la région de Québec — comme ceux de Ste-Famille (Ile d'Orléans) (6), du Cap-Santé (7), de St-Jean-Port-Joli (9). Les premiers sont fuselés comme de sveltes pyramides ; les seconds montent vers le ciel par d'amples courbes superposées. Leur dessin est sensiblement le même ; c'est leur élan qui diffère et, aussi, leur mouluration.

Il y en a d'une ordonnance sereine, noble et distinguée, d'autres d'une allure familière, presque féminine. Il y en a d'autres d'une grande sévérité de galbe — comme les deux vastes lanternes que le charpentier Joseph Laporte construit en 1798 sur les tours robustes de l'ancienne église de Varennes, ou encore les lanternes hautement coiffées que l'artisan Olivier Viller élève en 1807 sur les tours latérales de la Ste-Famille (Ile d'Orléans) [*Lire la suite page* 55]

(1) Suivant un usage fort ancien, les artisans et hommes de métier traçaient en vraie grandeur le dessin des ouvrages qu'ils avaient à exécuter. Dans le cas d'un clocher, ce dessin était exécuté au charbon sur le plancher de l'église.

Photos S.C.-P. de Québec.

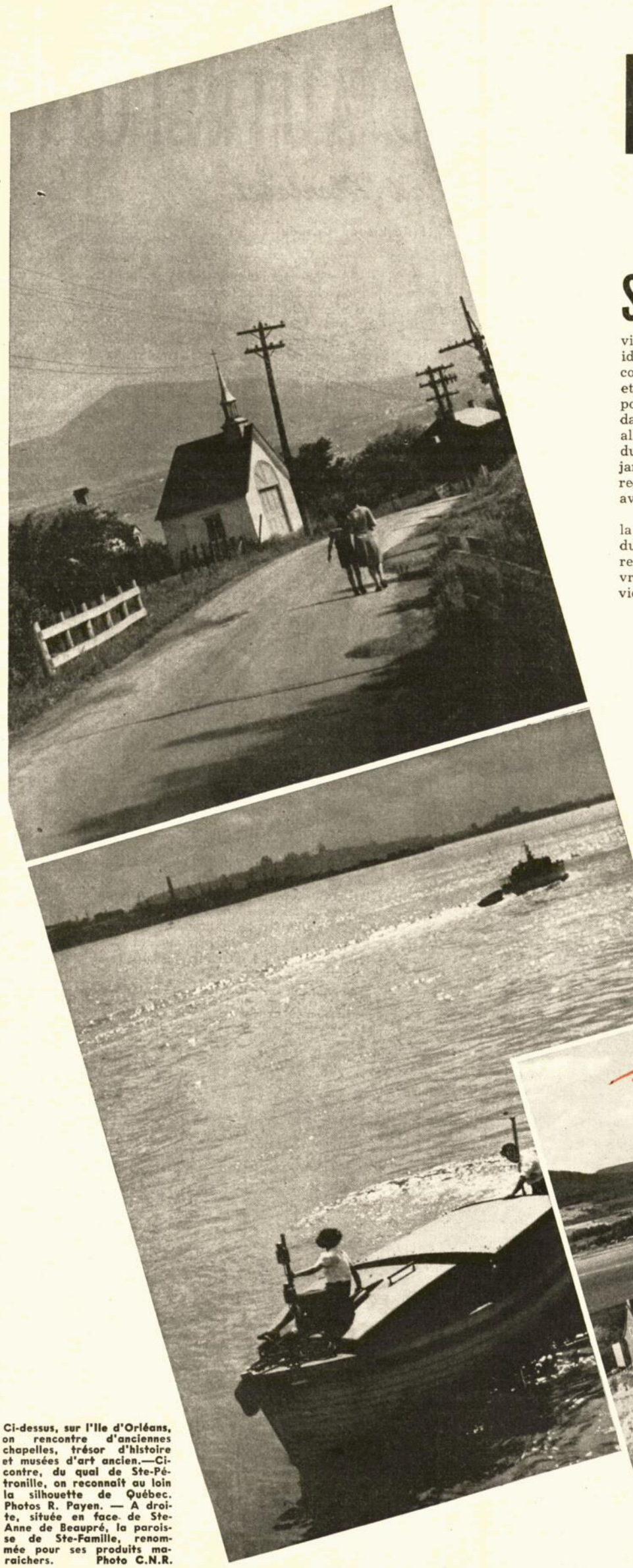
L'ÎLE D'ORLÉANS

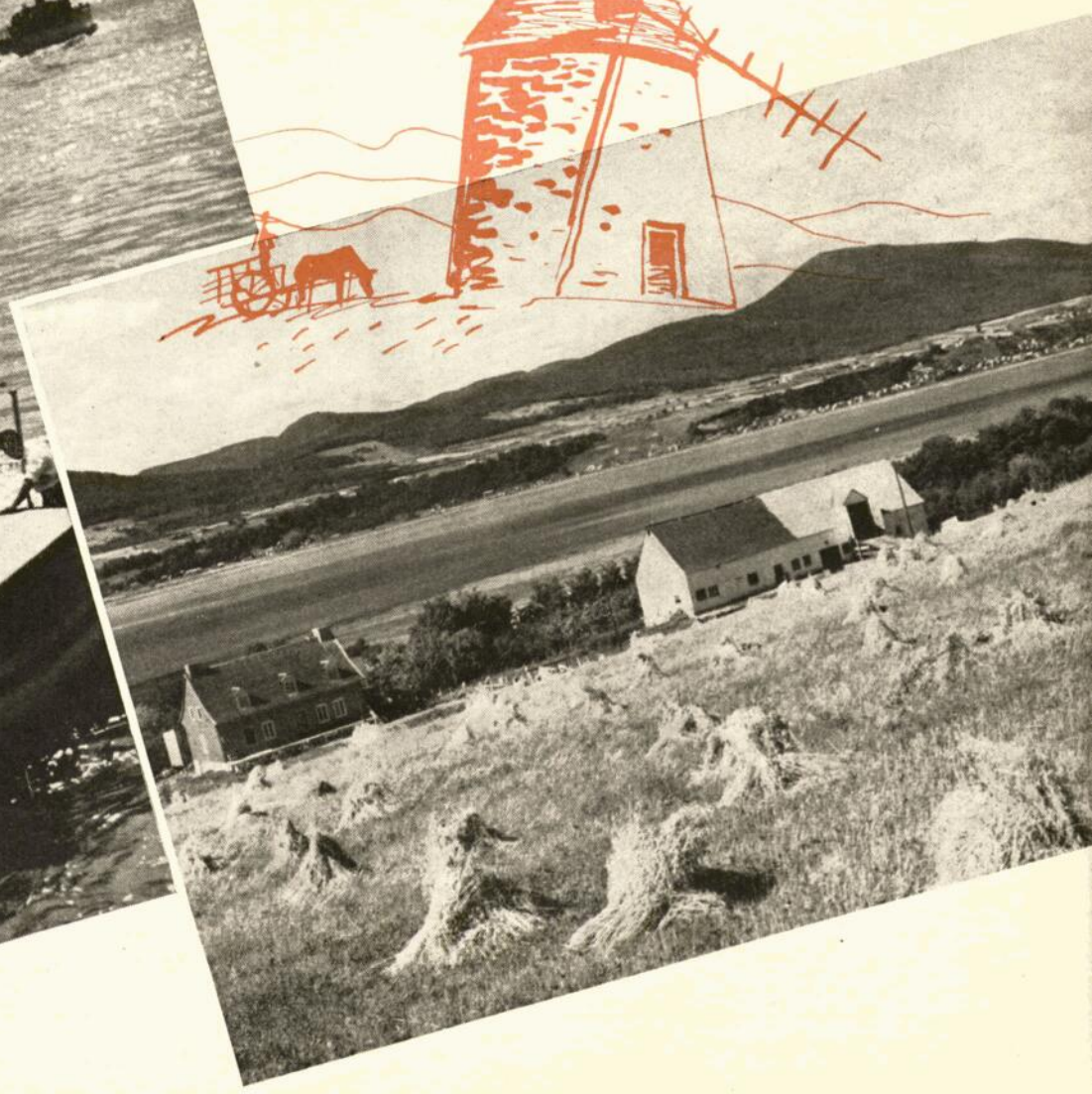
par René Payen

SES CHAMPS PEIGNÉS AVEC SOIN, l'Ile m'est apparue pour la première fois du haut de la Côte Sud du fleuve. Comme dirait le poète, "c'est le plus beau joyau de la ceinture d'argent du St-Laurent". On ne prend plus le bon vieux bateau pour s'y rendre. On la parcourt en autobus, voire à bicyclette. Je l'ai visitée en automobile et je souhaiterais la revoir en marcheur. Ce serait le moyen idéal de jouir de la grande beauté du site. Par un matin de juin, sac au dos, en compagnie d'un compagnon ou deux, souliers ferrés aux pieds, traverser le pont et, après la rude montée de la falaise, s'engager sur la route de St-Pierre. On pourrait se nourrir chez l'habitant et dormir dans un lit de campagne ou bien, dans le foin des granges... L'essentiel, c'est de prendre son temps, de ne pas aller vite. Si vous connaissez l'histoire de votre pays, vous serez dans le décor du plus beau film jamais réalisé. Les acteurs n'y sont plus. Leurs noms n'ont jamais flamboyé sur l'affiche. Ils sont enfouis dans les pages jaunies des vieux registres de paroisse. Parfois, un chercheur, un curieux d'histoire les relève avec vénération.

Sur la route, après quelques pas, le regard est attiré et va se perdre, loin, sur la côte de Beaupré. Distinguant les villages il s'y attarde, puis, suivant les hasards du terrain, il grimpe sur le flanc du Mont St-Anne. Quel espace ! Et si, pour se reposer, les yeux traversent à nouveau le Fleuve et reviennent à l'Ile, ils découvrent tout autour la vie paisible des champs. Ce sont des terres alignées, de vieilles maisons, des granges égayées d'un bouquet de verdure. Ces caractéristiques de l'Ile composent sa parure plusieurs fois centenaire. Sur cette immense scène, des paysans travaillent. A la fin de juin, tout le monde est occupé à la cueillette des fraises. Un bambin vous en offre. Goûtez-les ! Elles sont délicieuses, les fraises de l'Ile !

Arrêtez-vous dans les villages et regardez. Abritée de la route par un rideau de peupliers, la vieille église attire d'abord vos regards. Etudiez-en la sobre façade aux statues de bois sculpté. Admirez-en la haute flèche pointant vers le ciel, pure, sans boursouflures inutiles. Pénétrez dans le calme et la fraîcheur du rustique sanctuaire. L'église est un lieu saint d'abord. Sur l'Ile, c'est aussi un trésor d'histoire et un musée d'art ancien. Dans le village il y a de vieilles demeures, toutes ridées, dont la face est périodiquement rajeunie d'une couche de chaux. Ce qu'elles ont vu, ce dont elles ont été témoins, [*Lire la suite page* 55]





Ci-dessus, sur l'Ile d'Orléans, on rencontre d'anciennes chapelles, trésor d'histoire et musées d'art ancien.—Ci-contre, du quai de Ste-Pétronille, on reconnaît au loin la silhouette de Québec. Photos R. Payen. — A droite, située en face de Ste-Anne de Beaupré, la paroisse de Ste-Famille, renommée pour ses produits maraîchers. Photo C.N.R.

LE BAS DU FLEUVE



SI L'ON VEUT retrouver les coutumes vénérables de nos ancêtres, leur vie à la fois laborieuse et paisible, leurs moeurs douces et courtoises, la chaleur de leur accueil et les tournures savoureuses de leur parler, c'est sur les îles de la province de Québec qu'il faut les aller chercher. L'isolement, que la ceinture des eaux amène nécessairement autour d'elles, a conservé plus longtemps qu'ailleurs, chez leurs habitants, ces vestiges du passé que la civilisation américaine tend à faire disparaître.

L'Ile aux Coudres est située à soixante milles en aval de Québec et son losange de cinq milles de côté barre presque complètement l'entrée de la Baie Saint-Paul. Son nom lui vient de Jacques Cartier qui y trouva une grande quantité de coudriers, lors de son séjour de 1535, et la dénomma Ile aux Coudres. On sait que la première messe en notre pays y fut offerte le 7 septembre 1535. C'est dans une paix qui se voit dans les yeux, se traduit dans les paroles, transperce dans les gestes, suinte même des bêtes et des choses, que la population poursuit sa vie et son travail. Le cabotage (les goélettes doivent transporter les marchandises de l'extérieur et les produits de l'Ile), la pêche, la culture des pommes et des patates sont les principales occupations des habitants de l'Ile. Même si les eaux du fleuve ne fournissent plus avec la même abondance qu'autrefois les marsouins énormes, cette pêche se pratique encore de nos jours. Les touristes trouvent à l'Ile aux Coudres, avec les vieilles coutumes et les moulins à vent d'autrefois, l'air salin venant du large qui vous revigore en un instant, une vue magnifique de la rive nord avec ses montagnes sévères, dont le troupeau, en rangs pressés, s'enfuit vers l'horizon, des gens qui ont le coeur sur la main, des souvenirs historiques, mais surtout, je le répète, une atmosphère de paix douce et reposante qui constitue la caractéristique de l'Ile.

Charlevoix est certainement, avec la Gaspésie, ce que la province de Québec offre de plus pittoresque. Les deux plus beaux joyaux de la nature, l'eau et la montagne, s'y combinent pour offrir au voyageur des spectacles qui hantent longtemps ses yeux après avoir quitté cette région privilégiée. Comme l'harmonie des sons, l'harmonie des couleurs et des formes laisse au fond de l'âme des refrains qui, un jour, on ne sait trop pourquoi, remontent à la surface. C'est dans ce coin merveilleux qu'est située la Baie Saint-Paul. La petite ville est sise au centre d'une plaine de deux à trois milles de large et d'une douzaine de milles de long. Six à sept cents familles habitent le village, tandis que les autres ont des fermes sur les terres fertiles des "fonds" de la baie ou cultivent les versants plus ingrats des monts avoisinants. La petite ville est le centre vers où descendent les gens des "rangs" pour y faire leurs emplettes,

[*Lire la suite page* 61]



ROMAN D'AMOUR COMPLET

Le Droit de Choisir

PAR MARCELLE DAVET



MICHÈLE arriva au *Clos-Joli* par une radieuse après-midi de printemps. Un vrai ciel de Pâques couvrait de sa lumière tendre la maison paisible, le jardin tout embaumé du parfum des violettes et la propriété de la famille Astrières.

« C'est d'un heureux présage », songea-t-elle en descendant de voiture devant le perron. Et, vraiment, une impression de quiétude, d'apaisement, la pénétrait, à cette minute où elle allait commencer, auprès d'êtres totalement inconnus et tout à fait étrangers à elle-même, une existence nouvelle et changée dans ses moindres détails.

La vie, jusqu'à ce jour, avait été particulièrement cruelle pour Michèle Dajac. Petite orpheline, élevée dès le berceau par la charité d'une vieille cousine, elle venait de voir disparaître ce seul et dernier appui. Mlle Gertrude Brémont, en quittant ce triste monde, ne léguait à sa pupille que le souvenir d'une bonté parfaite, d'un désintéressement total, et l'exemple d'une longue existence, modèle de devoirs et de vertus. Cela ne suffisait malheureusement pas à enrichir une jeune fille de vingt ans, désormais face à face avec la lutte quotidienne et les dures nécessités que chaque jour nouveau apporte en se levant.

Douée d'une intelligence remarquable et d'une âme fortement trempée, Michèle fit front à l'adversité. Elle avait terminé ses études ; les diplômes obtenus au lycée de Toulouse lui permettaient du moins de travailler. Des amis compatissants venaient de la proposer à la famille Astrières, et, sitôt les vacances de Pâques finies, elle allait commencer, auprès de la petite Suzette, son nouveau rôle d'institutrice. Elle s'y préparait de tout son cœur, avec la volonté sincère de se montrer digne de sa tâche, de se faire aimer de son élève et de trouver elle-même sa joie dans l'accomplissement du devoir accepté.

Elle était attendue ce jour-là au *Clos-Joli*, et de toute évidence on guettait son arrivée, car, à peine la dernière marche de l'escalier franchie, elle vit, tout en longeant la vaste terrasse, que le rideau d'une fenêtre située vers la droite du bâtiment se soulevait quelque peu, et elle eut la vision rapide d'un visage masculin appuyé contre la vitre. Ce ne fut d'ailleurs que l'espace d'une seconde. A peine avait-elle effleuré d'un doigt léger le timbre de la porte d'entrée que celle-ci s'ouvrait toute grande, et une femme d'un certain âge — qu'à sa mise et à sa tournure Michèle jugea devoir être la bonne — la pria poliment d'entrer.

— Mademoiselle Dajac, sans doute ? demanda-t-elle.

— Elle-même. Mme Astrières a dû recevoir ma lettre lui annonçant mon arrivée ?

— Madame vous attend.

A ce moment, une voix dolente cria, d'une pièce à côté :

— Louise, si c'est la nouvelle institutrice, introduisez-la chez M. Roger ; je suis souffrante et ne puis recevoir personne.

La domestique eut un geste un peu agacé, qui signifiait que cela ne l'étonnait pas, et elle dit :

— Si mademoiselle veut bien me suivre...

Elles se dirigèrent toutes deux vers ce côté de la maison où Michèle avait cru précisément

[*Lire la suite page* 22]

Les deux jeunes gens se retrouvèrent seuls. Mais alors, ils osèrent se regarder bien en face ; leurs yeux s'unirent . . . la même expression ravie y parut tout au fond. Aucune parole n'aurait été plus éloquente. Le regard qu'ils échangèrent valait le plus doux des aveux.

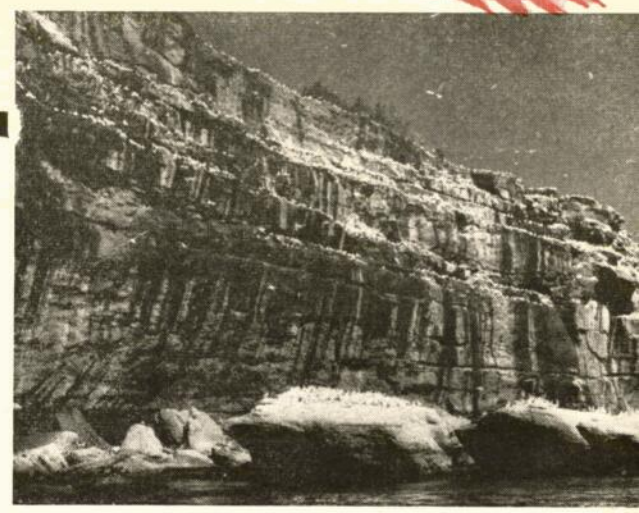


DESSIN
DE
TED



Goélands

Par MARCELLE LEPAGE-THIBAUDEAU



Les goélands et les mouettes font bon ménage à l'Ile Bonaventure, au Rocher Percé et à l'Ile du Bic avec les guillemots et les fous de Bassan.

LES GOÉLANDS ET LES MOUETTES animent tous les paysages marins. On ne peut penser à la mer, aux horizons infinis, à l'âcre parfum de la brise du large, aux galets tapissés de varechs, de laminaires et d'algues vertes, dans les replis desquels se cachent des crustacées et des mollusques ; on ne peut évoquer la voile d'une barque de pêche démarrant à l'aube ou rentrant au port au crépuscule, sans rappeler l'image de ces beaux oiseaux blancs qui volent et planent avec majesté, décrivent dans l'azur des courbes gracieuses, se posent avec autant de grâce sur la dentelle d'une vague dolente que sur la crête hérissée d'une lame roulée par la mer en colère. De longues heures, ils dorment sur le flot qui les berce, souples et blanches nacelles.

Les goélands et les mouettes sont des oiseaux cosmopolites. On les trouve sur toutes les mers des continents, sur les lacs de vaste étendue et même à l'intérieur des terres. Cependant les rivages des mers du nord semble être pour eux un lieu de prédilection.

Dans notre province, ils vivent en très grand nombre sur les deux rives du Saint-Laurent. Ils nichent sur les rochers, les îles escarpées, à proximité des côtes. Très grégaires, ils entassent leurs nids les uns sur les autres. Nous en avons vus des milliers, sinon des millions, étagés dans des crevasses sur les falaises nord de certaines îles, telles l'Ile aux Corneilles, l'Ile aux Basques, les Iles du Bic, le Rocher Percé. Ils font bon ménage à l'Ile Bonaventure avec les guillemots et les fous de Bassan.

Leur nid assez grossier est fait d'herbes et d'algues marines. Deux ou trois oeufs sont pondus que la femelle couve environ vingt-cinq jours. Le jeune goéland est d'abord nourri par régurgitation par ses parents, puis il apprend à se débrouiller seul dès qu'il commence à voler, soit quatre ou cinq semaines après sa naissance.

Les goélands et les mouettes se nourrissent de petits poissons, harengs, éperlans, qu'ils pêchent dans les replis d'une vague, en nageant, ils ne plongent jamais. Un mets favori, c'est quelque crustacé, quelque mollusque ou astéride découvert dans le sable, à marée basse. Ils l'emportent au haut des airs, le laissent choir sur les rochers pour briser la coquille ou la carapace, puis redescendent avaler la chair succulente. Si le coup n'est pas réussi ils remontent avec leur trésor et recommencent. Ils ont pour cela une patience admirable. On en a vu qui ont fait le même manège jusqu'à quinze fois. Les poissons morts, les détritus de poissons font aussi leurs délices. Voilà pourquoi, en Gaspésie, ils suivent obstinément, criards et piailleurs, les petits bateaux des morutiers qui apprêtent leurs poissons sur la plage. Les entrailles et les têtes rejetées à la mer sont vite happées par ces oiseaux voraces.

Les goélands suivent aussi, de leur vol puissant et plein de majesté, les transatlantiques dans leurs longs voyages, en quête des déchets de nourriture. Ils s'attablent volontiers sur les cadavres flottants de quelques mammifères marins. Ils se réunissent à l'embouchure des égouts pour faire ripaille de quelques matières en décomposition. Sur les terres, ils mangent des insectes, des rongeurs, se rendant ainsi utiles à l'agriculture. Dans une petite ville américaine, on a même élevé, pour tant de bons offices, un monument en reconnaissance à ces splendides habitants [*Lire la suite page* 61]



En Gaspésie, les goélands suivent obstinément, criards et piailleurs, les petits bateaux des morutiers qui apprêtent leurs poissons sur la plage.

On ne peut évoquer la voile d'une barque de pêche rentrant au port sans rappeler l'image de ces beaux oiseaux blancs. Photos C.N.R.



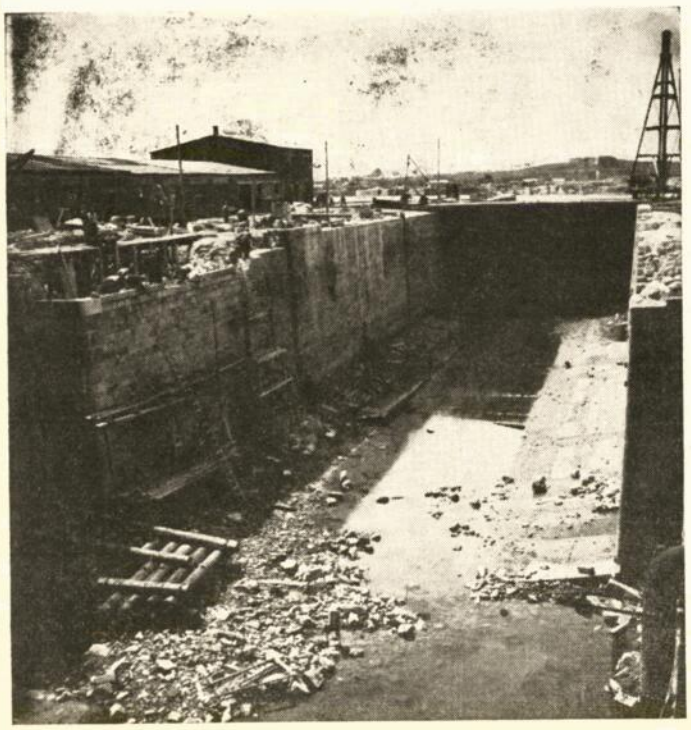


Le bassin Duguay-Trouin et la partie est du Sillon, cette étroite bande de sable sur laquelle s'élève la digue qui réunit Saint-Malo au continent.

SAINT-MALO, LA CITÉ MARTYRE

par le chanoine Julien Descottes





Au centre, les écluses du bassin Duguay-Trouin. Les Allemands ont méthodiquement détruit toutes les portes, mais les mines qu'ils y avaient placées ont fait peu de dégâts. — Ci-contre, l'entrée du bassin Duguay-Trouin. Quelques bombes, lancées par les avions alliés, ont plus encore que les mines atteint ce coin du port. Photos S.I.F.

Au lendemain de notre délivrance, un ancien ministre de la marine, bâtonnier des avocats et sénateur, maire de Saint-Malo, Alphonse Gasnier Dupare, aujourd'hui décédé, faisait avec sa haute autorité cette déclaration qui parut avec un film documentaire dans tous les cinémas de France :

"Je viens verser au dossier des crimes allemands la destruction de Saint-Malo, non par le canon ou par les bombes, mais par un incendie allumé et entretenu volontairement sans utilité militaire... Le colonel Von Aulock, commandant de la place, venu, dit-on, de Stalingrad, a réduit la ville en miettes et en cendres. Et cela, ai-je dit, sans aucune utilité militaire.

Donc, nous accusons le colonel Von Aulock et l'Allemagne d'avoir commis cet acte de vandalisme, devant l'opinion française et celle des Alliés !..."

Saint-Malo ne fut donc pas à proprement parler une victime de la guerre ; notre ville a été martyre de la barbarie allemande. Les maisons ont été détruites volontairement par des groupes d'incendiaires organisés qui tiraient froidement avec leurs fusils sur tous ceux qu'ils rencontraient dans la ville encore habitée. Ils ont tué ainsi criminellement des infirmières de la Croix-Rouge qui soignaient des blessés, des gendarmes exerçant leur surveillance et même des pompiers pendant qu'ils éteignaient les incendies. Ils ont ainsi anéanti plus des trois quarts des maisons de la ville, s'acharnant principalement sur celles qui avaient un cachet artistique ou rappelaient un souvenir historique. Méthodiquement, par exemple, ils ont épargné toutes les baraques, tout ce qui était laid et indésirable à Saint-Malo. Nous évaluons leurs destructions aux sept huitièmes de la partie construite de la vieille cité.

Le port a été lui aussi très éprouvé ; depuis plusieurs années, ils l'avaient entièrement miné et ils l'ont fait sauter avant de se rendre ; mais il a été aussi terriblement pilonné par l'artillerie et l'aviation américaine. Les bateaux de guerre et de commerce et toute notre flotte de pêche ont été détruits ; et les Allemands avaient pris soin d'emporter depuis longtemps notre bateau de sauvetage ; si bien, que même sur la côte, nous serions encore à présent dans l'impossibilité d'aller au secours de bateaux ou de naufragés en détresse... De ce qui fut autrefois le bassin Vauban, il eut été impossible de trouver, lors de notre délivrance, un espace de même dix pieds de côté, n'ayant été bombardé ou remué. De tous les ponts de la région, ils ne nous en avaient laissé qu'un seul ; mais ils avaient envoyé à la fonte tous ses coussinets de bronze, le rendant ainsi absolument inutilisable. Je ne parle pas des nombreuses écluses, car pas une seule, parmi elles, n'avait même conservé une de ses portes. La gare maritime et tous les bâtiments du port ont été eux aussi brûlés, minés et bombardés, tout est anéanti. On voit que le descendant d'Attila est passé par là !

La destruction du port de Saint-Malo a été non seulement pour notre ville, mais pour toute la région, un immense malheur qui, pendant bien des années encore, immobilisera notre commerce et nos industries ; nos agriculteurs en subiront eux aussi les conséquences, car bien longtemps l'exportation de leurs denrées, et particulièrement des pommes de terre primées, des choux-fleurs et des fruits, sera matériellement impossible.

Le 18 mai 1945, dans une lettre ouverte que j'adressais à monsieur le Directeur des Ponts Maritimes de France, après lui avoir décrit la grande misère de notre port "méthodiquement détruit par les boches, en même temps que notre cité martyre, et laissé dans le plus grand abandon", je lui rappelais tout ce que dans le passé le port de Saint-Malo avait fait pour la France. Je lui disais : "Les faits que je vais vous citer vous montreront mieux que des paroles que pas un seul parmi les autres ports français ne peut se flatter d'avoir donné à la mère patrie autant d'intrépides corsaires et de grands hommes. Par ses seuls moyens, en maintes circonstances, la ville de Saint-Malo et ses armateurs ont levé et armé des flottes pour venir au secours de l'Etat, et ce fut pour reconnaître ces services signalés que les bateaux-amiraux de France n'eurent à leur service [*Lire la suite page* 61]

LE SCOUT DE FRANCE DANS LA GUERRE

A Moisson, petit village de l'Ile-de-France, les scouts du monde entier se réuniront au mois d'août prochain. Trente mille garçons, de toutes races, de toutes langues, fraternellement unis dans le même idéal, vivront pendant quinze jours la belle aventure que Baden Powell a réalisée pour eux. Ce rassemblement, appelé "Jamborée", sera le sixième camp international des éclaireurs. Il prendra le nom de "Jamborée de la Paix".

Hubert Martin, commissaire scout international, écrivait en 1938 : "Le scoutisme n'est pas international, mais inter-nations, c'est-à-dire que c'est un mouvement national de chaque nation, de chaque pays, qui enseigne le patriotisme national, et, ainsi, inspire un véritable égard pour l'amour de la patrie, qui doit être dans le coeur des scouts de chaque autre pays. C'est, je crois, le seul moyen de créer la compréhension et la paix dans le monde". Espérons que cette fraternité inter-nations, mise en pratique par des jeunes, saura être comprise par les hommes qui en ce moment discutent de l'organisation et de l'avenir du monde de demain.

Le scout de France est heureux et fier de recevoir ses frères étrangers. Il veut que l'éclaireur de Montréal, de Québec, de New-York, ou de Melbourne, rapporte dans son pays le souvenir d'une France à l'image que les poètes et les écrivains du monde entier ont imprégnée dans chaque esprit, d'une France digne de son rayonnement intellectuel, enfin l'image de la France douce, belle et généreuse. Cinq années de guerre ont coupé notre pays du reste de l'univers. Déjà, au delà de nos frontières circulent des légendes sur la vie de la France pendant cette période. Elles sont tantôt merveilleuses, tantôt peu glorieuses, selon que le conteur qui les rapporte a des informations exactes ou inexactes ou sait être ou non impartial dans son jugement.

A la veille du Jamborée, les scouts canadiens seront intéressés sans doute de connaître la vie et la conduite dans la guerre de leurs frères de France.

[*Lire la suite page* 62]









Les scouts en vacances vont camper. Sac au dos et d'un pas allègre, ils explorent la campagne, font eux-mêmes leur popote et, le soir venu, chantent en chœur avant d'aller dormir sous la tente. Photos S.I.F.

Pourquoi les familles préfèrent cette Soupe aux Nouilles!



Parce qu'elle est faite au bouillon de BOEUF!

BOUILLON—
Fait avec du Boeuf Maigre qui a mijoté longtemps

NOUILLES—
Baignant dans le Bouillon de Boeuf

BOEUF—
Gros Morceaux Tendres



Je vais lancer mon beau lasso
Pour attraper un' bonne soupe—
Un' Soup' Campbell's, bien à propos
Que je prendrai dans ma soucoupe!



RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC

Il n'est pas étonnant qu'elle soit populaire! L'avez-vous essayée?

Toujours parmi les plus nouvelles des nombreuses "Sortes" de Soupes Campbell's, cette soupe copieuse continue de prendre de la vogue. Les gens se régalent vraiment de la Soupe au Boeuf et Nouilles Campbell's. Dès la première cuillerée, ils savent que c'est du Boeuf comme ils l'aiment — un bouillon de boeuf ravigotant, des nouilles aux oeufs dorées baignant dans le bouillon de boeuf, des morceaux de boeuf tendre. C'est pourquoi de plus en plus de gens disent: "Encore!" Essayez-la comme mets principal et ayez-y recours souvent.

SOUPE AU BOEUF ET NOUILLES *Campbell's*

Préparée par Campbell's au Canada



DIANA LYNN

CO-VEDETTE dans

"EASY COME, EASY GO"

un film de Paramount

déclare:

"LE BLÉ TIRÉ DANS DES CANONS FAIT DU DÉJEUNER UN ÉVÉNEMENT!"



En effet, Diana, les "Sparkies" de Blé Soufflé Quaker, si appétissants, sont aujourd'hui plus populaires que jamais. Notre façon de tirer dans des canons géants des grains de blé de choix, mûris au soleil, donne une céréale vraiment délicieuse. BOUM! BOUM! Voilà d'énormes grains de blé, 8 fois plus gros que nature, si tendres . . . si croustillants, que toute la famille en raffole.



La Compagnie Quaker Oats du Canada Limitée



Une nappe fraîche et gaie, de la porcelaine fleurie, des verres de couleur, un bouquet de marguerites, et voici une table accueillante qui aiguisera votre appétit même par un temps chaud.

MES RECETTES DE CUISINE

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

DESSERTS CHOISIS POUR LA SAISON ESTIVALE

LA SAISON ESTIVALE BAT SON PLEIN. Toute la nature est en fête pour célébrer comme il convient les splendeurs de l'été. C'est le temps des vacances pour tous. Il ne faut pas oublier que la maîtresse de maison y a droit comme les autres. Le seul moyen d'y arriver est de servir des mets vite faits et préparés d'avance.

Les fruits, lorsqu'on peut les avoir facilement, jouent un grand rôle au chapitre des desserts. Il faudrait en user largement : fraises, framboises, bleuets, rhubarbe, pommes, sont les fruits de chez nous ; pêches, poires, prunes, melons, bananes, raisins sont en abondance l'été. Voyons ce que l'on peut tirer de toutes ces merveilles mises à la disposition des maîtresses de maison qui ont à coeur, tout en se reposant, de servir de bons desserts, légers, rafraîchissants et gorgés de vitamines.

N'oublions pas que la chaleur détruit en tout ou en partie les vitamines ; les manipulations à l'air libre font également perdre aux aliments les vertus précieuses de leurs vitamines.

Donc, ne perdons pas de vue que les fruits et les légumes nature exigent d'être servis tels quels chaque fois qu'il est possible de le faire.

Je vous offre ce mois-ci, mes chères lectrices, toute une série de desserts légers et faciles à préparer et vous souhaite à toutes de beaux succès.

CRÈME BAVAROISE AUX FRAISES

1½ tasse de fraises hachées — 2 c. à tb. de jus de citron
¼ de c. à thé de sel
¾ de tasse de sucre — 1½ c. à tb. de gélatine
½ tasse d'eau
1 tasse de crème à fouetter — 1 c. à thé de vanille

Mettre dans un bol les fraises, le jus de citron, le sel et le sucre et laisser reposer 1 heure ou jusqu'à ce que le sucre soit fondu. Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes et faire dissoudre dans l'eau bouillante. Ajouter au premier mélange, bien brasser et laisser refroidir jusqu'à consistance de sirop épais. Incorporer à ce moment la crème fouettée et aromatiser. Verser dans un moule passé à l'eau froide et laisser prendre ferme. Démouler sur un plat à dessert et garnir de crème fouettée et de fraises fraîches. Ce dessert peut se préparer également avec n'importe quel autre fruit de saison.

MOUSSE AUX FRAMBOISES

1 blanc d'oeuf — une pincée de sel
¼ de tasse de sucre fin
1 tasse de framboises — ¼ de tasse de noix de coco râpé

Battre le blanc d'oeuf avec le sel jusqu'à ce qu'il soit très ferme. Ajouter le sucre graduellement et quand la meringue est à point, incorporer graduellement les framboises écrasées. Mettre dans des coupes, garnir de noix de coco et de framboises fraîches et servir très froid. [*Lire la suite page* 54]

QUELQUES MARIÉES D'ÉTÉ



Madame JEAN GAUDREAU (Maryelle Charton).
Photo A. & B. Zarov.



Mme WILLIAM HAYMAN (Denyse Geoffrion)
Photo W. Notman & Son Ltd.



Mme ANDRE MORIN (Madeleine Saucier)
Photo Studio Adolphe.



Mme DENNIS BLACK (Madeleine Beaubien)
Photo W. Notman & Son Ltd.



Mme DONALD DE LOTBINIERE HARWOOD (Jacqueline Dugal)
Photo Garcia.



Mme YVON TETREAULT (Louise Pinsonnault)
Photo W. Notman & Son Ltd.



Mme JEAN-PAUL VENNE (Liette Vinet)
La Photographie La Rose.



Mme JEAN DANSEREAU (Gisèle Dumont)
La Photographie La Rose.



Mme ROBERT QUINTAL (Lorraine Lalonde)
Photo Garcia.

LE NOUVEAU

Shampooing Lustre-Creme

LAISSE VOS CHEVEUX PLUS DOUX, PLUS LUSTRÉS... PLUS DOCILES POUR LA COIFFURE

Ni un liquide—ni un savon—mais une nouvelle CRÈME révolutionnaire qui donne des résultats étonnants!



Voyez la douceur, l'éclat, la docilité que le Shampooing "Lustre-Creme" donne à votre chevelure!

Désormais, des millions de femmes peuvent se parer d'une chevelure plus DOUCE, plus radieuse et plus attrayante qui soit en même temps plus DOCILE pour la coiffure, grâce à cette découverte remarquable qu'est le Shampooing "Lustre-Creme" de Kay Daumit!

Le Shampooing "Lustre-Creme" est une création géniale de Kay Daumit. Parmi ses vastes ressources, elle a choisi la lanoline et des ingrédients spéciaux secrets pour élaborer une nouvelle formule presque magique.

Dès le premier essai du Shampooing "Lustre-Creme", vous serez ravie, en le comparant aux savons et aux shampooings liquides savonneux que vous utilisiez autre-fois, d'être redevable à sa mousse abondante et généreuse des avantages que voici:

1. *Le Shampooing "Lustre-Creme" rend les cheveux doux et lustrés comme s'ils avaient subi un brossage vigoureux.* 2. *Il n'assèche pas.* 3. *Il ne laisse pas de traces savonneuses.* 4. *Il rend votre chevelure plus souple, plus docile.* 5. *Il ne nécessite pas de rinçage au citron ou au vinaigre.* 6. *Il est aussi efficace dans l'eau dure.*

Demandez-le au comptoir de cosmétiques des magasins à rayons et dans les pharmacies.



4 onces bocal, $1.00

LC-47-1MP

LE DROIT DE CHOISIR

[*Suite de la page* 14]

apercevoir, derrière le tulle d'un rideau, un regard inconnu qui la frôlait.

— Voici le bureau de M. Roger, expliqua Louise ; espérons qu'il sera là.

Et elle frappa à la porte.

— Entrez ! répondit aussitôt une voix masculine.

Et Michèle, une seconde après, se trouva face à face avec Roger Astrières. Elle ne l'avait jamais vu. Pas plus, d'ailleurs, que les autres membres de la famille. On l'avait engagée par correspondance et sur les bons renseignements que des amis communs avaient bien voulu donner d'elle.

— Mademoiselle Dajac, n'est-ce pas ? demanda le jeune homme, dont un sourire très doux vint éclairer subitement l'austère physionomie.

Et, sur un signe affirmatif de son interlocutrice, il ajouta :

— Puisqu'on vous a conduite directement chez moi, j'en conclus que vous n'avez pas vu ma mère ?

— Mme Astrières était fatiguée et ne désirait pas recevoir.

Il eut un soupir vite réprimé.

— Comme toujours. Ah ! la maison n'est pas gaie, et j'ai grand'peur qu'un être jeune ne puisse s'y acclimater.

Elle répondit avec une lente douceur :

— Je connaissais la situation pénible à laquelle vous faites allusion, lorsque j'ai accepté de venir chez vous. Moi non plus, je ne suis pas habituée aux maisons heureuses ; je suis persuadée que celle-ci me conviendra parfaitement, au contraire, et je n'ai qu'un désir : y apporter un peu de paix, y faire un peu de bien... et vous soulager, si possible, madame votre mère et vous.

Elle le regardait avec des yeux tout pleins d'une bonne volonté charmante, et à sentir passer sur lui leur flamme chaude et si gentiment fraternelle, il en éprouva une sorte de bien-être que depuis longtemps il ne connaissait plus.

— Je vous remercie, mademoiselle ; nous tous ici, tant que nous sommes, avons bien besoin de votre aide. Depuis notre malheur...

Sa voix fléchit quelques secondes, et il dut faire un effort pour continuer :

— Je ne sais si on vous a mise tout à fait au courant ? Je préfère vous donner tout de suite les éclaircissements nécessaires, afin de ne plus avoir à revenir sur ce sujet, qui m'est affreusement pénible. Nous venons de perdre, presque simultanément, mon père et ma sœur. Mon père avait fondé l'usine que je dirige maintenant, et Anne était l'âme même de la maison. Privés d'eux, nous ne sommes plus que de pauvres épaves. Je tâche de remplacer mon père, et j'espère, avec le temps et l'expérience, parvenir à me hausser à sa hauteur. Mais Anne, comment la remplacer ? Ma mère a quarante-cinq ans ; elle a été si profondément ébranlée par ces deuils successifs que sa santé même est atteinte, et il ne faut compter sur elle en rien ni pour rien. Les domestiques en profitent pour laisser tout aller à la dérive. Quant à ma petite sœur Suzette, pour laquelle nous vous avons priée de venir, il est grand temps qu'on s'occupe de sa culture intellectuelle aussi bien que de son redressement moral. C'est une enfant charmante, mais terriblement gâtée, et j'ai grand'peur qu'elle ne vous donne beaucoup de mal.

Il ajouta après une pause :

— Dans tous les cas, et aussi bien pour une chose comme pour l'autre, vous pourrez toujours compter sur moi. Je vous soutiendrai et, au besoin, vous imposerai s'il y a lieu, et votre autorité pourra, en n'importe quelle circonstance, s'appuyer sur la mienne.

Il se leva, montrant par là que l'audience était close. Mais il eut un geste charmant pour s'excuser :

— J'ai un travail fou... Pardonnez-moi d'abréger ce premier entretien, mademoiselle... mademoiselle ? J'aimerais savoir votre prénom ; mademoiselle Dajac, c'est un peu cérémonieux, c'est trop distant... et nous avons besoin d'être en confiance l'un avec l'autre.

Elle répondit avec simplicité :

— Je m'appelle Michèle.

— Eh bien ! mademoiselle Michèle, je vais vous présenter votre petite élève, voulez-vous ?

— J'allais vous le demander. J'ai hâte de la connaître.

Roger Astrières ouvrit la fenêtre et, se penchant au dehors :

— Suzette ! appela-t-il, par deux fois.

Il y eut, dans les allées du parc, un bruit léger de pas, puis comme un galop de jeune poulain échappé, et soudain la porte vitrée donnant accès sur la terrasse s'ouvrit toute grande pour livrer passage à une charmante fillette d'une dizaine d'années, au visage espiègle, aux beaux yeux couleur de pervenche, aux courts cheveux châtain clair, parsemés d'aubépine.

— Suzette, dit simplement le jeune homme, voici Mlle Dajac.

— L'institutrice ? jeta l'enfant avec une moue.

Et l'on sentait qu'une politesse native l'empêchait seule de livrer sa pensée, mais que, visiblement, cette institutrice lui faisait l'effet d'une intruse.

Michèle sourit.

— C'est une amie qui vient vers vous, Suzette, dit-elle, effleurant d'une main légère les belles boucles emmêlées ; une amie qui tâchera de vous aimer comme vous aimait votre grande sœur.

Au souvenir de la morte, les beaux yeux bleus s'emplirent de larmes.

— Personne ne remplacera Anne ! cria-t-elle farouchement.

Une voix grave, lourde de reproches, jeta en écho :

— Qui parle ici de remplacer Anne ?

Et une silhouette masculine surgit soudain dans l'encadrement de la porte vitrée.

— Entrez donc, Marc ! dit Roger Astrières, d'un ton qui parut à Michèle légèrement agressif.

Et aussitôt, correctement, il présenta :

— M. Harmont... le fiancé de ma pauvre petite sœur. Mlle Dajac, l'institutrice de Suzette.

Le jeune homme s'inclina ; et, troublée sans trop savoir pourquoi, Michèle n'osa pas offrir sa main,

— Vous désirez quelque chose, Marc ? demanda Roger, dont le regard glacé se posait sur le visage de celui qui avait été presque son frère.

— Simplement vous dire adieu ; je pars tout à l'heure.

— Pour Paris ?

— Pour Paris. Service commandé. Porter des plis au Ministère de l'Air. Vous m'excuserez auprès de votre mère. Je n'ai vraiment pas le temps d'aller la saluer. D'ailleurs, elle n'y tient probablement guère ; tout ce qui lui rappelle Anne la martyrise...

Suzette s'approchait, levant vers le fiancé de sa sœur le bleu incomparable de ses larges prunelles. Marc effleura d'une caresse rapide le petit visage enfantin, puis, saluant d'un geste bref, il quitta rapidement la pièce.

Il y eut un silence, qui tout d'un coup se fit si lourd, si oppressant, que Michèle sentit le désir violent de s'évader de ces murs, de cette chambre, de cette maison, de fuir jusqu'à la présence de ce Roger, dont le visage s'était durci, dont le regard se chargeait d'une sorte

MONSIEUR CHARLES SAURIOL



président de l'Association des Magazines du Canada

Il nous fait plaisir de communiquer à nos lecteurs et lectrices que M. Charles Sauriol, chef de la publicité de *La Revue Populaire*, du *Samedi* et du *Film*, vient d'être élu président de l'Association des Magazines du Canada, lors de la réunion annuelle de cette importante organisation, tenue récemment à Toronto. Le comité exécutif de l'Association que dirigera M. Charles Sauriol, conjointement avec son gérant, M. I. D. Carson, comprendra les membres suivants : MM. Fred F. Smith, du *New World* et *Nouveau Monde ;* Robert G. Entwistle, de Maclean-Hunter Publishing Co. Ltd. ; Noel R. Barbour, de *Chatelaine ;* R. J. Brown, de *La Revue Moderne ;* D. B. Crombie, de *Mayfair ;* A. W. Dancey, de *Rod and Gun ;* C. J. Laurin, de *Canadian Homes and Gardens ;* A. M. O'Mailley, de *Canadian Home Journal ;* R. Bruce Owen, de *Maclean's ;* W. C. Stovel, de *National Home Monthly*. Monsieur Sauriol est le premier Canadien français à occuper ce poste et le plus jeune président élu par l'Association des Magazines.

PRÉPARATIFS de la 36e EXPOSITION PROVINCIALE

La trente-sixième Exposition Provinciale de Québec, qui sera tenue cette année du 29 août au 7 septembre, est en bonne voie de préparation.

Le comité de l'éducation et des arts organise, tout comme l'an dernier, un concours de photographie ouvert à tous les amateurs et professionnels du Dominion. La date de réception des photos a été fixée au 16 août et le jugement, en vue de l'attribution des prix, sera rendu le 23 août. Le comité de l'agriculture a fixé à $25,000 le montant des prix qui seront distribués dans les concours divers. Quant au comité de l'industrie féminine, il a déjà fait paraître la liste des travaux qui seront acceptés dans ses concours.

Plusieurs projets sont à l'étude et des plans se concrétisent pour faire de l'Expo '47 « l'Année de la Jeunesse ». La Commission de l'Exposition Provinciale entend honorer particulièrement tous les mouvements de jeunesse rurale organisés dans la province de Québec, et il y aura une journée consacrée aux jeunes, organisée par le directeur du service de l'enseignement agricole. Les diverses manifestations incluront séances d'études, exposition d'arts manuels, parade de tous les groupements avec drapeaux et insignes et dîner officiel où les jeunes ruraux seront honorés de la présence de hauts dignitaires religieux et civils. La date de ces manifestations, qui se dérouleront au Parc de l'Exposition même, sera déterminée prochainement alors qu'on en fera connaître le programme officiel.

Connaissant l'enthousiasme qui anime tous les mouvements de la jeunesse rurale, les organisateurs ne doutent nullement du succès de cet événement qui contribuera à faire de l'Expo '47, « l'Année de la Jeunesse ».

Au sujet du chauffage l'hiver prochain?



On pourrait peut-être nous taxer de maladresse en abordant le sujet du chauffage lorsque nous sommes au beau milieu de l'été . . . mais les temps froids arriveront vite . . . août, septembre, octobre . . . et le chauffage central de nouveau reprendra son importance . . . C'est donc maintenant qu'il faut vous préoccuper et vous décider au sujet de votre chauffage.

Votre entrepreneur en plomberie et chauffage est occupé

Il le sera peut-être davantage lorsque le temps de chauffer viendra! Alors, si votre installation a besoin d'être réparée ou renouvelée, consultez-le sans tarder. Il vous dira ce qu'il peut faire pour vous—et quand il pourra exécuter vos travaux.

Si vous projetez construire,

demandez notre intéressante brochure, "Comment choisir le chauffage *approprié* à votre maison." Vous y trouverez des renseignements impartiaux sur tous les genres de chauffage, et vous pourrez choisir celui qui répond le mieux à vos moyens, à votre emplacement et à vos besoins.

* * *

Lorsque vous discuterez avec votre architecte ou votre entrepreneur en plomberie et chauffage, souvenez-vous au sujet de l'installation d'un chauffage central que la Sté Crane peut tout fournir: tuyauterie, robinetterie et radiateurs—et tous les produits Crane sont de haute qualité.

IMPRIMÉS

CRANE

Faites venir ceux qui pourraient vous être utiles:

1A "Projets de cuisines et de salles de bain". Une brochure de 24 pages remplie d'idées pratiques pour la maison que vous projetez construire.

2B "Plomberie et chauffage pour la maison". Une brochure illustrant les produits actuellement en fabrication.

3D "Accessoires de salles de bains chromés 'Gerity Lifetime'." Porte-savon, porte-serviettes et autres articles d'une ligne moderne.

4F "Comment choisir le chauffage approprié à votre maison". Une brochure de 16 pages dans laquelle sont illustrés et décrits différents genres de chauffage.

5E "Notions de plomberie et chauffage". Pour vous aider à prolonger la vie de vos appareils actuels.

CRANE
ET SES FILIALES

1-7090-F

CRANE Limitée · WARDEN KING Limitée · CANADIAN POTTERIES Limited · PORT HOPE SANITARY Manufacturing Co. Limited

Appareils sanitaires · Matériel de chauffage
Robinetterie · Raccords · Tubes

CRANE LIMITÉE, 1170, square Beaver Hall, Montréal (2), Canada
Succursales dans 18 villes du Canada et de Terre-Neuve

REPRÉSENTATION NATIONALE PAR LES ENTREPRENEURS EN PLOMBERIE ET CHAUFFAGE

Variétés Heinz qui conviennent au Menu de Bébé

Aucun menu tout prêt ne peut convenir à tous les bébés. Votre médecin est le mieux qualifié pour vous dire quels sont les différents aliments que vous devriez donner à votre bébé et à quel moment vous devriez les lui donner. Cependant, les Purées Heinz énumérées ici peuvent être ajoutées au menu de la plupart des bébés normaux ayant atteint l'âge suggéré. Consultez votre médecin concernant la quantité que vous devriez donner à votre bébé.



Pour Bébé de 4 à 7 mois

Il commence à regarder autour de lui avec de grands yeux et son intérêt s'éveille . . . il essaie de s'asseoir . . . s'exprime par des gazouillis, des roucoulements et des sourires ravis. Mais il dort encore comme un sabot pendant 16 ou 18 heures. Les aliments solides font régulièrement partie de son menu, et pour aiguiser son appétit délicat, sa maman peut choisir trois des Purées Heinz—Carottes, Haricots Verts et Compote de Pommes. Toutes les Purées Heinz ont une consistance lisse et uniforme, pour être de digestion facile.

Pour Bébé de 7 à 9 mois



Il s'assied seul maintenant . . . essaie d'attraper tout ce qui s'offre à sa vue. Son plus grand plaisir est de jouer avec quelque chose qu'il peut chiffonner ou avec lequel il peut faire du bruit. Et ses dents? Il en a une, peut-être deux! Sa maman peut ajouter trois variétés ou plus de Purées Heinz à son menu—Légumes et Agneau, Epinards et Abricots avec Farine d'Avoine. Ces Purées sont soigneusement préparées avec des fruits, légumes et viandes de la meilleure qualité . . . qui sont cuits de façon à conserver à un haut degré les sels minéraux et les vitamines qui devraient rentrer dans le régime alimentaire de bébé.



Pour Bébé de 9 à 12 mois

Il peut ne pas être capable de se tenir debout mais il essaie de son mieux. Il comprend nombre des choses qui lui sont dites et peut-être en dit-il aussi. D'autres dents pointent, et sa maman l'habitue à d'autres Purées Heinz. Comme mets principal—des Asperges, Soupe au Boeuf et Foie. Comme dessert—Purée d'Orange avec Cossetarde, dessert délicieux et velouté. Il y a, en tout, 22 variétés de Purées Heinz—chacune d'elles spécialement préparée pour que les bébés deviennent grands et forts, et restent bien portants.

Aliments Heinz pour Bébés

Recherchez le Bébé Heinz, bien connu, à votre magasin préféré. Il sert à identifier les étagères où vous trouverez une gamme complète d'Aliments Heinz pour Bébés.



Pour recevoir GRATIS le livret intitulé "Le Régime Alimentaire de Bébé", écrivez à H. J. Heinz Company of Canada, Ltd., 6465, rue Durocher, Montréal, P.Q.

de rancune farouche, et qui, tout d'un coup, lui semblait devenu plus profondément étranger.

— Ma petite Suzette, dit-elle gentiment, voulez-vous que, pour faire connaissance, nous allions nous promener un peu dans le parc ?

— Oh ! oui ! jeta l'enfant avec enthousiasme. Je vous montrerai les oiseaux des Iles que maman enferme dans une cage toute dorée, et les grands paons qui font la roue, et les colombes blanches qui viennent manger leur blé dans mes mains ! Partons ! partons vite ! Tu veux bien, Roger ?

Le visage crispé se détendit ; les yeux profonds, dans lesquels dormait l'inquiète pensée, retrouvèrent une étrange douceur pour se poser sur l'enfant chérie, et le jeune homme répondit avec un charmant sourire :

— Va, ma toute petite, va montrer notre beau jardin à ta nouvelle amie. Et puis fais-lui voir la maison tout entière ; installe-la dans sa chambre. Il faut que, chez nous, elle retrouve un foyer. Je désire que tu lui obéisses, ma Suzette, comme tu obéissais à Anne. Quoi que tu en penses . . , et quoi qu'en pense Marc, Mlle Dajac est ici pour essayer de la remplacer . . .

Il les regarda s'éloigner, la main de l'enfant enfermée dans celle de la jeune institutrice, et, poussant un soupir, il revint s'asseoir à sa table de travail.

— Pendant ce temps, Michèle et Suzette s'enfonçaient dans l'étroit bosquet qui clôturait la propriété des Astrières ; la fillette, avec la spontanéité de son âge, babillait comme un oiseau.

— Il vous plaît, Marc ? demandait-elle ingénument.

— Il est bien . . . il est très bien, répondit Michèle, qui revoyait en pensée la silhouette élégante, la physionomie un peu hautaine et le froid regard gris du jeune homme.

— Il aimait tant ma sœur ! reprenait la petite. Après sa mort, il a demandé à permuter, car il est pilote aviateur à la Compagnie Air-France. Toulouse sans Anne, il disait que ce n'était plus supportable.

— Où donc est-il allé ?

— A Dakar. Mais là-bas il n'a pu calmer son chagrin. Alors il est revenu ici. Il vient nous voir . . . quelquefois. Mais sa présence attriste maman. Roger aussi est tout drôle avec lui . . . Il n'y a plus que moi, ici, pour aimer Marc, acheva-t-elle d'une petite voix presque douloureuse.

— La propriété de vos parents est toute proche du camp d'aviation, n'est-ce pas ?

— A peine cinq kilomètres ; nous irons le visiter un jour, si vous ne le connaissez pas.

— Avec grand plaisir, d'autant plus que ce sera très instructif commerciale prennent de plus en plus de l'importance, et chaque pays en est fier, à juste titre.

— Roger vous emmènera aussi à l'usine ; c'est papa qui l'avait créée.

— Usine de quoi, petite fille ?

— De conserves. Des conserves de toutes sortes : pâtés, foies d'oies, saucisse, etc. . . tous les produits du pays.

— M. Roger doit avoir beaucoup de travail et de soucis.

— Oh ! oui ! C'est pour cela qu'il est parfois un peu sévère, un peu dur. Mais il est très bon, et tout le monde admire son courage.

Suzette s'interrompit pour demander brusquement :

— Et petite mère ? vous l'avez vue ?

— Pas encore ; Mme Astrières était fatiguée.

— Oh ! maman dit toujours ça. Venez, petite mademoiselle, je veux que vous montiez chez elle.

Michèle se laissa guider par l'enfant. Et, jetant à regret un dernier regard sur la campagne baignée de lumière, le beau jardin qu'embaumait le tendre parfum des violettes, elle remonta les marches de pierre du large escalier que les bras souples des glycines enlaçaient amoureusement.

CHAPITRE II

LA PROPRIÉTÉ de la famille Astrières et l'usine de conserves se trouvaient, ainsi que Suzette l'avait expliqué à son institutrice, non loin de Francazal, et par conséquent tout près du camp d'aviation commerciale. Elle n'était que de petite contenance, mais admirablement cultivée et en plein rapport. Et quant à la maison, elle offrait plutôt l'aspect d'une grande villa que d'une de ces demeures bourgeoises d'autrefois. Le toit en briques roses, comme dans la plupart des constructions languedociennes, les volets peints en vert et la terrasse aux balustres ajourés lui donnaient un aspect joyeux et d'extrême jeunesse. On eût aisément pensé que la vie devait y être facile, simple et charmante. Le pays lui-même, ce clair et radieux pays méridional, semblait incompatible avec toute idée de tristesse, et il semblait impossible d'y cultiver la mélancolie. Toulouse la rose, Toulouse ville des arts, des plaisirs et de l'harmonie, Toulouse grisée de musique et du parfum de ses violettes, respirait, s'agitait, vivait, trop près de ce *Clos-Joli* charmant pour que, dans ses murs, des êtres humains y pussent être malheureux. Et de ces deux morts prématurées un drame avait surgi . . . un drame mystérieux, inconnu de tous, mais que Michèle n'avait pas été longue à pressentir. Depuis ces quelques mois de vie commune avec les hôtes du *Clos-Joli*, elle avait appris à les connaître et elle pouvait sainement juger toutes choses. Elle sentait que, sauf Suzette, chacun souffrait pour des causes mystérieuses ; déjà attachée à tous, elle les plaignait et souhaitait leur venir en aide.

Mme Astrières, très affectée par le décès simultané de son mari et de sa fille, ne parvenait point à réagir. Suzette même ne l'intéressait pas. Et elle se déchargeait avec une sorte de soulagement de tous ses devoirs vis-à-vis de l'enfant sur l'institutrice, dont le visage loyal l'avait tout de suite séduite. Michèle veillant sur l'éducation de Suzette, Mme Astrières, tout à fait rassurée, ne quittait plus guère sa chambre, où, devant les photographies de ses chers disparus, elle ne cessait de pleurer et de prier.

Marc d'Harmont n'avait plus reparu au *Clos-Joli* depuis le jour de l'arrivée de Mlle Dajac. De lui, elle ne savait que ce que le puéril bavardage de sa petite élève avait pu lui livrer : qu'il avait fait sa carrière dans l'aviation commerciale, où il était connu comme un pilote d'élite. De la mort de sa fiancée, rien n'avait pu le consoler. Fuyant Toulouse, cherchant sous le ciel de Dakar un oubli impossible, il était revenu dans sa ville natale, on ne savait trop pourquoi. Peut-être pour se rapprocher de sa mère. Il ne voyait plus guère Mme Astrières, dont le visage douloureux ajoutait à son propre chagrin ; et, chose bizarre, ses rapports avec Roger semblaient tendus ; il avait paru à Michèle, pendant les quelques minutes où elle les avait vus ensemble, que l'attitude de l'aviateur était hostile, agressive, même.

Quant à Roger, qui, à vingt-cinq ans à peine, s'était trouvé subitement mis en présence de responsabilités de toutes sortes, sa conduite ne semblait prêter à aucune critique. Il gérait la fortune, la propriété et l'usine de sa famille, avec une autorité, une conscience et un savoir-faire remarquables. Son visage plutôt froid, dont il exagérait, semblait-il, l'impassibilité, se détendait aux heures de l'intimité familiale, et il avait parfois, surtout quand il s'adressait à sa jeune sœur, des regards emplis de tendresse et une voix aux inflexions caressantes dont Michèle ne

La Meilleure au Canada

AU SERVICE DU PUBLIC



Le Cultivateur

Ses mains puissantes travaillent le sol du Canada
au service de l'univers. Ses labeurs produisent
l'essence même de la subsistance; le pain quotidien.

Le cultivateur canadien a valu à notre pays
l'éternelle gratitude des peuples d'Europe et d'Asie que la
guerre a réduits à la famine.

Les hommes comme le cultivateur—
qui appartient au nombre de nos meilleurs citoyens—
sont au service du public . . . à *votre* service.

BRASSERIE DAWES BLACK HORSE

★ BRASSERIE DAWES BLACK HORSE... FONDÉE EN 1811 ★

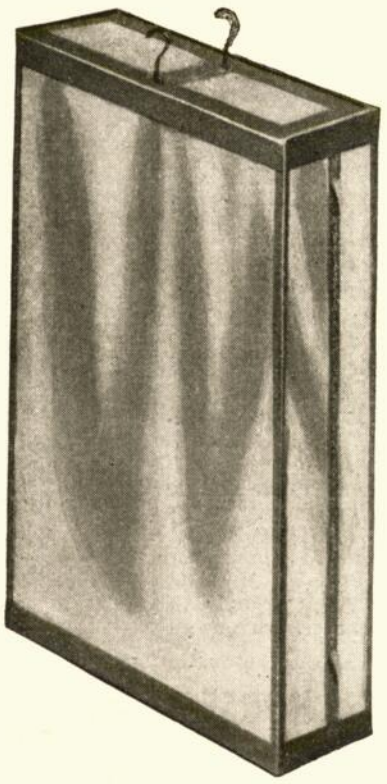


VOTRE GARDE-ROBE DEVIENT UNE *salle d'exposition*

GRÂCE AUX PLASTIQUES *Vinylite!*

MARQUE DÉPOSÉE

Une garde-robe dont vous serez fière et dont vous pourrez voir tout le contenu d'un seul coup d'oeil . . . voilà ce que vous obtiendrez en choisissant les sacs à vêtements et les porte-couvertures en Plastiques VINYLITE. Grâce à la transparence de ces substances d'un éclat étincelant, *il suffit d'un regard pour identifier vos vêtements . . . sans compter qu'elles durent fort longtemps, sans s'éventer ni se fendiller.*



Pour joindre le beau à la durée, cherchez donc toujours la signature "VINYLITE" sur les articles que vous achetez pour vous-même, pour les vôtres ou pour le foyer.

Les articles en VINYLITE *se vendent dans tous les bons magasins.*

Il n'y a qu'une seule qualité de Plastiques VINYLITE. Manufacturés d'après des formules scientifiques précises, soumis à des épreuves rigoureuses, ces plastiques donnent un rendement d'une efficacité incomparable. Avant d'acheter, vérifiez donc la marque déposée.

IT'S RIGHT — IF IT'S Vinylite PLASTICS

LA MARQUE DÉPOSÉE VINYLITE EST LA PROPRIÉTÉ DE LA CANADIAN RESINS AND CHEMICALS LIMITED

CANADIAN RESINS and CHEMICALS LIMITED

MONTRÉAL, QUÉ. TORONTO, ONT.

pouvait se défendre de subir le charme.

Mais sur la maison tout entière il planait quelque chose d'étrange ; on y respirait une atmosphère de mystère, comme si un terrible secret se dissimulait dans les moindres coins de l'habitation familiale. Cela, Michèle l'avait senti dans les babillages de Suzette, dans les soupirs de Mme Astrières, et surtout dans l'attitude du fiancé et du frère d'Anne. Elle eût souhaité avoir la clé de cette douloureuse énigme, pour tenter d'apporter à chacun un peu d'apaisement. Mais, quand on ignore tout, que faire ? Du moins elle avait employé toutes les heures de ces longs mois passés au sein de cette énigmatique famille à s'attacher la petite Suzette, à apprivoiser les domestiques : Joseph, le jardinier, et Louise, cuisinière et bonne tout à la fois, qui, au début, n'avaient pas vu d'un très bon œil cette arrivée de l'institutrice dans la maison où ils servaient depuis de longues années. Mais Michèle sut se montrer si charmante, complimenter Joseph sur ses massifs de fleurs dont il avait un si légitime orgueil, aider Louise dans de menus travaux, qu'ils ne tardèrent pas à être conquis l'un et l'autre.

Par Roger, elle se sentit étudiée, observée, et, non sans trouble, attendit le jugement qu'il ne manquerait pas de porter sur elle.

— Je n'ai que des remerciements à vous adresser, mademoiselle Michèle, lui dit-il un soir, tandis qu'accoudée à la fenêtre ouverte elle regardait tomber sur la campagne toulousaine la vague lente du crépuscule.

Ses beaux yeux le fixèrent, interrogateurs ; il reprit :

— Depuis que vous êtes là, votre heureuse influence s'est exercée sur tout. Vous avez fait de ma turbulente et rebelle petite sœur une enfant docile et charmante. Suzette avait grand besoin que quelqu'un s'occupe d'elle. Absorbée par sa douleur, ma pauvre mère l'oublie totalement. A elle aussi, il faudrait porter secours. Je vous demande d'être, ici, autre chose que l'institutrice de Suzette. Il faut, articula-t-il avec force, oui, il faut absolument que vous remplaciez Anne !

— J'essayerai, promit Michèle.

Elle s'en fut rapporter ces paroles à la dévouée Louise et lui demander quelques explications.

— Que faisait donc Mlle Anne ? demanda-t-elle.

A quoi la domestique répondit :

— Mais tout, absolument tout ! Madame se reposait entièrement sur elle de ce qui regarde la maison. Mlle Anne composait les menus, ordonnait notre travail, à Joseph et à moi, réglait les moindres détails, payait les fournisseurs et faisait toutes les commandes nécessaires. De même, Monsieur s'occupait de la propriété et de l'usine. M. Roger a courageusement succédé à son père ; mais personne n'a remplacé Mlle Anne. Et c'est pourquoi tout va mal, ici. Moi, je fais mon devoir, je puis l'affirmer ; mais Joseph n'est pas toujours à sa tâche quand il le faudrait, et quant au personnel de la ferme, vous pouvez vous rendre compte, mademoiselle, qu'ils n'en fichent pas lourd.

La jeune institutrice sentit venir vers elle de nouveaux et impérieux devoirs. Mais elle avait une âme prête à les accepter tous.

— Je remplacerai votre sœur, dit-elle simplement à Roger, si vous me soutenez, si vous faites reconnaître à chacun mon autorité.

— Tout le monde ici vous respectera et vous obéira, promit-il.

Et, après quelques premiers frottements et un commencement de mauvaise volonté, Michèle, à force de patience, de bonne grâce et de simplicité, obtint le résultat voulu. Soutenue par Roger qui exigea formellement que la jeune institutrice fût considérée comme un membre de la famille Astrières, elle arriva à obtenir la même soumission et le même travail qu'Anne elle-même eût pu exiger.

— N'êtes-vous pas un peu sorcière ? lui demanda-t-il un soir, ayant été témoin de la complaisance que chacun apportait à la satisfaire.

— Nullement, répondit-elle, avec un doux sourire ; mais les morts guident les vivants, ne le croyez-vous pas ? Votre chère petite Anne me facilite les choses et m'aplanit la route où je marche après elle.

— C'est bien possible, admit-il, avec une simplicité de croyant.

Et l'heureuse influence de Michèle continuant à s'exercer sur les êtres et sur les choses, elle fut bientôt indispensable à la famille Astrières ; Joseph et Louise, devenus pour elle de vrais amis, aimaient à bavarder de temps à autre avec cette simple et aimable fille dont l'autorité ne les brimait jamais. Et, par eux, elle apprit bien des choses.

— De quoi donc est mort M. Astrières ? demanda-t-elle au cours d'une conversation avec la cuisinière et le jardinier.

— D'une maladie de cœur, répondit Louise.

— Et Mlle Anne ?

— Ah ! celle-là, par exemple, on ne sait pas trop. Les médecins eux-mêmes n'y ont rien compris. Elle s'en est allée, la pauvre petite fille, un mois après son père. Une maladie de langueur... quelque chose d'inexplicable. Je vous jure que dans le pays on a été joliment surpris de ces deux morts si brusques ! Et même que l'on a jasé un peu partout !

— Comment, jasé ?

— Mais oui ; on disait que c'était bien étrange de mourir comme ça. Et, moi qui vous parle, j'ai entendu un jour le docteur demander à Mme Astrières si son mari et sa fille n'avaient pas un chagrin caché. Madame a protesté avec force. Elle a dit que c'était impossible... qu'elle l'aurait su... « Ma chère petite Anne n'avait rien de caché pour moi, et quant à son père, s'il y avait eu quelque chose de grave dans sa vie, je l'aurais su », disait-elle. Mais j'ai bien compris que le docteur n'était pas convaincu et qu'il continuait à penser que la mort de Monsieur et de Mademoiselle avait été provoquée par la même terrible cause. Il y a eu un drame dans cette famille, j'en jurerais !

— Eh bien ! implora Michèle, également troublée, n'y pensez plus, ma bonne Louise. Et surtout n'en parlez pas. Mme Astrières a assez de chagrin, et M. Roger aussi. M. Roger, surtout. Il a besoin de toute sa force de caractère pour la tâche qu'il a assumée. Il est inutile que des racontars plus ou moins véridiques viennent augmenter ses soucis.

— Bien sûr, mademoiselle ; nous serions désolés de lui faire de la peine.

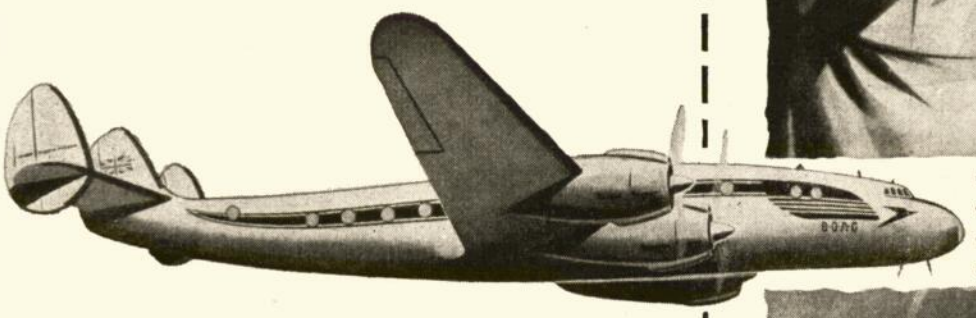
— Et puis, pensez à Suzette. Elle grandit ; sa jeune imagination s'éveille ; il ne faut pas lui faire courir le risque d'entendre des paroles qui la troubleraient, et peut-être éclaireraient d'un jour nouveau, et combien terrible, les circonstances qui ont pu déterminer la mort de son père et de sa sœur. Cette enfant se remet des émotions passées ; à son âge, l'oubli est chose facile ; elle ne demande qu'à trouver la vie belle ; il est inutile de raviver dans son petit cœur le chagrin qu'elle a éprouvé jadis. Ne le pensez-vous pas, Louise ?

— Pour rien au monde nous ne voudrions lui faire du mal, à notre petite mignonne.

— Alors, taisons-nous, et jamais plus ne parlons de ces choses dont Dieu seul connaît le secret...

Un long moment, elles restèrent encore dans la lingerie, absorbées toutes deux par le soin de plier une grosse

27 ANNÉES D'EXPÉRIENCE DANS LES AIRS



Plus de 3000 envolées transatlantiques



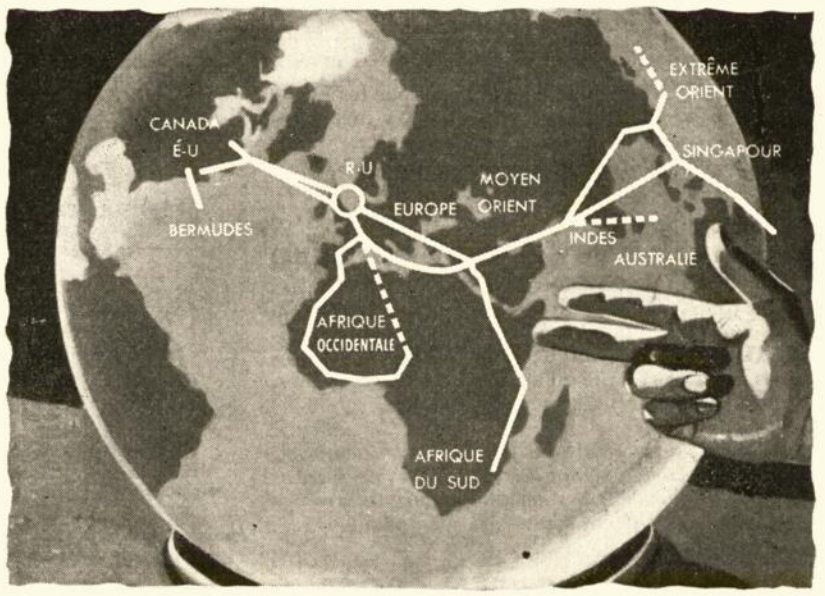
"Oui, madame, nous sommes vraiment les pionniers de l'Atlantique. Nous le survolons en tout sens depuis 1937—De fait nous fûmes les premiers à parcourir l'Atlantique Nord dans les deux sens, à l'année longue.



"En 27 ans, nous avons acquis beaucoup d'expérience . . . 52 de nos commandants ont plus d'un million de milles à leur crédit . . . 16 d'entre eux ont fait plus de 150 traversées transatlantiques. Le réseau *Speedbird* couvre une distance de 72,000 milles.

MAINTENANT—HUIT ENVOLEES par semaine vers Londres . . . DEUX envolées par semaine de Montréal via Glasgow, SIX envolées par semaine de New York via Glasgow et Shannon.

Trois envolées par semaine de Baltimore aux Bermudes.



B.O.A.C. vous transporte partout où vous désirez aller par avion. Du célèbre aéroport de Dorval à Montréal, c'est le voyage 'Au-dessus de l'Atlantique . . . et à travers le monde' par *Speedbird* . . . Des cabines à pression *stabilisée* assurent un confort parfait et un voyage agréable.

B·O·A·C

BRITISH OVERSEAS AIRWAYS CORPORATION

VOTRE AGENCE DE VOYAGES EST NOTRE BUREAU LOCAL. On peut aussi réserver par l'intermédiaire de la plupart des autres lignes aériennes, bureaux de chemins de fer, ou bureau de B.O.A.C., Hôtel Laurentien, Montréal. Marquette 5751.

SERVICE SPEEDBIRD . . . Au-dessus de l'Atlantique . . . et à travers le Monde

DÉBARRASSÉS DES

MALENCONTREUX VISITEURS



Green Cross* **DESTRUCTION MODERNE DES PARASITES**

Souper sur la véranda, au soleil couchant, sans bourdonnement ou morsure d'insectes! C'est ainsi que l'on doit pouvoir jouir des soirs d'été. C'est de même que vous les goûterez, si vous employez les Antiparasites Green Cross . . . une protection sûre contre les insectes du jardin et du logis.

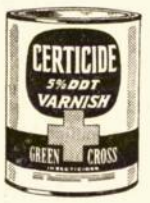
INSECTICIDE DOMESTIQUE À 5% DE DDT (résiduel)

Pour 8 à 10 semaines à la fois, il met fin, dans vos demeures, à l'éternel désagrément des mouches, maringouins, brûlots et autres agaçants insectes. Une bonne application d'Insecticide Domestique, couvrant murs, plafonds, meubles rembourrés et même les vêtements à ranger, fera le travail propre, sûr et efficace. Ne tache pas; n'est pas malodorant.



CERTICIDE (Vernis à 5% de DDT)

Ce produit reprend la lutte là où l'Insecticide Domestique l'abandonne. Il est conçu pour l'application du DDT au pinceau sur les surfaces qui se prêtent mal à la pulvérisation ou là où le dépôt de DDT pourrait s'enlever par frottement . . . moustiquaires, poubelles, etc. Mouches, fourmis, coquerelles, puces et autres insectes qui marchent sur une surface traitée au Certicide mourront sûrement.



TANTOO, CRÈME CHASSE-INSECTES

Savourez une promenade en plein air, par les beaux soirs d'été, sans la compagnie d'insectes incommodants. Tantoo les chasse . . . *mouches noires*, maringouins, brûlots et les autres. Idéale pour les pêcheurs, baigneurs, joueurs de golf, etc.



WEED-NO-MORE
(Le premier 2,4-D de type ÉTHER BUTYLIQUE)

C'est vieux jeu de déraciner les mauvaises herbes . . . de nos jours, on les pulvérise simplement avec du Weed-No-More d'une pénétration rapide. Une application suffit . . . en moins de 3 semaines les mauvaises herbes sont mortes jusqu'au bout de leurs racines, les gazons demeurant intacts.



Protégez votre jardin contre les insectes destructeurs, au moyen de l'Insecticide pour Fleurs au DDT, du Garden Guard à la Roténone et des autres produits d'arrosage et de saupoudrage "Green Cross".

**Marque déposée*

LES INSECTICIDES GREEN CROSS

sont fabriqués par:

THE CANADA PAINT CO. LIMITED
THE LOWE BROTHERS COMPANY LIMITED
THE MARTIN-SENOUR CO. LIMITED
THE SHERWIN-WILLIAMS CO. OF CANADA LIMITED

lessive et de mettre de côté le linge à repriser. Puis elles descendirent au jardin cueillir les fruits d'arrière-saison, et le tragique secret ne fut plus abordé. Michèle se rendit ensuite dans la salle d'étude et y retrouva Suzette absorbée dans le soin de résoudre un problème particulièrement difficile, sur lequel, avec une ardeur tenace, elle se penchait.

— Je crois que j'ai trouvé la solution ! cria-t-elle, triomphante, au bout d'un long moment.

L'institutrice prit le cahier, réfléchit quelques secondes, puis déclara avec un sourire :

— C'est parfait, ma petite fille, absolument juste.

— Oh ! que je suis contente !

Suzette battit des mains et, joyeuse, s'élança :

— Je vais le dire à maman !

Elle courut d'un trait jusqu'à la chambre où, étendue sur son éternelle chaise longue, Mme Astrières conversait avec ses morts.

— Petite mère, jeta-t-elle, radieuse, j'ai réussi mon problème Un très difficile problème. Regarde !

Et, naïvement orgueilleuse, elle lui tendit le cahier où Michèle venait d'inscrire la mention : Très bien.

— C'est Roger qui va être content, dit Mme Astrières avec un pâle sourire, lui qui adore les mathématiques !

— Et toi, maman, tu n'es pas contente ?

Le beau regard bleu se fixait, plein d'une muette imploration, sur le triste visage maternel. Quelque chose comme un remords fit battre plus vite le cœur déchiré de Mme Astrières. Elle eut honte de son indifférence pour cette chère petite fille pourtant si charmante, honte de sacrifier la vivante à la morte, et un émoi soudain monta dans ses prunelles claires, où le bleu, lavé par trop de larmes, s'était fané.

— Ma petite Suzette, murmura-t-elle d'une voix redevenue miraculeusement tendre, ma fille chérie . . .

Et, pour la première fois, cessant de penser à Anne, elle serra contre elle, avec une sorte de violence farouche, l'enfant tremblante qui lui restait encore à chérir.

— C'est très bien, c'est très bien, disait-elle. Tu travailles admirablement ; tu me fais un grand, très grand plaisir, Suzette. Tu le diras à mademoiselle.

— Maman, implora la petite, avec son plus câlin sourire, si tu le lui disais toi-même ? . . . Elle est si gentille, Mlle Michèle ! Pourquoi ne veux-tu pas causer avec elle, te promener avec elle ? Maman . . . si tu savais . . . elle ressemble à Anne ! . . .

Le nom bien-aimé résonna dans la triste chambre comme une musique divine, et, sur l'âme de Mme Astrières, il eut un effet immédiat.

— Soit ! Appelle ton institutrice, ma Suzette.

La jeune fille parut. Sur le seuil de cette pièce dont la pauvre mère avait fait une sorte de sanctuaire et où elle n'avait encore jamais pénétré, une minute elle s'arrêta, interdite.

Une voix douce l'encouragea :

— Entrez donc, petite mademoiselle. Maman est si contente de mes progrès qu'elle veut vous féliciter.

— C'est exact, dit Mme Astrières en tendant sa longue main amaigrie en un geste aimable, tandis que, d'un regard, elle invitait Michèle à s'asseoir.

— Je vous suis très reconnaissante de tout ce que vous faites pour cette enfant et pour nous-mêmes, dit-elle avec beaucoup de sincérité. Je sais par mon fils que vous remplissez avec tact et autorité tout ensemble toutes les tâches que l'on vous confie. Roger ne cesse de chanter vos louanges ; je suis heureuse d'y joindre les miennes. Plus tard, si je me sens plus courageuse, j'essayerai de vous seconder. Il ne faut pas me mal juger si j'ai l'air de tout laisser à l'abandon. Je souffre tant ! . . .

Elle enfouit son visage dans la soie des coussins, et de nouveau les larmes perlèrent au bord de ses cils. Michèle, d'un élan spontané, s'agenouilla contre la chaise longue, et elle se mit à parler doucement, avec des mots tendres et puérils, comme l'on fait aux enfants qui ont de grands chagrins. Mme Astrières l'écoutait, les yeux clos ; elle se laissait bercer par cette calme voix féminine qui lui en rappelait une autre . . . si claire, si charmante . . . une autre désormais muette. Et peu à peu un vague sourire détendit ses lèvres, ses prunelles pâles s'ouvrirent toutes grandes, et, posant sur le front de Michèle une main caressante, elle dit :

— Mon fils prétend que vous êtes un peu sorcière, parce que toutes les difficultés, paraît-il, s'aplanissent sous vos pas. Mais, moi, je crois plutôt que vous êtes une petite fée : la fée bienfaisante que le Seigneur a placée dans cette triste demeure pour notre consolation à tous.

— Je voudrais tant que vous soyez heureuse ! murmura la jeune fille.

— Heureuse ? Hélas ! que veut dire ce mot ? Il n'est plus fait pour les habitants du *Clos-Joli*.

— Pourquoi ?

— Mon mari et ma fille ont emporté toute la joie.

— Ce n'est pas vrai ! cria Michèle impétueusement. Il y a au *Clos-Joli* des êtres qui ont encore droit à toute leur part de bonheur.

— Roger . . . Suzette . . . murmura Mme Astrières.

— Ils sont vos enfants aussi ; ils ont la vie devant eux ; ne la leur rendez pas éternellement amère par le spectacle de votre douleur. Croyez-moi : votre Anne vous parlerait comme je le fais ; pour ce frère et cette sœur qu'elle aimait tant, je le sais, elle exigerait de vous un sacrifice : celui de vos larmes. Ce n'est pas pécher contre elle que de sourire à ceux qui vous restent . . . Allez, les morts ne sont pas jaloux des vivants. Reprenez contact avec les choses extérieures. Si vous saviez comme votre beau jardin est merveilleux ! Toutes les fleurs sont écloses : les glycines mauves, les jacinthes blanches, et les pervenches . . . les pervenches bleues comme les yeux de votre petite Suzette . . .

— Comme les yeux d'Anne, rectifia douloureusement Mme Astrières.

— Venez les voir, descendez avec moi ; voulez-vous ?

— Oh ! oui, maman ! . . . implora la fillette.

— Eh bien ! soit . . . puisque vous le voulez toutes deux . . .

Rejetant loin d'elle l'amas de couvertures sous lesquelles son corps amaigri disparaissait, Mme Astrières se leva, et ce fut appuyée sur le bras de l'institutrice que, pour la première fois depuis son malheur, elle descendit au jardin.

CHAPITRE III

Ainsi, monsieur Roger, c'est entendu, vous me donnez les pleins pouvoirs ? jeta Michèle en riant.

— Les pleins pouvoirs, et pour une période illimitée, parfaitement ! . . . répondit le jeune homme.

Et il s'en alla vers son bureau retrouver le travail.

— Puisque nous avons toutes les autorisations nécessaires, ma petite Suzette, dit alors l'institutrice à son élève, profitons-en pour exécuter nos beaux projets. Par quoi commençons-nous ?

— Par ma chambre, mademoiselle.

— C'est cela. On va vous faire un nid tout neuf, gai, jeune et charmant, à votre image, mon petit oiseau chéri . . .

Elle lui prit la main, et toutes deux grimpèrent en courant jusqu'au premier étage.



E.-Z. MASSICOTTE

Il a tiré de l'obscurité trois siècles d'histoire!

En novembre 1911, M. E.-Z. Massicotte fut chargé d'inventorier et classifier toutes les archives judiciaires du district de Montréal conservées depuis 1642. Partie de ces documents était entassée dans un corridor long de 300 pieds, au sous-sol de l'ancien palais de justice, à Montréal.

Grâce à 35 ans de labeur, M. Massicotte a réussi à compiler et à faire classifier des documents qui constituent une mine inépuisable de renseignements précis sur les origines et la vie des premiers habitants de la région de Montréal. Aujourd'hui, ce gigantesque travail est presque complété.

Au cours de ses recherches, M. Massicotte a mis à jour des centaines de documents d'une valeur inestimable . . . tels que le testament de Jeanne Mance, les contrats de concessions faits par Chomedey de Maisonneuve et un acte de reddition signé par George Washington.



Dès l'enfance, E.-Z. Massicotte commença à s'intéresser à l'histoire de Ville-Marie en visitant avec son père les édifices du passé. Devenu journaliste, il s'occupa de recherches historiques, puis de généalogie, de folklore et d'art héraldique.



C'est M. Massicotte, qui, en 1924, eut l'idée d'instituer la parade annuelle de la St-Jean-Baptiste. Pendant 21 ans, il choisit chaque année le thème de la parade et, avec l'artiste J.-B. Lagacé, il prépara d'innombrables "chars allégoriques".



Devenu membre de la Société Royale du Canada en 1920, il reçut en 1936 la médaille de la Société Historique de Montréal pour ses travaux sur l'histoire de Montréal, et, en 1939, la médaille Tyrrell pour l'ensemble de ses travaux historiques.



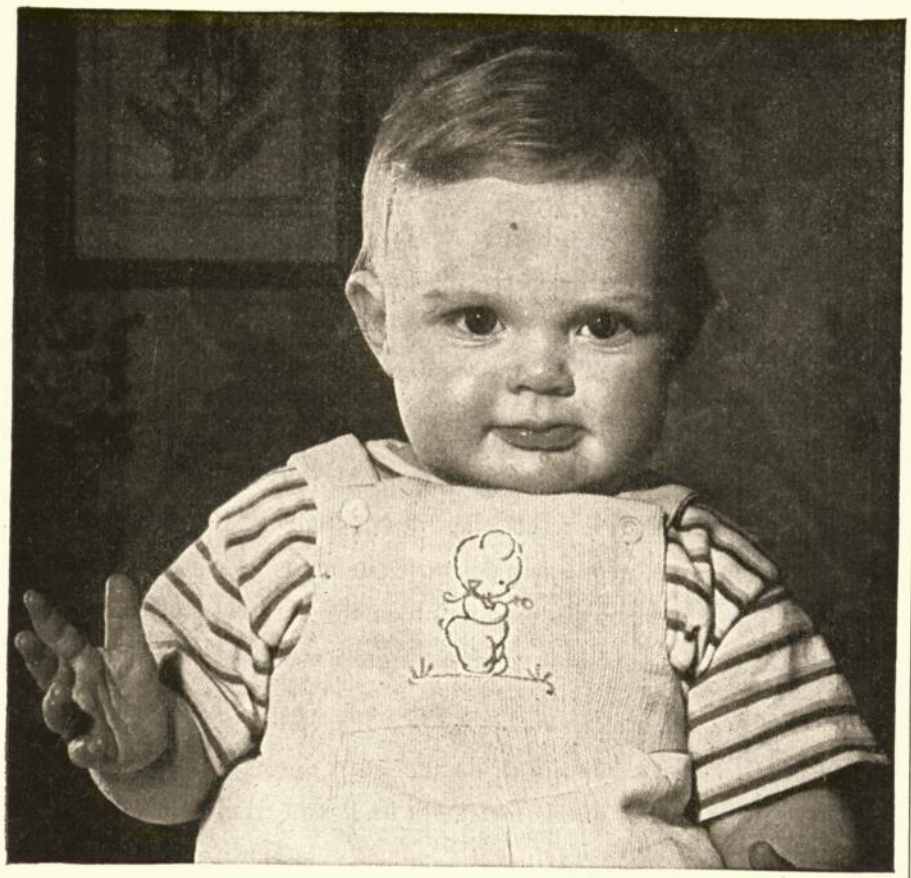
En permettant de retracer fidèlement les débuts difficiles et aventureux du Canada français, M. Massicotte—archiviste, historien, généalogiste, folkloriste—a rendu d'inappréciables services à la population d'Amérique.

PUBLIÉ PAR

Molson's

(tiré d'une série d'articles biographiques illustrant la carrière de Canadiens français bien connus dans le domaine des sciences, des arts ou de l'industrie.)

L'AVENIR APPARTIENT À CEUX QUI S'Y PRÉPARENT



La plupart des "premiers enfants" sont-ils des garçons?

Les histoires de vieilles filles et les nouvelles théories scientifiques n'ont pas encore dévoilé le secret des forces mystérieuses qui déterminent le sexe d'un bébé. Cependant, un fait surprenant a été établi par les registres de naissances—c'est que la plupart des premiers enfants *sont* des garçons!

Et votre premier bébé—le début d'une génération nouvelle—est, pour vous, d'une importance primordiale. Il mérite d'avoir toutes les possibilités de devenir un individu bien portant et heureux, muni de tout ce qu'il lui faut pour réussir dans la vie. Dans ce cas, la Prudential peut vous aider—car la Prudential s'est spécialisée dans la question de fournir une sécurité financière qui protège l'avenir de la famille. Un plan d'assurance Prudential peut être établi de façon à satisfaire à vos besoins particuliers—en tenant compte du nombre d'enfants que vous avez, du revenue que vous gagnez, du genre de protection que vous voulez assurer à votre famille.

Si vous n'êtes pas sûr que votre assurance-vie actuelle remplit tous vos desiderata, voyez votre représentant Prudential. Il se fera un plaisir de discuter de la chose avec vous et d'établir un plan complet pour la protection de votre famille.

Vous aimerez le programme "Prudential Family Hour"—radiodiffusé tous les dimanches après-midi par les postes CKAC Montréal et CFRB Toronto.

Et le programme "Jack Berch"—radiodiffusé tous les après-midi, du lundi au vendredi, par les postes CBM Montréal et CBL Toronto.



THE PRUDENTIAL

INSURANCE COMPANY OF AMERICA

Une compagnie mutuelle d'assurance-vie

SIÈGE SOCIAL: NEWARK, NEW JERSEY

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PRINCIPALES VILLES CANADIENNES

Pendant huit jours, elles travaillèrent à transformer la pièce qu'occupait l'enfant. Elles mirent des rideaux clairs aux fenêtres ; les murs furent peints en rose avec une guirlande au pochoir des contes de Perrault. Suzette, émerveillée, battait des mains, sautillait d'un pied sur l'autre et ne cessait de s'agiter que pour embrasser sa grande amie.

Quand l'embellissement fut terminé, elle courut chercher son frère :

— Roger, laisse tes vilains grimoires et viens voir mon palais.

Docile, il la suivit. Et sur la porte il s'arrêta, lui-même surpris et charmé.

— N'est-ce pas que c'est gentil, et tout à fait en harmonie avec notre petite poupée ? demanda Michèle qui, avec un naïf orgueil, souriait à son œuvre.

Il déclara :

— C'est tout simplement délicieux ; vous avez fait un petit chef-d'œuvre. Et c'est vous qui avez peint toutes ces belles histoires ?

— Mais oui.

Il soupira :

— C'est à regretter de n'être plus un enfant pour pouvoir jouir à son gré de toutes ces merveilles. Ces contes de Perrault vont bercer ton sommeil, ma petite Suzette, et je gage que tes rêves vont se peupler de *Prince Charmant*, de *Belle au Bois dormant* et de *Petit Poucet*.

Et, plus grave, regardant Michèle avec une émotion contenue, il ajouta :

— Une fois encore, je vous remercie ; vous avez créé autour de ma petite sœur l'atmosphère de jeunesse, de gaieté qui lui manquait, hélas ! et dont elle a pourtant besoin. D'ailleurs, tout, ici, s'épanouit depuis que nous avons le bonheur de vous avoir. Il n'est pas jusqu'à notre mère qui, dirait-on, réapprend à sourire.

— Maintenant, elle accepte de descendre au jardin, c'est vrai.

— Et de partager ses repas avec nous.

— Elle s'intéresse aux études de Suzette.

— Elle a témoigné le désir de revoir Marc, murmura Roger ; jusqu'ici elle le fuyait.

— Viendra-t-il ? demanda Michèle.

— J'ai reçu un mot de lui, hier. Ce soir il sera auprès de nous, et sans doute acceptera-t-il de dîner ici. Veillez à tout ; que ce soit bien, mademoiselle Michèle ; Marc a beau être de la famille, je tiens à ce qu'on le reçoive le mieux possible.

Il s'éloigna, laissant la jeune fille aux prises avec ses occupations ménagères. Elle les acceptait d'ailleurs allégrement. La douleur de cette famille dans laquelle elle vivait depuis plusieurs mois l'avait profondément touchée. Elle qui n'avait jamais eu de foyer véritable avait fait sien celui-ci, à cause précisément de l'amère mélancolie qui s'en exhalait.

Progressivement, d'une main légère qui ne touchait aux choses qu'avec des précautions infinies, elle s'ingéniait à mettre un peu de vie, un peu de joie dans la triste demeure.

— Puisque nous avons ce soir un invité, dit-elle à Louise, nous dresserons le couvert sous la tonnelle ; ce sera ravissant, dans ce décor plein de lumière et de fleurs.

Aidée de Suzette, elle ouvrit les armoires, chercha, parmi le linge, le plus beau ; le plus élégant service, les écrins d'argenterie, et sous la tonnelle où les roses-pompons ouvraient toutes grandes leurs corolles fragiles, elle disposa le fin cristal des verres, la porcelaine précieuse, tout un luxe charmant et discret.

— Que c'est joli ! s'écria Suzette. Petite mademoiselle, je sens que je vais avoir une faim de loup, dans un décor pareil ! Louise, tu as fait de bonnes choses, je l'espère ?

La vieille, souriante, lui glissa en confidence :

— Il y a un souffllé au chocolat et une crème à la vanille... si vous êtes bien sage !

Roger arrivait de l'usine. D'un coup d'œil il vit les préparatifs ; son visage s'éclaira de plaisir. Lui qui n'ouvrait guère la bouche que pour donner des ordres et qui souriait si rarement, il eut aux lèvres des exclamations enthousiastes, et la plus franche satisfaction se peignit sur ses traits.

Quelle bonne idée vous avez eue, mademoiselle ! s'écria-t-il. Il y a bien longtemps qu'on n'a fait un dîner champêtre. Je suis sûr que Marc appréciera votre heureuse initiative ; quant à ma mère, le grand air lui donnera peut-être un peu plus d'appétit, ce dont elle aurait grand besoin.

Michèle, enchantée d'être approuvée, disposa sur la table un bouquet d'œillets blancs, dont la grâce odorante acheva d'embellir la tonnelle fleurie.

— Où donc est Suzette ? demanda le jeune homme, s'apercevant de la disparition soudaine de l'enfant.

— Elle est allée mettre sa robe neuve, une petite robe blanche, car j'ai cru devoir alléger quelque peu son deuil. Elle est trop jeune pour s'éterniser dans le noir. Cette couleur seule la rendrait triste, et c'est malsain, à son âge.

— Ah ! murmura Roger, nous avions décidément bien besoin de vous, ici !

Et son regard ému, presque tendre, enveloppa, frôla quelques secondes la jeune fille debout à ses côtés, toute rose dans une simple toilette qui lui seyait à ravir, et blonde miraculeusement. A cette minute, il aperçut sa mère qui venait vers eux, tenant Suzette par la main. Mme Astrières s'avançait d'une démarche moins lasse que d'habitude, et même un sourire errait sur ses lèvres. Elle écoutait le babil enfantin de sa fille, et, remarquant l'air moins mélancolique de Roger, une expression presque heureuse passa sur son visage tourmenté.

— Voici Marc ! s'écria Suzette qui, d'un élan, courut jusqu'au jeune homme.

Celui-ci se pencha vers l'enfant, la souleva dans ses bras robustes et l'embrassa fraternellement, puis il rejoignit le petit groupe formé par les trois autres personnes. Il baisa la main de Mme Astrières, serra mollement celle de Roger et salua l'institutrice d'une brève inclinaison de tête. Tout en causant, il jeta un rapide regard autour de lui. Il aperçut d'un coup d'œil toutes les transformations que Michèle avait lentement opérées. Rien ne lui échappa : il vit les fenêtres largement ouvertes, les rideaux neufs, l'éclat des glaces, les tapisseries changées ; et là, dans ce décor printanier, cette table presque luxueusement servie, l'éclat des cristaux, le reflet de l'argenterie, et les fleurs... toutes ces fleurs dont la tonnelle semblait s'être ornée subitement, comme sous l'effet d'une baguette magique. Il lui parut que tout était changé au *Clos-Joli* : l'atmosphère, la maison jadis si morne, le jardin qui dormait sous un linceul de deuil, et jusqu'aux trois êtres qu'il avait quittés tout imprégnés d'une douleur que rien ne devait apaiser. Pendant qu'il gardait en lui la religion du souvenir et continuait à endurer une souffrance indicible, les autres avaient commencé à oublier ; leur peine s'était allégée. Il en avait comme preuves le jeune rire de Suzette qui fusait en cascades à propos de tout et de rien, le sourire qui éclairait par instants le visage moins pâle de Mme Astrières, la voix de Roger qui résonnait, plus douce, à ses côtés. Et enfin il y avait, pour compléter le changement survenu pendant son absence, cette jeune institutrice aux cheveux dorés, au regard si droit, si pur, à la fraîche robe de linon parsemée de bouquets champêtres.

De tout cela il reçut un choc au cœur qu'il fut incapable de dissimuler. Il se tourna vers Roger et demanda d'un ton agressif :

— C'est vous qui avez ordonné toutes ces transformations ?

— Les désapprouveriez-vous ? répondit le jeune homme, à son tour glacial. J'en serais au regret. Mais tout ceci est plus gai, plus agréable aux yeux, et, pour ma part, j'en suis ravi.

— C'est trop gai, justement, trop beau... Et de même cette table dressée sous la tonnelle, pourquoi ?

— Vous en plaindriez-vous ? Tout ceci est en votre honneur, puisque vous êtes l'invité.

Une légère raillerie passait dans la voix de Roger. Michèle sentit que des froissements allaient se produire entre les deux hommes et elle s'interposa :

— C'est moi qui ai demandé à M. Roger d'apporter quelques modifications à l'intérieur de la maison, et je me suis permis de dresser le couvert ici, croyant que tout le monde apprécierait mon idée. Si j'ai eu tort, je m'en excuse.

— Voyons, mon cher enfant, dit Mme Astrières, pour faire diversion, asseyez-vous. Suzette et moi allons voir si Louise est prête à servir.

Elles s'éloignèrent, tandis que les deux hommes se rapprochaient de la table ; et alors, de nouveau, le cœur de Marc se serra :

— Oh ! s'écria-t-il, désignant d'une main tremblante le beau bouquet que Michèle avait délicatement composé, vous avez saccagé les œillets d'Anne ! les œillets ! ses fleurs préférées !

Un éclair passait dans ses yeux et sa voix vibrait d'indignation contenue.

— Tout ce qui me rappelle Anne me crucifie ! murmura-t-il. Pourquoi avez-vous mis ce bouquet, là, devant mes yeux ? Est-ce pour le plaisir de raviver ma douleur ?

— Je vous ferai remarquer, jeta durement Roger, que votre douleur est la nôtre, et que, pour ma part, je ne suis pas plus consolé que vous de la mort de ma sœur. Mais, si l'on a des devoirs envers les morts, on en a aussi envers les vivants. Nous avons appelé auprès de nous Mlle Dajac pour qu'elle nous apporte le réconfort de sa jeunesse, de sa gaieté, et qu'à son contact Suzette apprenne autre chose que les larmes et les regrets. Elle a pris en main la direction de la maison, l'éducation de notre petite sœur ; son heureuse influence commence à se faire sentir sur tout et sur tous. Voyons, Marc, tâchez de faire appel à votre raison et à votre cœur ; convenez que Suzette a le droit de vivre et que, moi, j'avais le devoir d'empêcher maman de sombrer tout à fait dans le désespoir ou la folie. Je n'aurais plus répondu d'elle, si cette existence tragique avait continué.

Il se tut. Il en avait beaucoup dit, et il n'était pas dans ses habitudes de parler si longtemps. Du moins était-il arrivé à un résultat. Marc paraissait ébranlé. Pour achever de le convaincre, Michèle s'empressa d'ajouter :

— Monsieur, je vous affirme que mon intention n'était pas de vous froisser avec ce bouquet d'œillets. Joseph m'avait prévenue que c'étaient les fleurs préférées de votre fiancée ; j'ai fait nettoyer la plate-bande où ils s'étiolaient. Ils auront une floraison double, et ce sera tellement plus joli ! Je pensais ainsi vous faire plaisir.

Emu, le jeune homme s'excusa avec bonne grâce :

— Je vous prie de me pardonner, mademoiselle. J'ai un chagrin si lourd... si profond... La douleur m'égare parfois et me rend injuste. Je regrette très sincèrement la brutalité de mes paroles. C'est vous qui avez raison en voulant ramener ici une vie normale pour Mme Astrières et Suzette. Puisque rien ne peut nous rendre notre petite bien-aimée, que les autres, du moins, nous restent ! ajouta-t-il avec un soupir.

Roger s'était éloigné ; ils étaient seuls sous la tonnelle que le parfum délicat des roses-pompons emplissait tout entière. Michèle pensait à Anne. Elle songeait à l'éphémère destin de cette jeune fille, presque du même âge qu'elle, partie en plein bonheur, alors que tout lui souriait et qu'ayant rencontré l'amour elle s'apprêtait à fonder son nouveau foyer avec l'homme de son choix. Quelle étrange maladie avait eu raison de cet organisme fragile ? Quel secret, peut-être terrible, la petite morte avait-elle emporté dans son tombeau ?

— Comme j'aurais aimé connaître votre fiancée ! ne put-elle s'empêcher de dire. Elle devait être si belle et si bonne !

— Belle ? répondit Marc avec exaltation, le mot n'est pas tout à fait exact. Anne avait un visage si pur, si fin, qu'aucun autre ne peut lui être comparé. Elle rappelait les saintes de vitrail : les anges du ciel doivent lui ressembler. Et quant à son cœur, il n'était que tendresse. Les pauvres du village ne faisaient jamais appel en vain à sa pitié, à sa charité. Il n'est pas possible, j'en ai la conviction absolue, de retrouver pareille merveille.

— Suzette la continuera.

— Peut-être. Elle a ses yeux, cette incomparable couleur de pervenche, d'un bleu sombre, et, par instants, le même regard un peu trop grave. Et c'est pour cela que je la recherche ou que je la fuis, selon l'impression de mon âme.

— Elle sera, j'en suis sûre, une jeune fille charmante.

— Grâce à vous. Car je reconnais que Roger a raison en disant que votre influence s'exercera ici avec un rare bonheur. Suzette est une enfant à laquelle la douce autorité, d'Anne manque beaucoup.

— Je tâche de la remplacer de mon mieux.

— La remplacer ! dit-il avec amertume. Hélas ! qui le pourrait ! Son départ a été une véritable catastrophe. Venant après un premier deuil pénible à tous, il nous a déchirés profondément.

— Je voudrais que l'on me parle d'elle ; je voudrais que l'on me dise ce qu'elle aimait, ce qu'elle pensait, les choses qui lui déplaisaient et celles qui l'attiraient. Cela pour agir comme elle en toutes circonstances.

— Je suis revenu à Toulouse pour longtemps, la compagnie *Air-France* me garde ici à sa disposition. Elle m'enverra piloter tel ou tel de ses appareils quand bon lui semblera. Pour l'instant, je fais un stage dans ses bureaux. J'aurai donc l'occasion de venir parfois au *Clos-Joli*, et il me sera doux de parler d'Anne. Oui, je crois que je souffrirais moins si je l'évoquais devant vous.

— Eh bien ! pacte conclu. Nous serons des amis, monsieur Marc, de grands camarades, et je ferai tout pour alléger votre peine.

— Merci ! dit-il avec émotion.

Roger revenait vers eux. Il s'immobilisa à l'entrée de la tonnelle, la tête appuyée contre un des montants, au-dessous d'un frais bouquet de roses. Il regardait Michèle et le fiancé de la pauvre morte, et, réalisant la secrète sympathie qui venait de naître entre eux, il éprouva une sensation bizarre de colère et de douleur tout ensemble. Ses traits étaient contractés ; son visage avait pris cette expression dure et impénétrable que, depuis quelque temps, il semblait avoir rejetée. Marc releva la tête, qu'il tenait baissée depuis qu'envahi de nouveau par le souvenir d'Anne il avait cessé de parler d'elle. Ses yeux croisèrent ceux de Roger, et aussitôt une lueur indéfinissable y passa ; le reflet du rêve s'évanouit pour faire place à une flamme dure qui ne cessa plus de briller. Michèle, qui les observait tous deux, surprit leur attitude

Les Étudiantes prouvent que 4 femmes sur 5
SONT PLUS JOLIES EN 6 MINUTES



AVANT



6 MINUTES APRÈS

L'Etudiante Claire Wickware *déclare: "Je suis ravie du charme plus séduisant, plus radieux que le 'Maquillage Miracle' Cashmere Bouquet me donne."*

'MAQUILLAGE MIRACLE'
Cashmere Bouquet

Les Salons de Beauté appuient le "Maquillage Miracle," éprouvé par des mannequins, des ménagères, des femmes d'affaires et des étoiles de la radio.

Vous aussi, **vous pouvez devenir plus jolie en 6 minutes, à l'instar de cette Étudiante.**

3 MINUTES — Appliquez la Crème à Triple Effet Cashmere Bouquet, si légère et onctueuse, en massant surtout le nez, le menton et le front. Enlevez soigneusement à l'aide d'un tissu—et du même coup, vous enlevez la poussière et l'ancien maquillage. Faites une seconde application délicate et enlevez l'excès avec un autre tissu: il restera suffisamment de Crème à Triple Effet pour constituer un fond de teint prêt à recevoir votre "Maquillage Miracle".

2 MINUTES—Suit une couche légère de la teinte de Poudre pour la Figure Cashmere Bouquet qui vous convient *personnellement*, puis passez au Rouge pour la Figure Cashmere Bouquet de la teinte aussi *harmonisée personnellement;* vous complétez le tout par un fini à la Poudre.

1 MINUTE—Il suffit maintenant d'embellir vos lèvres à l'aide du Rouge à Lèvres Cashmere Bouquet qui vous convient *personnellement.* Regardez-vous dans le miroir! En *6 petites minutes magiques*, Cashmere Bouquet vous a parée d'une beauté radieuse: *vous voilà plus jolie que jamais!*



VOICI CE QUE LES ÉTUDIANTES PENSENT DE LA
Poudre pour la Figure
Cashmere Bouquet

★ "Les teintes de Poudre pour la Figure Cashmere Bouquet s'harmonisent parfaitement avec le coloris naturel du visage, auquel elles donnent un éclat doux." —*Beth Caddy*

★ "Parlez-moi de l'apparence plus jeune, du teint plus velouté que donne Cashmere Bouquet et de la façon dont elle dissimule les petites rides et les imperfections!" —*June Barrick*

★ "Cashmere Bouquet, dont l'arome est si doux, s'applique avec uniformité, vous garde jolie pendant des heures!" —*Kay Cockburn*

Il existe une teinte de Poudre pour la Figure Cashmere Bouquet, harmonisée pour vous *personnellement*—une teinte appropriée à tous les teints, de celui d'une blonde au visage le plus angélique à celle d'une jolie rousse au charme piquant.

La Poudre pour la Figure Cashmere Bouquet, harmonisée *personnellement*, s'applique avec uniformité . . . elle aide à dissimuler les petites rides et les imperfections . . . elle adhère des heures de plus.

COPPER TAN — donne ce beau teint "ensoleillé"...

Faites l'essai de la poudre pour la figure Copper Tan, la nouvelle teinte estivale dont e fond est vraiment rosé, pour garder votre teint bronzé, **NON PAS JAUNÂTRE.**

A l'instar des Étudiantes, Employez Cashmere Bouquet



Toujours prêts quand vous êtes altéré!

Oui, quand il y a du fameux sirop de chocolat Fry dans le réfrigérateur, vous pouvez préparer instantanément de ces délicieux breuvages froids, qui vous désaltèrent et vous rafraîchissent.
Et rien n'est plus facile que de préparer ce merveilleux sirop —

●

Voici tout ce qu'il y a à faire: Mélangez à SEC ½ tasse Cacao Fry et ¾ tasse de sucre. Ajoutez lentement, tout en brassant, ¾ tasse d'eau bouillante. Faites bouillir 1 minute. Mettez dans un pot propre et sec — couvrez, laissez refroidir et déposez au réfrigérateur.

●

Et maintenant, quand vous voudrez vous désaltérer, essayez une de ces excellentes recettes — elles sont toutes délicieuses!



Pour un lait au chocolat —ajoutez une cuillerée à dessert de sirop de chocolat Fry à un verre de lait froid, puis brassez.

Pour un soda au chocolat —dans un grand verre, mélangez bien ½ tasse de lait avec 2 cuillerées à soupe de sirop de chocolat Fry. Ajoutez 2 cuillerées à soupe de crème glacée et remplissez d'eau gazeuse.





Pour un chocolat mousseux—dans un grand verre, mélangez 3 cuillerées à soupe de sirop de chocolat Fry, 1 tasse de lait et 2 cuillerées à soupe de crème glacée. Battez avec une batteuse d'oeufs rotative ou agitez jusqu'à ce que bien mélangé. Versez dans le verre et ajoutez 1 autre cuillerée à soupe de crème glacée.

FRY



LE CACAO À LA SAVEUR DE CHOCOLAT PLUS RICHE

hostile et, une fois de plus, s'étonna. Pourquoi ces deux êtres également bons et intelligents, qu'une même douleur consumait, qui portaient une croix semblable, pouvaient-ils se traiter en ennemis ? La petite morte les aimait ; l'un était fait de la même chair et du même sang ; l'autre lui avait pris le cœur. Son souvenir eût dû les attacher d'un lien solide et que rien n'aurait pu briser. Entre eux, elle eût dû rester comme un trait d'union sacré, et c'est ensemble qu'ils auraient dû la pleurer. Pourtant, de toute évidence, ils ne s'aimaient plus. Une chose était entre eux, mystérieuse, inquiétante, peut-être terrible. Michèle se demandait avec épouvante quel affreux secret ils dissimulaient d'un commun accord. Pour éviter une nouvelle dispute, elle se leva, cherchant à apercevoir Mme Astrières et Suzette, dont la présence ne pourrait qu'apaiser les deux jeunes gens.

Elles arrivaient, en effet. La fillette avait passé son bras autour de la taille de sa mère ; elle la forçait à hâter son pas, et celle-ci marchait avec une vivacité dont depuis longtemps elle n'était plus coutumière. On entendait le babil de l'enfant, son rire léger, et parfois la voix de Mme Astrières qui lui répondait avec une animation inattendue.

Michèle et Roger échangèrent un sourire, et le jeune homme eut un regard chargé de gratitude, qui la frôla comme une caresse.

CHAPITRE IV

Marc reprit tout naturellement l'habitude de revenir presque chaque jour au *Clos-Joli*, comme à l'époque heureuse où le sourire bien-aimé d'Anne l'accueillait à la grille du jardin ; comme en ces mois pleins de bonheur où l'amour lui emparadisait l'âme et où le proche avenir lui semblait un enchantement. La petite morte adorée n'était plus là ; mais les fleurs avaient retrouvé leurs parfums, le jardinier son zèle pour les cultiver ; la maison ouvrait toutes grandes ses larges fenêtres, vers lesquelles la tendre glycine élevait ses verts rameaux, ses grappes mauves ; Mme Astrières paraissait moins pâle, Roger moins taciturne, et quant à Suzette, son joli rire, si longtemps contenu, s'égrenait en cascades, à propos de tout et de rien. Et tout cela qui, le premier soir de son arrivée, avait si fortement choqué Marc, lui paraissait maintenant naturel, et même souhaitable. L'aspect seul du *Clos-Joli*, qui, depuis le départ d'Anne, lui était intolérable, à présent lui redevenait si doux, si cher, qu'à peine éloigné de la maison familière il souhaitait y revenir encore. Ces impressions nouvelles, cet état d'âme si particulier, il les devait à Michèle. Parce que, sous le toit endeuillé, une autre jeune fille avait apporté sa volonté de bien faire, son ardeur à consoler et à guérir et le charme d'une présence féminine, tout était transformé ; la douleur même revêtait un visage nouveau, visage moins acerbe, moins sinistre ; et la vie, une fois encore victorieuse de la mort, reprenait ses droits impérieux. Ainsi, tout en gardant avec une fidélité stricte le souvenir d'Anne, le jeune aviateur et Roger éprouvaient tous deux une sorte te de joie mélancolique et poignante à songer à Michèle, à respirer le même air qu'elle, à la regarder, à l'écouter, et, lorsqu'elle n'était pas là, à rêver d'elle, dans l'inconscient de leur être.

— Marc, dit un matin Suzette, qui, au fond du jardin, avait guetté l'arrivée du jeune homme, je voudrais te montrer ma chambre.

— Mais je la connais, ta chambre, ma chérie ! s'écria-t-il. J'y suis allé bien souvent. C'est toujours la même, je suppose ?

— C'est la même... et ce n'est pourtant pas la même... Tu verras.

— Soit ! allons admirer cette merveille.

Il riait, tout prêt, pour contenter l'enfant, à s'extasier devant n'importe quoi ; mais, quand il eut pénétré dans la claire pièce, il s'arrêta sur le seuil, surpris et charmé.

— Mais c'est ravissant, tout ceci !

— N'est-ce pas ? fit-elle, triomphante.

— L'étoffe des rideaux, si transparente, avec ses frais bouquets de roses, donne une impression de jeunesse qui convient parfaitement à ton âge, et a été choisie avec un goût parfait.

Il soupira :

— Anne n'eût pas fait mieux !

— C'est mademoiselle qui a transformé tout cela.

— Je m'en doute bien, murmura-t-il.

— Et regarde ceci : tu reconnais bien, n'est-ce pas ?

— Les Contes de Perrault ? Parfaitement ; c'est un petit chef-d'œuvre.

— C'est que mademoiselle est une artiste. Si tu l'avais vue quand elle peignait cela au pochoir !

— Elle a exécuté ce long travail toute seule ?

— Je lui ai aidé, bien sûr. Mais je n'ai ni son talent, ni sa patience, et sans elle jamais je n'aurais pu réussir.

Il demanda d'une voix grave :

— Tu l'aimes bien, ton institutrice ?

— Si je l'aime ! oh ! Marc ! presque autant que j'aimais Anne ! Elle a mis tant de gentillesse à arranger ma chambre pour que je m'y sente heureuse ! Le matin quand je m'éveille et que je vois autour de moi toutes ces couleurs si claires, si gaies, il me semble que pas un chagrin ne m'atteindra dans la journée. Et puis, mademoiselle arrive. Elle se penche sur mon petit lit, elle m'embrasse comme faisait Anne. Et puis elle cherche mes vêtements ; elle choisit ma robe ; elle m'aide à faire ma toilette ; ses mains sont si douces pour avoir raison de mes boucles rebelles ! Et, le soir, elle est là quand je me couche ; elle s'assied un moment sur une chaise basse, tout contre mon lit. Nous parlons de mes études, d'une leçon que je n'ai pas bien comprise, d'un devoir que j'ai fait avec trop de hâte. Jamais elle ne me gronde ; mais je ne saurais pas lui désobéir. Si je lui faisais de la peine, sans le vouloir, j'en serais désespérée. Vois-tu, Marc, depuis qu'elle est ici, tout est changé : maman est moins triste ; les domestiques ont repris leur travail avec plus de goût ; Roger me semble moins sévère ; et toi-même, tu es redevenu le Marc d'autrefois.

Elle conclut, après avoir réfléchi quelques secondes :

— C'est comme si Anne était revenue.

Il tressaillit. La phrase de l'enfant l'avait frappé en plein cœur. Il sentait que de la bouche innocente la vérité absolue était tombée. Mais de cette vérité il ne se révoltait plus. Ainsi que les habitants du *Clos-Joli*, il acceptait comme une chose naturelle que la vivante continuât la morte et que, par elle, les gens, aussi bien que les choses, éprouvassent un apaisement ou un bien-être. Songeur, il prit la fillette par la main et la suivit au salon. Mme Astrières y était seule. Mais, dans cette pièce où Marc se souvenait l'avoir vue si souvent en une pose pleine de lassitude, les yeux clos, les mains jointes et inactives, il la retrouvait aujourd'hui un ouvrage entre les doigts.

Dès qu'elle aperçut le fiancé de sa chère Anne, elle lui sourit affectueusement et, d'un signe de tête, le pria d'entrer.

— Excusez-moi, dit-elle, si je continue mon travail. C'est un sweater pour Suzette, dont mademoiselle m'a enseigné le point. J'ai hâte de le terminer, car cette enfant a tellement grandi et grossi, depuis quelque temps, qu'elle n'a plus rien à se mettre.

Le jeune homme s'assit auprès de Mme Astrières et, quelques secondes silencieux, il regarda le mouvement régulier des aiguilles et le déroulement de la laine.

— Ceci vous distrait, dit-il enfin, après avoir constaté combien la mère d'Anne paraissait absorbée par son ouvrage. Je suis certain que vous avez raison de vous intéresser de nouveau aux choses simples et naturelles de la vie.

— Il le faut bien ! soupira-t-elle. Mademoiselle m'a montré que dans mon seul souci de cultiver le souvenir de mes chers disparus, je manquais à mes devoirs envers mes autres enfants. Elle a eu raison. D'ailleurs, je me plais à reconnaître qu'elle est la sagesse même. Cette jeune fille est à tel point parfaite que je ne pourrais plus me passer d'elle. Sa seule présence met un rayonnement sur les choses les plus ternes et les pensées les plus amères.

Elle ajouta — et ses paroles semblèrent le fidèle écho de celles prononcées tantôt par Suzette :

— Quand elle est auprès de moi, j'ai l'illusion que ma fille ne m'a jamais quittée.

— Elle ne lui ressemble pourtant pas ! ne put s'empêcher de dire Marc.

— Comme traits, évidemment non. Mais c'est la même douceur nuancée d'autorité tranquille ; la même simplicité, avec autant de grâce fière. Et enfin, quand elle parle, je retrouve dans sa voix certaines inflexions de celle d'Anne.

Ils causèrent encore quelques instants.

Mme Astrières, jadis si indifférente à tout ce qui n'était pas sa douleur, s'intéressait à la vie du jeune homme, à sa carrière, si prenante par certains côtés, mais si périlleuse à certaines heures.

— Comme votre mère doit trembler, lui dit-elle, lorsqu'elle vous sait parti pour quelque randonnée lointaine !

Il sourit.

— Elle n'est pas avertie à l'avance ; je ne le lui dis qu'au retour.

— Parce que vous ne faites que des courriers réguliers et — si j'ose parler ainsi — sans gloire. Mais si, un jour, on vous envoie tenter un raid, elle en aura connaissance malgré vous.

— Par les journaux ?

— Et par la radio.

— C'est vrai. J'espère qu'elle voudra bien croire à mon étoile... et à ce Dieu qu'elle ne cesse de prier. Et puis vous envisagez, madame, un cas qui ne se présentera certainement pas. J'ai des camarades qui sont des *as* ; pour des exploits de ce genre, c'est à eux que l'on penserait, et non à moi.

Il se releva, prêt au départ.

— Au revoir, mon cher enfant ; revenez-nous le plus souvent possible, dit avec une brusque émotion Mme Astrières. Anne vous aimait, et vous étiez presque mon fils. A cause de cela, ma maison sera toujours, et quoi qu'il arrive, un peu la vôtre.

Il baisa la longue main fine et descendit au jardin, où Suzette l'attendait. L'enfant regardait, très intéressée, les travaux auxquels se livrait le vieux jardinier.

— Oh ! oh ! fit Marc, admiratif, mais c'est de l'art, cela, mon brave Joseph !

Modeste, le domestique répondit :

— C'est Mlle Michèle qui a dessiné ces nouveaux massifs ; je ne fais qu'exécuter ses plans. Mais Monsieur a raison : c'est tout à fait joli. D'ailleurs, tout ce que décide l'institutrice de Mlle Suzette est toujours parfait. C'est à croire que le bon Dieu lui souffle ses propres idées. Avant qu'elle arrive, le *Clos-Joli* ressemblait à un tombeau. Personne n'osait plus parler ni rire ; à peine se hasardait-on à respirer. La mort du pauvre Monsieur, celle de notre petite demoiselle, nous avait tous rendus à moitié fous ou idiots. Mais, depuis que cette jeune fille est là, tout est changé ; c'est comme si Mlle Anne, par une sorte de miracle, était revenue parmi nous.

En descendant la grande allée centrale qui aboutissait à la grille du jardin, Marc pensait à toutes ces réflexions que venaient de lui faire, à tour de rôle et sous des formes différentes, Suzette, Mme Astrières et le jardinier. Et, l'âme envahie par le souvenir de sa fiancée, il chercha son portefeuille dans la poche droite de son veston et en retira une petite photographie d'Anne dont il ne se séparait jamais. Il marchait à tous petits pas, les yeux fixés sur l'image chérie, perdu dans une contemplation douloureuse. Il voyait les beaux yeux rieurs, le dessin pur du front, la bouche grave ; tout ce qu'il avait si passionnément chéri. Il croyait entendre le son de la voix désormais muette, la douceur câline avec laquelle Anne disait son propre nom : *Marc*. Les mots d'amour, inoubliés, lui remontaient aux lèvres ; dans le silence du jardin, inconsciemment, il se prit à les murmurer. Puis, avec amertume, il dit tout haut :

— Je suis fou... puisqu'elle est perdue... puisque rien ne me la rendra... A quoi bon parler à une ombre !

Il éleva vers lui le portrait de la morte, le caressa d'un baiser fervent. Puis il le remit dans son portefeuille et, pressant le pas, il franchit la grille qui clôturait le parc des Astrières. Un étroit chemin s'ouvrait devant lui. Il le prit. En cette période heureuse du début de juin, la campagne se parait de grâces diverses, et le ciel et la terre rivalisaient de beauté. L'odeur du foin coupé montait des prairies toutes proches ; les pâquerettes et les boutons d'or émaillaient le revers des talus ; les jeunes pousses vertes des arbustes élevaient en bouquets leurs rameaux touffus ; les merles sifflaient dans les plus hautes branches des peupliers. Devant cette résurrection éclatante de la nature, Marc sentit mieux sa peine, car, de la mort, l'homme ne triomphe pas. Le printemps avait beau réveiller la terre endormie, verdir l'herbe des prés, dorer les moissons futures, rien ni personne ne ferait qu'Anne se lève du tombeau.

— Jamais plus ! songeait le jeune homme avec désespoir. Jamais plus je ne sentirai son jeune corps heureux s'appuyer à mon bras, son rire éclater à mes oreilles, ses baisers caresser mon front ; et de cela, comment pourrais-je me consoler ?

Cependant, au *Clos-Joli*, la vie reprenait ses droits. Jusqu'à la mère qui, résignée, se courbait sous l'inévitable, acceptait de continuer à dérouler la trame des jours et, devant la petite Suzette, espoir de sa vieillesse, réapprenait à sourire.

Elle avait raison. Ils avaient raison, tous. Pourtant, comme c'était difficile ! comme c'était cruel !...

— Anne... Anne, murmurait-il en son cœur, petite bien-aimée, petite fille perdue, se pourrait-il que moi aussi, un jour, je cesse de moins pleurer, de moins te chérir, et qu'une autre te remplace ?

L'image de Michèle, brusquement, se dressa devant lui, et de sa radieuse jeunesse elle effaça la petite ombre de la morte... Ce ne fut d'ailleurs qu'un instant. Marc se reprit. D'un effort de volonté, il repoussa la vision tentatrice ; honteux de sa passagère infidélité, il reprit la trame de ses souvenirs. Et, l'étroit chemin ayant terminé son cours, il se trouva au bout d'une large route nationale, en bordure de laquelle, sur la gauche, s'élevait l'usine des Astrières. Que de fois il était venu là avec Anne et son père ! A ce moment, ce dernier s'en occupait, secondé par Roger. Et Marc avait plusieurs fois admiré l'activité débordante de l'industriel. La mort l'avait emporté en pleine force, avec une brutalité inouïe. Le jeune aviateur eut un geste de colère qui semblait balayer autour de lui un invisible obstacle ou quelque ennemi mystérieux. A la seule évocation du double malheur qui, en si peu de temps, avait fondu sur le *Clos-Joli*, ses sourcils se froncèrent, son visage énergique se durcit ; ses pas, plus rapides, en foulant le sol familier, semblaient écraser une vision hideuse. Il s'arrêta quelques secondes. Son regard se posa sur l'usine, à cette heure en plein travail ; il vit l'énorme bâtisse dont il connaissait bien les aîtres ; dans la cour, un ouvrier passait ; le portail claqua sous la poussée brusque de sa main ; sa tâche finie, il s'en allait en sifflotant.

Soudain, dans l'encadrement d'une fenêtre, la silhouette de Roger se profila. On voyait nettement la haute taille, la tête brune, le visage hautain et durci. Marc, une minute, observa celui que, pendant une période heureuse, il avait aimé comme un frère et que, maintenant, une force obscure lui faisait presque haïr.

— Ah ! gronda-t-il entre ses dents, Anne est perdue... perdue par sa faute ! Je ne pourrai jamais, jamais l'oublier !

Et, accélérant sa marche, il s'enfonça sur la route blanche, fuyant le *Clos-Joli*, fuyant l'usine et surtout Roger.

CHAPITRE V

Petite mademoiselle, je vous en prie, consentez à faire cette promenade avec moi ! suppliait Suzette. Je suis sûre que vous ne connaissez pas ce côté de Toulouse.

— Oh ! certainement non ! répondit Michèle. Ni ce côté-là ni un autre, d'ailleurs.

— Pourquoi ? demanda Marc, qui assistait à la conversation.

— Mais parce que je ne suis pas de ce pays.

— Vous êtes née ?...

— Dans l'Aude. Oh ! inutile de vous nommer l'endroit précis ; c'est un tout petit village dont vous ignorez certainement le nom. Je ne l'ai quitté que pour mes années d'étude, et, de ce fait, je ne connais à Toulouse qu'une seule chose : le lycée.

— Eh bien ! Suzette a raison : il vous faut parcourir la ville et ses alentours. Tout dans cette région est agréable et mérite qu'on s'y arrête.

— Vous voyez, petite mademoiselle : Marc est de mon avis ! s'écria l'enfant, triomphante.

— Eh bien ! je m'incline. Puisque c'est jeudi, profitons de cette journée de congé pour visiter ce qu'il vous plaira, ma Suzette.

— Alors, prenons l'auto : nous irons plus loin.

— Vous oubliez que votre frère est trop occupé pour nous accompagner.

— Mais je puis le suppléer, proposa aimablement le jeune homme.

— Oh ! oui, Marc ! Avec vous ce sera encore plus gentil !

L'aviateur regarda Michèle, dont le sourire acceptait.

— Vous voulez bien de moi comme cicérone ? interrogea-t-il.

Elle se hâta de répondre :

— Volontiers ; à la condition que vous soyez prudent : la dernière fois que nous sommes sortis ensemble, vous avez conduit comme un fou.

Il se mit à rire.

— Vous n'avez pas envie de vous rompre le cou ?

— Oh ! pas le moins du monde !

— Pourquoi ? Si j'ai bien compris, vous êtes orpheline ?

— C'est vrai.

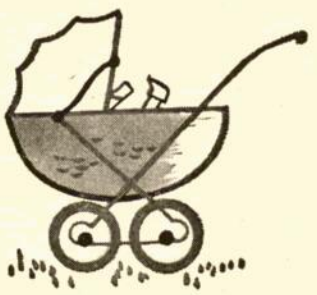
— Alors ?

— J'aime la vie. J'aime ses joies et ses devoirs.

Elle ajouta d'une voix émue :

— Et puis, vous vous trompez. Je ne suis pas seule sur la terre. Depuis que la Providence m'a envoyée au *Clos-Joli*, j'ai la sensation d'avoir retrouvé une vraie famille. Et, peut-être est-ce une illusion, mais je crois que, dans cette maison où l'on m'a si affectueu-

4 étapes importantes dans leur alimentation !



A l'âge de 3 à 4 semaines—le médecin ajoute le premier nouvel aliment à la diète quotidienne du bébé... du jus d'orange dilué. Car le lait (même le lait maternel) contient peu de vitamine C... et le bébé a besoin de vitamine C dès le début.



Parvenu à l'âge de 1 an—le bébé prend du jus d'orange pur... au moins 3 ou 4 onces par jour. Durant ces jours critiques du développement d'os solides et de dents saines, la vitamine C de son jus d'orange est vitale.



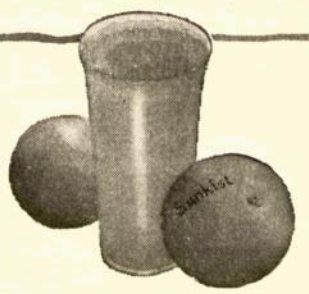
A l'âge de 4 ans—une verre quotidien de jus d'orange (4 à 6 onces) fournit toute la vitamine C dont l'enfant a besoin. Comme les adultes, l'enfant en croissance bénéficie d'un approvisionnement quotidien de cette vitamine... car, contrairement aux autres, la vitamine C n'est pas emmagasinée dans le corps pour un usage futur.



Parvenus à l'âge de six ans—les enfants ont autant besoin de vitamine C que les adultes. Ils boivent la même quantité de jus d'orange que papa et maman*... 6 à 8 onces chaque jour... ils en reçoivent de précieuses quantités de vitamines et d'autres facteurs de santé.



***Maman et papa** ont besoin de vitamine C chaque jour—et quelle forme plus délicieuse qu'un verre de jus d'orange frais pour répondre à ce besoin quotidien. Prenez de délicieuses oranges Sunkist tous les jours—procurez-vous la vitamine C dont vous avez besoin, vous et votre famille, pour contribuer à la protection des dents et des gencives—au maintien de la santé.



Les oranges portant la marque Sunkist sont les meilleures cultivées par 14,500 producteurs de la Californie et de l'Arizona.

Sunkist
ORANGES DE CALIFORNIE

PREMIÈRES POUR LE JUS...et toute fin !

Quand des heures indues vous punissent au réveil—



Ou qu'un foie déréglé vous dit sa façon de penser—



Quand votre appareil digestif devient dérangé et embarrassé—



C'est le moment de prendre du

SAL HEPATICA



Le laxatif salin, rapide, inoffensif qui combat aussi l'excès d'acidité gastrique!

Deux cuillerées à thé de Sal Hepatica dans un verre d'eau donne un soulagement rapide—habituellement en moins d'une heure. Et ce soulagement est plus complet car, en plus de son action laxative bénigne, Sal Hepatica combat aussi l'excès d'acidité gastrique—ce qui aide à vous remettre d'aplomb plus rapidement. Sal Hepatica a bon goût et est facile à prendre; il n'incommode pas ni ne laisse d'effet désagréable. Efficace dans un grand nombre de malaises, Sal Hepatica est le laxatif familial par excellence. Procurez-vous, dès aujourd'hui, une bouteille de ce laxatif rapide, inoffensif chez votre pharmacien.

Un produit Bristol-Myers—Fabriqué au Canada

LE LAXATIF DOUX... RAPIDE À DOUBLE ACTION

SAL HEPATICA

sement accueillie, tout le monde a, plus ou moins, besoin de moi.

Suzette, d'un élan, lui sauta au cou.

— Oh ! chère petite mademoiselle, si nous vous perdions, ce serait comme si notre Anne nous quittait de nouveau.

— Vous voyez ? dit Michèle avec un sourire.

Il promit gaiement :

— Je tâcherai donc de vous ramener entière au *Clos-Joli*.

Il descendit au garage pour vérifier si la voiture était bien là, et tandis que Suzette et l'institutrice s'habillaient pour la promenade projetée, il alla saluer Mme Astrières.

— Où allez-vous emmener ces enfants ? dit celle-ci, arrêtant quelques minutes le cliquetis de ses aiguilles pour parler au jeune homme.

— Je ne sais trop.

— Allez donc jusqu'au Parc Toulousain.

— Le Parc Toulousain, murmura-t-il, presque malgré lui, c'était notre promenade favorite avec Anne.

— Je sais bien ; mais il faut vous réhabituer, mon pauvre Marc, à revoir sans elle ce que vous avez admiré ensemble. Elle n'est pas jalouse de vos actes quotidiens. Aucun ne peut ni la blesser, ni la faire souffrir ; non, aucun ! accentua-t-elle avec force... Ainsi, mon enfant, profitez bien de cette promenade ; déposez un peu votre croix. Suzette vous aime comme le grand frère que vous auriez dû être, et Mlle Michèle est si charmante !

Ici, le jeune homme crut percevoir un léger soupir, mais il n'eut pas l'air d'y prêter attention et il dit seulement, désireux de préciser l'itinéraire de la journée :

— Nous traverserons le Parc Toulousain et nous irons ensuite sur le chemin de Croix-Falgarde. Il y a non loin de là un point de vue magnifique.

— Mais les tournants sont un peu dangereux ; soyez prudent, Marc.

Et, sur ce conseil maternel, le jeune aviateur prit congé de Mme Astrières.

A peine le moteur ronflait-il devant le perron que Suzette et l'institutrice y arrivaient à leur tour.

Elles portaient toutes deux des robes de toile blanche, si parfaitement semblables qu'on les eût prises pour deux sœurs. L'extrême jeunesse de Michèle n'avait d'ailleurs pas de peine à rejoindre les onze ans de Suzette ; par moments, lorsque leurs rires fusaient, il était impossible de reconnaître le timbre enfantin de la petite Astrières, tant celui de l'institutrice résonnait avec une égale ingénuité.

Elles s'assirent dans le fond de la voiture ; Marc prit le volant, et la voiture s'engagea dans l'allée du jardin. Le jeune homme demeurait silencieux, tout entier à son rôle de chauffeur, mais Suzette babillait comme un oiseau, et, par instants, il entendait la voix claire de Michèle qui lui donnait la réplique.

Après avoir dépassé l'usine, laissé de côté le camp d'aviation, ils arrivèrent dans le populaire faubourg de Saint-Cyprien, où, tournant sur la droite, ils commencèrent à monter les allées Charles-de-Fitte jusqu'au pont Saint-Michel.

— Nous allons au Parc Toulousain ! s'écria Suzette, qui avait compris.

— Nous nous y arrêterons tout à l'heure, répondit le jeune homme. Pour l'instant, je veux vous emmener plus loin. Nous allons prendre le chemin de Croix-Falgarde.

— Je le connais. Il y a des villas toutes roses tout le long !

— C'est cela. Et nous nous arrêterons pour goûter dans un charmant petit établissement que je connais et où l'on sert un chocolat exquis !

— Ah ! Marc, que je suis contente !

Michèle se taisait. Les exclamations joyeuses de la fillette, la voix plus grave de Marc, parvenaient à ses oreilles comme dans un rêve. Elle songeait. Tandis que l'auto les emportait à travers les rues et les boulevards de Toulouse, les images de sa vie passée flottaient devant ses yeux. Elle se revoyait, petite fille en robe noire, à l'humble foyer de la vieille tante charitable. Pas d'amie, pas de camarade pour jouer avec elle, et, d'ailleurs, pas de joujoux ; trop pauvre pour connaître cette joie merveilleuse d'étreindre sur son cœur quelque vague poupée, si modeste fût-elle. De bonne heure, on l'avait dressée au ménage, à la couture, aux menus travaux d'intérieur. Puis l'âge de l'étude était venu. Les livres l'avaient prise. Elle avait foncé sur eux, tête baissée. Une bourse lui avait permis l'entrée au lycée. Là, elle s'était acharnée à comprendre même les matières les plus dures, les plus abstraites. Ses diplômes de bachelière conquis de haute lutte, elle s'apprêtait à continuer à la Faculté des études plus hautes, désirant préparer une licence de Lettres, en vue du professorat de français. A ce moment-là, une grave maladie terrassait la vieille tante, et Michèle avait dû plier ses livres pour s'installer à son chevet. Quand la mort eut emporté à jamais l'humble et tendre créature à laquelle la jeune fille avait dû de ne pas mourir de faim, l'année scolaire était trop largement entamée pour que la jeune fille pût en prendre sa part. Attendre ? Comment l'eût-elle pu ? Il fallait vivre ! C'est alors que s'offrit cette place inespérée d'institutrice au *Clos-Joli*. Michèle bénissait la Providence qui l'avait conduite dans cette famille Astrières, où il lui était permis de remplir une tâche double : enseigner Suzette et redonner le goût de la vie à de pauvres êtres découragés. De ce devoir, accepté avec enthousiasme, la jeune fille avait fait le bonheur de chacun de ses jours ; elle aimait cette mère si cruellement frappée, qui, à son contact, sentait sa douleur s'endormir ; cette petite fille si confiante dont elle se croyait vraiment la sœur ; et Roger, malgré son air sévère ; et Marc, qui devenait, chaque jour un peu plus, un camarade si charmant. Se séparer d'eux, les quitter, elle n'aurait pas pu. Désormais, il lui serait impossible de se sentir étrangère à la famille Astrières. De même qu'on l'avait spontanément adoptée, elle s'était donnée à tous. Il n'était pas jusqu'à cette petite morte qu'elle ne pouvait s'empêcher d'aimer. Elle aurait voulu parler d'elle, savoir ses goûts, ses idées, et jusqu'à ses secrètes préférences. Mais, craignant d'attrister Suzette, elle ne l'interrogeait presque jamais sur cette sœur disparue.

Elle était si bien plongée dans ses réflexions qu'elle ne s'était pas aperçue que l'on avait laissé les avenues de la grande ville pour prendre une large route nationale, et lorsque la voiture stoppa au coin d'un amour de petit chemin, elle poussa un cri de surprise :

— Comme c'est joli, cet endroit-là ! Mais c'est la campagne ! la vraie campagne !

— Absolument. Et, si vous le voulez bien, nous allons nous y enfoncer encore plus.

Ils descendirent de l'auto, qu'ils rangèrent au bord du talus, et ils s'avancèrent sous une voûte de feuillage dans laquelle les oiseaux faisaient entendre les plus bruyants concerts. L'étroit sentier se déroulait en lacets ; la pente, très douce au début, s'accentuait à mesure qu'on se rapprochait du sommet des collines environnantes. Parvenus au faîte, ils s'assirent sur l'herbe, chaude encore des rayons du soleil, malgré l'ombre épaisse que projetaient à l'entour les grands arbres bordant les prés. Suzette les quitta pour cueillir les fleurs sauvages qui s'épanouissaient çà et là. Et Marc dit à Michèle :

— Je venais ici souvent avec Anne.



Joyeux Anniversaire

Ces deux mots bien connus, tracés sur une carte portant au bas votre signature, sont messagers d'une attention délicate qu'on ne manquera pas d'apprécier. Si vous désirez donner à ce message un sens et une valeur qui se répéteront automatiquement pendant un an, rien n'est plus simple, rien n'est moins coûteux : joignez-y tout simplement le reçu d'un abonnement à nos trois magazines :

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

que vous aurez souscrit au nom du destinataire, Vous pourrez alors constater qu'il ne faut pas être nécessairement extravagant pour créer une grande joie. Soixante-seize numéros de magazines contenant 24 romans, plusieurs feuilletons, de nombreux récits et nouvelles, un nombre encore plus grand d'articles illustrés de tout genre font d'un abonnement à LA REVUE POPULAIRE, au SAMEDI et au FILM un cadeau de grand prix pour la somme modique qu'est $5.00 Donnez, cette année, un sens nouveau, une valeur plus grande à vos souhaits d'anniversaire, souscrivez au nom de cette personne à qui vous voulez plaire, un abonnement qui assure, pour l'année durant, la réception de ces trois magazines les mieux connus de chez nous.

COUPON D'ABONNEMENT AUX

TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

☐ **IMPORTANT : — Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

— Oh ! parlez-moi d'elle ! supplia la jeune fille.

Il prit la petite photographie jalousement cachée dans son portefeuille, la contempla quelques secondes, le cœur serré, tandis qu'elle se penchait sur son épaule pour regarder à son tour le beau visage de la morte.

— Elle avait un si charmant caractère ! Toujours prête à ne voir que le bon côté des choses, incapable de faire le mal, et ne le supposant pas chez les autres. Elle était gaie comme un pinson ; sa seule présence eût animé un monde. L'écouter était un charme ... lui obéir un plaisir. Anne ! ... petite merveille adorée ...

Un soupir profond s'exhala de la poitrine de Marc, et Michèle sentit des larmes mouiller ses paupières.

— Suzette a ses yeux, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Oui. Roger aussi, d'ailleurs. Roger, surtout. C'est le même bleu incomparable des prunelles. Mais le regard diffère ; il a une expression plus dure. Le vôtre, plutôt, me rappellerait celui d'Anne.

Il s'absorba quelques secondes dans ses souvenirs, les sourcils froncés, le visage subitement changé, et une mélancolie profonde figea ses traits.

— Qu'avez-vous ? demanda Michèle, inquiète devant cette étrange attitude.

Il passa sa main sur son front, d'un geste las.

— J'oublie ... je sens que j'oublie. Comprenez-vous l'horreur de ce mot : oublier ? J'oublie Anne. A certains moments, malgré tous mes efforts, c'est à peine si je puis arriver à la réaliser tout entière. Oh ! sans doute, son visage est toujours là, très net ; je sais la couleur de ses yeux, la nuance de sa chevelure ; mais des détails s'estompent, s'effacent. Ainsi, je ne parviens plus à me rappeler sa coiffure. Séparait-elle ses cheveux sur le côté gauche ou sur le côté droit ? Impossible de m'en souvenir.

— Pourquoi vous torturer ainsi ? répondit Michèle. On ne revient pas vers le passé ; il faut avoir plus de courage et ne pas vivre avec des ombres. Votre fiancée elle-même ne voudrait pas que, pour cultiver l'impossible, vous gâchiez à jamais votre vie.

— J'ai quitté Dakar précipitamment. Personne n'a su pourquoi. C'est la première fois que je laisse la vérité monter de mon cœur à mes lèvres : je sentais que là-bas je perdais le souvenir d'Anne. C'est cette sensation abominable qui m'a fait revenir dans sa famille. Là, je savais que je retrouverais ma bien-aimée ; pourtant, une douleur nouvelle m'attendait. J'ai été choqué de voir la vie renaître, alors que rien ne ressusciterait ma pauvre petite morte.

— Vous aviez tort ; on peut garder le culte du souvenir et vivre en même temps.

— Je le reconnais volontiers. J'approuve tout ce que vous avez entrepris pour redonner un peu de gaieté, un peu de jeunesse à cette maison si morne, à ces pauvres êtres vieillis avant l'âge. Vous êtes la fée bienfaisante dont la baguette magique anime les moindres choses ; tout le monde vous aime et a raison de vous bénir.

Suzette revenait avec un gros bouquet de fleurs champêtres, et toute rose d'avoir couru.

— Nous le porterons sur la tombe d'Anne, dit-elle gravement.

Ils rentrèrent. Moins distraite que la première fois, Michèle voulut jouir pleinement de la belle promenade. Avant de descendre l'étroit sentier, elle s'arrêta quelques secondes tout en haut de la colline, pour contempler le splendide panorama. Toulouse s'étalait tout en bas, avec les bouquets de verdure de ses jardins, le rose de ses toits en briques, la perspective de ses ponts jetés harmonieusement sur la Garonne ; les eaux miroitantes du fleuve scintillaient sous le soleil.

A pas lents ils regagnèrent la voiture, et, Marc ayant repris le volant, l'auto s'engagea sur la longue route poudreuse, déroulée comme un ruban entre des villas toutes neuves et la Garonne, qui lui faisait comme une bordure d'argent. Ils s'accordèrent un arrêt dans une délicieuse petite guinguette où Suzette, avec une faim de jeune loup, dévora de savoureuses brioches et un non moins savoureux chocolat.

Quand ils approchèrent du *Clos-Joli*, le soleil avait disparu derrière l'horizon, et les ombres douces du crépuscule caressaient le charmant paysage.

Comme ils passaient devant l'usine, Roger en sortait ; il semblait les guetter et leur fit signe de le prendre. Il s'assit dans la voiture, aux côtés de Marc, et, instantanément, celui-ci reprit un visage glacé. Michèle les considéra un instant et, une fois de plus attristée de ne pas comprendre quelle énigme douloureuse séparait ces deux hommes, elle eut un soupir, et toute la joie qu'elle avait rapportée de cette promenade s'envola.

CHAPITRE VI

Le lendemain, au début de la matinée, Roger entra dans la salle d'étude où Suzette travaillait, sous la surveillance de l'institutrice, et il dit, après avoir embrassé la fillette :

— Si les leçons d'aujourd'hui ne sont pas trop urgentes, je vous proposerais de vous emmener visiter l'usine ; je l'ai promis à ma sœur depuis longtemps, et je suppose que cela vous intéressera aussi.

— Certainement beaucoup, affirma la jeune fille. Nous pouvons très bien remettre à cet après-midi ce que nous venions de commencer.

— Eh bien ! préparez-vous ; le temps de sortir la voiture, et nous partons.

— Mon grand frère est de bonne humeur ! jeta Suzette avec gaieté ; profitons-en ! ... Ce n'est pas tous les jours qu'on peut le voir ainsi ! ...

Il soupira :

— J'ai beaucoup de préoccupations, ma chérie, et toujours du chagrin ; il faut me pardonner si je ne t'offre trop souvent, hélas ! qu'un visage maussade.

D'un élan elle lui sauta au cou, l'embrassa.

— Je t'aime bien, Roger ... même quand tu n'es pas gentil ! ...

Il quitta la pièce et descendit au garage.

Michèle et sa petite élève ne furent pas longues à l'y rejoindre, et la distance, si courte entre le *Clos-Joli* et l'usine, fut franchie avec rapidité. Ils traversèrent tous trois la vaste cour, à cette heure complètement déserte, car le travail avait déjà commencé et chaque ouvrier était à son poste. L'énorme bâtisse dressait ses larges murailles sur une vaste étendue ; les hautes cheminées envoyaient vers le ciel leurs panaches de fumée, et les moteurs donnaient leur plein d'essence. Ils pénétrèrent dans la salle principale, et Suzette s'extasia sur le ronflement des machines, qui lui semblaient être d'énormes *Meccanos*.

Le vieux contremaître, qui faisait partie du personnel depuis la fondation de l'usine et avait pour la fillette une véritable adoration, s'approcha pour la saluer et, lui prenant la main, il s'offrit à lui montrer en détail tout le mécanisme des divers outillages utilisés pour la fabrication des boîtes de conserves. Elle le suivit avec joie ; il la retenait contre lui, ayant peur qu'un danger, toujours possible, ne frôlât l'enfant précieuse dont Roger venait de lui donner la garde. Il la conduisit dans les ateliers installés les uns à la suite des autres, chacun pour des spécialités. Elle vit les trieuses mécaniques qui abattaient si vite et si bien leur ouvra-

Quand bébé est irritable à cause de la

"Constipation des enfants"



. . . donnez du Castoria !



"C'est le laxatif préparé spécialement pour les enfants et les nourrissons."

QUAND votre enfant est irritable, mal en train, qu'il pleure ou fait des scènes à cause de la constipation, voici ce qu'il est sage de faire:

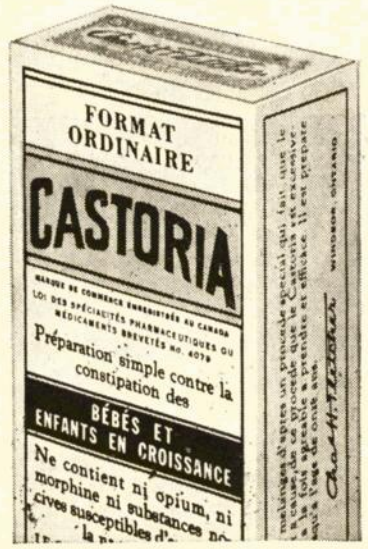
Donnez-lui du Castoria . . . le laxatif bénin mais efficace, qui ne dérange aucunement le système digestif délicat des petits.

Pourquoi il convient aux enfants

Contrairement aux laxatifs pour adultes qui pourraient être trop violents, le Castoria ne contient aucune drogue drastique et ne peut causer ni crampes ni coliques.

Le Castoria a de plus un goût agréable que les enfants aiment. Ils le prennent toujours sans se faire prier.

Achetez Castoria *aujourd'hui à la pharmacie voisine.* Demandez le laxatif préparé *spécialement* pour les enfants.



CASTORIA

Le laxatif SÛR préparé spécialement pour les enfants

Après
75 ANS...



c'est encore le meilleur

TRAITEMENT D'URGENCE...



Coupures, lésions dermiques



Brûlures (flamme ou liquides bouillants)



Mains rugueuses et gercées



Mal de gorge

Il y a près d'un siècle que les mamans canadiennes accordent toute leur confiance à la gelée de pétrole "Vaseline"; elle ne coûte pas cher et ses effets sont toujours heureux.

Ayez toujours ce remède de confiance à la maison. En bocaux: 15¢, 20¢ et 30¢; en tubes: 20¢ ,25¢ et 30¢. La marque de commerce "Vaseline" est votre garantie de pureté absolue. En vente partout.

et 100 autres usages!



Essayez aussi les autres préparations de marque "Vaseline".

GELÉE DE PÉTROLE
Vaseline
MARQUE DÉPOSÉE

LES MAMANS devraient essayer la nouvelle
huile Vaseline
MARQUE DÉPOSÉE
pour BÉBÉ!
Dans toutes les pharmacies.



ge ; les énormes chaudières dans lesquelles s'opérait la cuisson ; l'emboîtage soigneusement fait, le soudage de chaque boîte contenant les diverses conserves, l'étiquetage, et enfin l'emballage. Ces deux dernières opérations étaient faites uniquement par des femmes, toutes en robes noires et tabliers blancs. Une propreté méticuleuse régnait dans les ateliers ; les ouvrières chantaient quelque refrain en vogue, tout en se livrant à leur travail habituel ; on eût dit l'activité d'une ruche bourdonnante. Suzette était ravie. Son charmant visage, son gentil sourire, lui attiraient la sympathie de tous ces humbles ouvriers qui travaillaient pour elle, pour consolider sa fortune et assurer son bonheur. Et tous pensaient à la grande sœur, qu'on était accoutumé de voir traverser ainsi les ateliers, avec un mot aimable pour chacun. Bien des cœurs se serrèrent, bien des yeux se mouillèrent au souvenir de la jeune patronne, modeste et charitable, qui savait si bien soulager les misères, consoler toutes les douleurs, et dont, à l'usine, tout le monde avait porté le deuil.

On avait aimé Anne ; et dans cette petite fille dont les yeux bleus rappelaient si parfaitement le regard de la jeune morte, chacun mettait en secret un espoir futur. Quant à Roger et Michèle, ils parcouraient également les nombreuses salles, et le jeune homme expliquait complaisamment le mécanisme des lourdes machines, donnait des précisions sur les résultats obtenus, citait des chiffres. A cette étrangère il se confiait comme il l'eût fait à sa grande sœur. Et, le souvenir bien-aimé lui remontant au cœur, il cessa de parler métier pour évoquer la chère disparue.

— Vous vous êtes promenée hier avec Marc, dit-il, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre naturel ; il a dû vous parler d'Anne.

Elle répondit très franchement :

— Beaucoup, en effet.

— L'aime-t-il encore ?... soupira le jeune homme.

Elle jeta avec vivacité :

— J'en suis certaine. Il a eu un immense chagrin de cette mort que rien ne faisait prévoir...

— Nous aussi, coupa Roger sèchement.

— Cette peine commune doit continuer à vous rattacher les uns aux autres, à vous unir chaque jour un peu plus.

— Peut-être ! fit-il, tandis qu'une lueur d'ironie douloureuse éclairait ses larges yeux bleus.

— Il ne vous a parlé que de ses regrets ? demanda-t-il avec une nuance d'hésitation.

Elle le regarda, surprise :

— Et de quoi eût-il pu me parler encore ?

— Mais... des circonstances qui ont entouré la mort de ma sœur.

— Ces circonstances auraient-elles donc eu quelque chose de particulier ? ne put-elle s'empêcher de dire.

— Certainement non, se hâta-t-il de répondre.

Et, comme s'il regrettait de s'être laissé aller à des réflexions imprudentes, il ajouta :

— Pardonnez-moi ; je ne sais pourquoi je vous ai dit ces choses. Notre petite Anne a été emportée par une maladie de langueur dans laquelle il n'y a rien eu de mystérieux ; du moins, ceci est ma conviction, mais je ne sais si Marc pense tout à fait comme moi. Et je vous demande, s'il vous fait des allusions à je ne sais quelles choses bizarres ou compliquées, de ne pas les accepter sans contrôle. Oui, ajouta-t-il, d'une voix qui implorait presque, je vous supplie de ne pas croire tout ce qu'il pourra vous dire ; lui-même, au fond, n'y ajoute pas foi ; la douleur l'égare, et parfois pourrait l'inciter à une sorte de confession...

— Il n'a pas de confidence à me faire, jeta Michèle un peu sèchement ; tout ceci ne me regarde pas.

Une phrase lui monta aux lèvres, qu'il fut incapable de refouler :

— Aujourd'hui, peut-être... mais plus tard, qui sait !...

Suzette revenait vers eux, sa main sagement enfermée dans celle du contremaître. Elle les appela d'une voix joyeuse, et Michèle n'eut pas le temps de réfléchir à la phrase imprévue, et combien surprenante, que Roger venait de prononcer, et encore moins d'y répondre.

— Que je suis contente ! s'écria la petite fille. Tout cela est amusant comme tout ! Oh ! Roger, tu me prendras quelquefois à l'usine ?

— Mais oui, chérie : quand mademoiselle me dira qu'elle est contente de toi. Maintenant, rentrons ; maman ne comprendrait rien à une plus longue absence. Elle est si vite inquiète. Pauvre maman ! acheva-t-il avec mélancolie.

Ils remontèrent en voiture. Suzette prit place à côté de son frère ; Michèle s'installa dans le fond. Et alors elle eut le loisir de se remémorer les paroles bizarres qui avaient échappé à Roger. Qu'avait-il voulu dire ? Qu'y avait-il donc d'inquiétant, d'étrange, dans la mort d'Anne Astrières, et quelles étaient les réflexions dont Marc eût pu se laisser aller à lui faire part ? Enfin, pourquoi Roger avait-il eu ce regard inquiet, cette sorte d'angoisse dans la voix, quand il avait imploré Michèle pour qu'elle ne crût pas, sans examen préalable, tout ce que le jeune aviateur pourrait lui affirmer ?

Il y avait dans la famille Astrières un mystère douloureux que la jeune fille ne parvenait pas à percer. Elle l'aurait voulu, pourtant, non par vaine curiosité, mais pour pouvoir y porter remède, si possible ; apaiser les rancunes, la haine, même, qu'elle sentait germer dans le cœur des deux jeunes gens, et qui lui semblait impie, du fait que tous deux avaient chéri également — bien que d'un amour dissemblable — la pauvre petite morte. Mais Michèle avait beau analyser les moindres indices, se répéter les paroles échappées tout à l'heure à Roger, rien ne lui donnait la clé de l'énigme.

La voiture stoppa devant le perron ; Suzette et son institutrice en descendirent et se dirigèrent vers la salle d'étude.

— Quel ennui ! soupira la fillette. S'enfermer avec ce beau temps ! Petite mademoiselle, on était si bien, là-bas, dans les champs qui entourent l'usine !

— Vous y retournerez, votre frère vous l'a promis. Mais, à présent, il faut rattraper le temps perdu. Vous avez votre leçon d'histoire.

— Une leçon d'histoire ! Ce que je déteste le plus !

— L'histoire de son pays, c'est pourtant si beau ! remarqua Michèle.

— Mademoiselle a raison, approuva Marc, qui, arrivé à l'instant au *Clos-Joli*, venait de saisir au vol cette phrase. L'histoire de la France, ce sont des pages admirables que tu dois connaître et aimer, petite fille.

— J'essaierai, promit Suzette, qui chérissait trop bien le fiancé de sa sœur pour ne point tâcher, en tout et pour tout, de lui plaire.

Elle s'achemina donc avec résignation vers la salle d'étude, et, assise à sa table de travail, elle ouvrit le livre au chapitre marqué d'un signet.

Michèle et Marc l'avaient suivie tout en causant ; l'air préoccupé du jeune homme n'échappa pas à l'institutrice. Il avait des gestes brusques, des inflexions de voix dures, qui ne lui étaient pas habituelles.

De toute évidence, il subissait une crise d'exaltation et d'énervement, dont le motif, inconnu de Michèle, l'intrigua au point de lui faire poser une question précise, ce qui n'était pas dans ses habitudes :

— Qu'avez-vous donc ? Vous n'êtes plus *vous*, aujourd'hui.

Il jeta, avec une franchise brutale :

— Je suis extrêmement contrarié, et par votre faute, Michèle.

Pour la première fois, il venait de l'appeler par son prénom, et cette familiarité qui eût dû les rapprocher un peu plus fit, au contraire, se contracter tout l'être sensible de la jeune fille. Pressentant un obscur danger, elle s'écarta de l'aviateur et, déjà hostile, demanda :

— Je n'ai rien à me reprocher, ni envers vous, ni envers personne ; il m'est donc impossible de comprendre vos insinuations.

— En ce cas, je précise : pourquoi Roger s'est-il permis de vous emmener à cette promenade matinale ?

— J'accompagnais Suzette : n'est-ce pas naturel ?

— Son frère suffisait à la chaperonner ; votre présence était inutile, et j'ajoute qu'il a manqué de réserve en vous priant de se joindre à eux.

— Je ne pense pas que M. Astrières ait de leçon de correction à recevoir de personne ! jeta-t-elle sèchement. En toute occasion je l'ai trouvé parfaitement bien élevé ; vos reproches sont ridicules et le froisseraient s'il en avait connaissance.

— Mais vous ne lui direz rien.

— Cela me regarde.

Il vit le jeune visage courroucé, les beaux yeux dans lesquels une flamme passait...

Il murmura :

— Michèle...

Elle répliqua froidement :

— Monsieur d'Harmont ?

Il sentit la nuance. Son nom de famille, qu'elle venait cérémonieusement de lui jeter à la face, creusa entre eux un brusque fossé. Il la sentit lointaine ; il comprit qu'elle ne tolérerait aucune familiarité, aucune union plus ou moins avouée qui eût ressemblé à quelque complicité. Il prit le parti de battre en retraite.

— Excusez-moi, dit-il. Je n'ai pas été maître d'un mouvement de mauvaise humeur, et aussi... oui, pourquoi ne pas l'avouer ? de jalousie.

— Comment, de jalousie ?

— Envers Roger. Chut ! ne vous fâchez pas. Je n'ai nullement l'intention de m'en prendre à lui, ni de vous manquer de respect. Mais je puis bien vous avouer, pourtant, ce que tous ici nous pensons, sans oser le dire : c'est que vous êtes le rayon de soleil du *Clos-Joli*, notre joie, notre espoir... un peu de notre Anne retrouvée, et que tous nous avons besoin de vous... nous avons soif de vous...

Emue, elle dit :

— Je suis à vous... à vous tous... du plus profond de mon âme, je vous le jure.

— Alors, soyez bonne : faites la part égale entre chaque hôte, ici. Mme Astrières vous doit la douceur de ses soirées, le travail manuel en commun, les causeries affectueuses dans lesquelles vous mêlez le souvenir d'Anne à l'avenir de notre petite sœur. Suzette vous doit l'éveil de son intelligence, la joie de comprendre, les pures beautés de l'étude. Roger...

Il se tut, et de nouveau elle le sentit crispé dans une sorte d'âpre rancune. Il fit un effort pour reprendre :

— Roger vous a eue ce matin. Il vous a fait visiter l'usine, qui est à lui, dont il est le maître tout-puissant et que son orgueil se plaît à montrer. Mais, moi aussi, j'ai droit à votre aumône.

— Ne suis-je pas venue avec vous ? Cette longue promenade dans la campagne toulousaine que nous avons faite dernièrement, l'avez-vous oubliée ?

Il eut un très doux sourire :

— Ce fut un charme... Ah ! Michèle, c'est tous les jours que je voudrais

vous emporter ! Mais mieux que cela... comprenez-vous ? Pas sur la terre : en plein ciel.

— Ah ! bel oiseau, fit-elle en riant, vous voulez me montrer vos ailes ?

— C'est vrai. Me refuserez-vous une promenade en avion ?

— J'accepte, au contraire. Dimanche, cela vous sera-t-il possible ?

Il jeta avec ferveur :

— Pour m'envoler avec vous, je saurai toujours me rendre libre.

— Alors, entendu.

Mme Astrières passait ; elle avait surpris le dernier mot et demanda :

— Qu'est-ce qui est entendu ?

— M. d'Harmont m'offrait de faire un tour en avion, répondit simplement Michèle.

— Cela vous tente ?

— Infiniment.

— Vous n'avez pas peur ?

— Oh ! pas du tout !

Elle regarda Marc en souriant :

— J'ai confiance ; je sais que vous êtes un pilote remarquable. Alors, jamais meilleure occasion d'aller décrocher les étoiles !

— Nous permettrez-vous d'emmener Suzette ? dit le jeune aviateur.

Mme Astrières eut un soupir :

— Non, mon pauvre Marc. J'aurais trop d'inquiétude, et votre promenade me semblerait interminable. Songez que ma toute petite, c'est mon dernier trésor... Je ne veux pas risquer de le perdre...

Des larmes lui montaient aux yeux ; elle s'éloigna pour les dissimuler. Les deux jeunes gens furent seuls. Mais aucune conversation ne semblait plus possible entre eux ; leurs pensées les absorbaient. Ils se quittèrent après une franche poignée de main, en camarades ; Marc se dirigea vers le garage pour y reprendre sa petite auto ; Michèle s'assit en face de Suzette, qui, la leçon apprise, lui tendait le livre grand ouvert. Rendue au devoir professionnel, l'institutrice parcourut la page d'un regard rapide et, tournée vers la fillette, elle dit :

— Parlez-moi du traité de Westphalie, Suzette...

CHAPITRE VII

Ils arrivèrent au port aérien de Toulouse-Francazal, le dimanche matin, de fort bonne heure. Marc avait demandé, et facilement obtenu, la permission de donner le baptême de l'air à une passagère. L'autorisation bien en règle dans sa poche, il s'était rendu au *Clos-Joli*, avec sa petite voiture, pour chercher Michèle. Ils étaient partis alors que tout dormait encore dans la maison. Ou, du moins, ils le croyaient. La jeune fille avait traversé la chambre de Suzette, et, constatant le sommeil de l'enfant, elle s'en était réjouie, car la défense de Mme Astrières avait été pénible à la petite fille, qui regrettait la belle promenade manquée.

Et quand Michèle monta dans la voiture aux côtés de l'aviateur, elle ne sut pas qu'un rideau se soulevait dans une pièce du premier étage et qu'un regard inquiet et presque douloureux suivait, tout le long de la grande allée du jardin, la fuite de la *Bugatti*.

Comment eût-elle pu deviner que Roger, dévoré de jalousie, torturé d'un chagrin sans nom, s'était levé tout exprès pour assister à ce départ et se repaître de sa souffrance ?

A Francazal, tout était parfaitement calme. Le camp se divise en deux parties tout à fait distinctes : le camp d'aviation militaire, que prolongent les casernes, et le camp d'aviation marchande de la compagnie *Air-France*, avec ses hangars pleins d'appareils prêts au départ, et d'immenses bâtisses destinées aux bureaux du personnel civil.

Ce matin-là, il n'y avait qu'un nombre restreint de mécanos et fort peu de curieux, car ce n'était pas l'heure prévue pour les départs ou les arrivées. Marc fit visiter le camp en détail à la jeune fille, tout en lui donnant des explications minutieuses qui l'intéressèrent au plus haut point.

— Vers quels pays partent les courriers de la compagnie *Air-France* ? demanda-t-elle.

— Il y a, lui répondit-il, l'avion quotidien pour l'Espagne et le Maroc ; puis la ligne France-Indochine, et enfin celle France-Amérique du Sud.

— De Toulouse à Casablanca, c'est très rapide, n'est-ce pas ?

— Extrêmement. Parti d'ici même à 6 h. 30, il arrive vers 15 h. 30. Et vice-versa : l'avion qui a quitté hier Casa à 8 h. 45 a atterri à Francazal vers 16 h. 15.

— C'est admirable ! Mais les autres lignes, d'où partent-elles, et pour aboutir où ?

— Il y a un courrier qui quitte Marseille pour Saïgon, Hanoï, Hong-Kong, et retourne ensuite en sens inverse.

— Et du côté de l'Amérique du Sud ?

— On s'envole de Tolouse pour atterrir à Buenos-Aires, puis à Santiago du Chili.

— Mais les correspondances aériennes sont transmises à bien d'autres pays, à bien d'autres villes, n'est-ce pas ?

— Evidemment. Il y a des services pour la Syrie, le Liban, l'Afrique Occidentale Française, l'Afrique Equatoriale Française, le Sénégal, la Mauritanie, les Indes, Madagascar, etc...

Il regarda la jeune fille dont les beaux yeux se posaient sur les grands oiseaux prêts au départ, et il demanda avec un sourire :

— On s'envole ? Vous n'avez pas peur ?

— Avec un pilote dont je serais moins sûre, peut-être ; avec vous, non.

— Alors, en route !

Michèle, le cœur battant, beaucoup plus émue qu'elle ne voulait l'avouer, suivit l'aviateur jusqu'au hangar où l'avion qu'il devait piloter pour cette courte promenade était remisé. Elle attendit, un peu à l'écart, qu'il eut vérifié toutes choses, mis la main aux derniers préparatifs et revêtu le costume nécessaire à ces randonnées sportives. Elle-même s'était équipée en conséquence, et, l'ayant examinée d'un rapide coup d'œil, Marc déclara en souriant que c'était *bien... tout à fait bien.*

— Où m'emmènerez-vous ? demanda la jeune fille.

— Nous allons survoler Toulouse et ce coin de campagne si joli où, dernièrement, nous avons passé de si douces heures. Pour une première fois, je ne veux pas vous entraîner trop loin. Plus tard, on tâchera de vous aguerrir... si vous avez du goût pour les envolées en plein ciel ! ajouta-t-il en riant.

Il s'installa à son poste de commande ; elle prit place derrière lui. Il y eut des ordres brefs, l'agitation habituelle de mécanos autour de l'appareil, le ronflement du moteur... un glissement très doux au début... la sensation de glisser sur une route plane... et puis un élan, une sorte de bond prodigieux, la montée progressive... l'essor final, le vol libre et hardi parmi le grand espace bleu... Le magnifique oiseau ouvrit toutes grandes ses larges ailes et, dans l'infini, il plana.

•

Combien de temps ? Michèle ne réalisait plus rien. Grisée, presque inconsciente, elle regardait fuir, se dérouler et changer avec une rapidité incroyable les bouquets d'arbres, les cimes des collines, le toit rose des maisons, les clochers des églises, les prés, les bois, les routes, tout un amas confus dans lequel on distinguait à grand'peine des choses précises.

— Ça va ? lui criait de temps à autre Marc.

HALO EMBELLIT LES CHEVEUX DANS 9 CAS SUR 10

985 femmes — dans des épreuves à domicile — ont établi que Halo ne laisse pas de pellicule savonneuse*





Madame E. Forsythe, de Regina dit:

"Mon Shampooing doit se rincer facilement."

Halo est le Secret!

"Désormais, Halo a une place d'honneur chez nous. Malgré que j'aie une chevelure épaisse, je n'ai pas eu la moindre difficulté à la rincer de la mousse odorante et crémeuse que Halo donne. Avec Halo, aucune trace de pellicule savonneuse pour ternir l'éclat de mes cheveux."



Madame O. Lingley, de Saint-Jean dit:

"Mon Shampooing doit faire ressortir tous les reflets naturels sans rinçage spécial."

Halo est le Secret!

"Halo est mon shampooing favori! Grâce à lui, ma chevelure est plus brillante et plus belle que jamais! Halo ne laisse aucune pellicule savonneuse. Tous les reflets naturels de mes cheveux ressortent éclatants, après mon shampooing au Halo! Je ne pourrais pas employer un autre shampooing!"



Mlle Lafortune, de Montreal dit:

"Un shampooing qui rend la chevelure facile à placer."

Halo est le Secret!

"Le Shampooing Halo est tout simplement merveilleux. Il fait une mousse riche et odorante qui nettoie complètement le cuir chevelu, rend les cheveux brillants et les laisse doux, souples et très faciles à placer."

* **L'ÉPREUVE HALO À DOMICILE**

985 femmes canadiennes—de tous les âges et types de chevelures—ont éprouvé Halo chez elles: Premièrement, elles notèrent ce qu'elles désiraient le plus d'un shampooing. Deuxièmement, elles se lavèrent la tête suivant les directions indiquées sur la boîte. Enfin, elles observèrent leurs cheveux attentivement pour voir si Halo répondait à leurs exigences: *9 femmes sur 10 rapportèrent: "HALO EST LE SECRET!"*

VOUS AUSSI, vous pouvez obtenir ces améliorations, de Halo, instantanément:

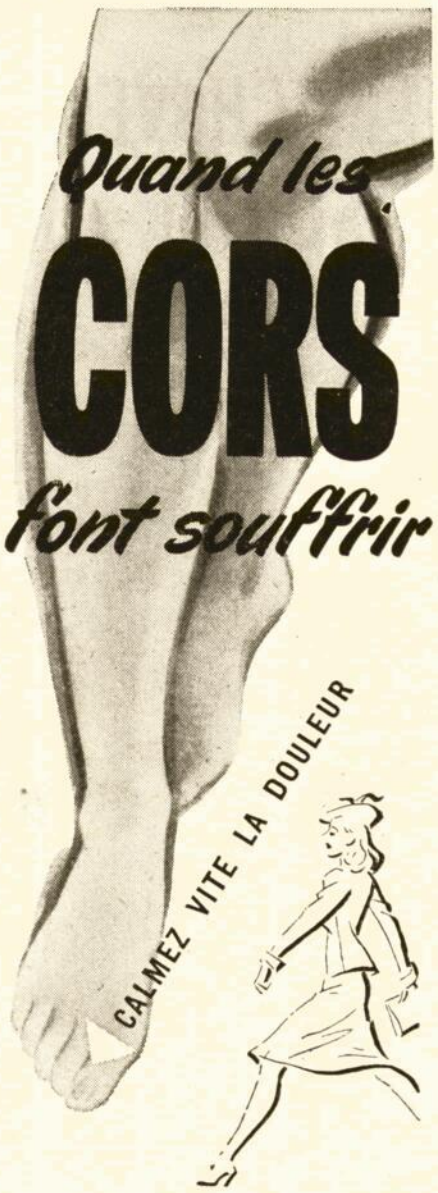
- ★ Cheveux plus doux, plus faciles à peigner.
- ★ Du lustre et des reflets.
- ★ Cheveux délicatement parfumés.
- ★ Pas de dépôt terne sur la chevelure pour cacher la beauté naturelle.
- ★ Cuir et cheveux nets; sans pellicule.
- ★ Aucun rinçage au citron ou au vinaigre n'est nécessaire.
- ★ Parfaitement sûr pour la chevelure grise, blanche, blanchie ou teinte à l'épreuve de l'eau.

ÉPARGNEZ
format géant
89¢
aussi 15c, 29c, 49c



SHAMPOOING HALO

Chevelure normale, huileuse ou sèche—Plus belle instantanément



Elle répondait : Oui ! d'une petite voix étouffée qui parvenait à grand'peine au jeune homme, parmi les ronflements du moteur. Et puis, peu à peu, elle reprit pied, jeta d'elle-même quelques phrases, des appréciations, essaya d'expliquer ce qu'elle éprouvait. Le rire de Marc par moment lui répondait. Jamais elle ne l'avait vu si gai. Il semblait que, sous la pureté du ciel plus proche et dans cet isolement à deux, il fût devenu un autre homme. Elle voyait les mains posées sur la direction, ces mains énergiques en lesquelles elle avait confiance ; elle admirait la netteté du profil qu'accentuait le casque, la ligne fine de la bouche qui, miraculeusement, avait perdu son pli d'amertume. Elle ne put se retenir de lui dire, tandis qu'il sifflotait un refrain à la mode :

— C'est l'air pur des hauteurs ou la solitude qui vous rend si joyeux ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit-il avec franchise. C'est vous-même.

— Moi ? Mais vous me voyez tous les jours, et vous n'avez jamais été comme vous êtes ce matin.

— Parce qu'il n'y a ici, entre nous, aucun tiers importun ; parce que je vous ai... pour moi seul ! Ah ! Michèle, quelle sensation exquise !... Savoir que vous êtes là, tout proche... si proche que je n'aurais qu'à étendre le bras pour vous toucher...

— Gardez-vous-en bien ! cria-t-elle, d'un ton qu'elle s'efforça de rendre moqueur, pour masquer le trouble qui, peu à peu, l'envahissait. Au moindre mouvement que vous feriez, votre bel oiseau risquerait fort de piquer du nez, un peu trop brutalement, sur la terre !

L'interruption de la jeune fille n'eut pas de prise sur l'exaltation de Marc. Il reprit :

— Quelle ivresse de vous emporter dans l'espace... et de savoir que vous êtes là... à ma merci... et que je tiens votre vie entre mes mains !...

— Marc !... murmura-t-elle.

Et son nom, qu'elle prononçait pour la première fois, prit sur ses lèvres la douceur d'une caresse.

A peine l'eut-elle murmuré qu'elle s'en voulut et tenta de réagir :

— Si nous rentrions ? demanda-t-elle.

— Déjà !... Vous n'êtes pas souffrante ?

— Non... mais je désire pourtant terminer cette promenade.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

Au seul tremblement de la voix qui prononçait ces mots, Marc, lui, sut pourquoi.

— Soit ! dit-il, rentrons.

Docile entre les mains habiles du pilote, l'appareil reprit la direction du camp. Mais le retour se fit en silence. Michèle, oppressée, inquiète, mécontente des sentiments nouveaux qui s'agitaient en son cœur, avait hâte de se trouver loin du jeune homme afin de s'analyser, de s'étudier et d'y voir clair en elle-même. Subitement, le souvenir d'Anne s'imposait à sa mémoire ; il l'oppressait... il l'étouffait. Jamais, quand elle cherchait à évoquer la morte, elle n'avait éprouvé une sensation pareille. L'ayant remplacée, en quelque sorte, dans la maison, elle croyait mériter la reconnaissance et l'affection de tous, et de la chère ombre disparue elle ne craignait pas un reproche. D'où venait qu'en ce clair matin, seule avec le fiancé d'Anne, elle éprouvait tout d'un coup comme une sorte de remords ? Quel mal faisait-elle ? Pourquoi ce malaise subit ? Pourquoi se traitait-elle tout bas de voleuse ? Marc était libre, après tout. La mort avait rompu le pacte sacré des fiançailles ; il pouvait de nouveau regarder l'avenir, et il avait le droit de le bâtir avec une autre. Alors ? Michèle n'accomplissait elle-même aucune mauvaise action en se laissant bercer par un rêve. Le rêve que toute âme féminine se plaît à caresser : celui d'être deux, de fonder un foyer, de rencontrer l'amour et de l'enfermer dans ses bras.

L'amour !... Arrivée à ce point de ses réflexions, la jeune fille eut un sursaut. L'amour ? Etait-elle certaine que cet attrait subit qui l'entraînait vers Marc méritait ce nom ? N'était-elle pas victime d'une illusion ? Parce qu'elle admirait son courage, sa maîtrise de lui-même, parce qu'elle le trouvait beau d'énergie, de tranquille assurance, et surtout parce qu'il venait de lui laisser comprendre le tendre émoi qu'il éprouvait à ses côtés, allait-elle croire que vraiment il était l'homme de sa vie, celui auquel la destinée l'avait promise ? Ah ! qu'elle était troublée, mon Dieu ! Elle n'y voyait plus clair dans ses pensées ! Et quelle hâte elle avait maintenant de retourner là-bas, vers cette terre misérable, sur laquelle — du moins, elle l'espérait, — la raison lui reviendrait.

— Ici, j'ai le vertige, songea-t-elle.

Et ce fut avec un véritable soupir de soulagement qu'elle vit poindre les toits des bâtisses du camp, les casernes, et enfin Francazal tout entier.

— Eh bien ! lui dit Marc en la recevant dans ses bras, pas trop étourdie, pas trop fatiguée ?

— Un peu, avoua-t-elle, lui souriant avec gentillesse, mais encore toute chavirée, beaucoup moins par le *mal de l'air* que par les sensations morales qu'elle venait d'éprouver.

Ils reprirent la voiture pour retourner au *Clos-Joli*, et, durant le trajet, ils ne parlèrent que de banalités. Mme Astrières les rejoignit devant le perron, et Suzette, qui était levée, sauta au cou de Michèle.

— Tu vois, maman, Marc nous a ramené mademoiselle tout entière ! Pourquoi n'as-tu pas voulu que je les suive ? s'écria-t-elle, témoignant une fois encore son regret.

— Plus tard, quand tu seras plus grande.

— C'était beau, dites, petite mademoiselle ?

Les yeux encore pleins de ses souvenirs, l'institutrice répondit :

— Admirable.

— Alors, vous y reviendrez ?

Quelque chose d'indéfinissable passa dans le regard de la jeune fille ; elle répondit à la fillette, mais elle parlait pour Marc :

— Je ne crois pas. Je ne me sens aucune vocation d'aviatrice ! Les nuages, voyez-vous, ce n'est pas un domaine où je me sente à l'aise ; j'y perdrais quelque peu la raison... et je tiens beaucoup à mon équilibre moral.

Ils causèrent encore quelques instants, puis le jeune pilote prit congé de Mme Astrières ; il était attendu à Toulouse pour un déjeuner entre camarades. Quand il fut parti, Michèle s'occupa de Suzette qu'elle devait accompagner à la messe du village le plus proche. C'était un bourg modeste, où les rares habitations voisinaient avec la petite église et l'humble cimetière. Le désir d'aller prier sur la tombe d'Anne s'empara de l'institutrice. Elle prétexta quelques achats à faire et, laissant la fillette sagement agenouillée dans l'étroite chapelle, elle ressortit pour se rapprocher de l'endroit où reposait celle que Marc avait choisie et aimée. Parmi de pauvres tombes creusées à même le sol, avec leurs croix de bois toutes pareilles, le mausolée de la famille Astrières se détachait, sans apparat, mais harmonieux de lignes et d'une blancheur éclatante. Des noms s'y trouvaient écrits en lettres d'or. Michèle ne vit que celui d'Anne. Il lui cachait tous les autres. Dans ce moment, il n'y avait qu'elle. Dans tout le cimetière sa seule présence s'imposait. Elle était là, couchée dans le cercueil aux draperies blanches, endormie pour l'éternité. La jeune fille voyait-elle l'autre jeune fille agenouillée tout contre elle ? la vivante qui apportait, comme un bouquet, devant cette forme invisible, ses espoirs, ses doutes, ses rèmords ? Michèle lui parlait, l'implorait. Elle priait, et ses larmes se mêlaient aux mots rituels, mouillant ses lèvres qui, doucement, les murmuraient.

— Oh ! disait-elle, vous qui êtes détachée du monde, vous qui n'éprouvez plus nos pauvres sentiments humains, ayez pitié de moi... éclairez-moi... Je ne sais plus quelle est la route où je dois marcher. Jusqu'ici le devoir était simple et facile, sa lumière m'éblouissait, et je savais toujours si je devais ou non faire une chose au lieu d'une autre... Maintenant, je m'agite dans les ténèbres. La présence journalière de Marc me trouble... Anne, chère petite morte, vous qui avez connu l'amour, est-ce bien de l'amour que mon cœur ressent pour Marc, ou suis-je victime d'un entraînement passager, parce qu'il est jeune, courageux et beau... et parce que j'ai soif d'une tendresse autour de moi ?... Anne, puis-je aller vers lui ? Ne se trompe-t-il pas sur le sentiment que je lui inspire ? Eclairez-moi... Je ne suis qu'une enfant malheureuse, avide d'affection... et j'ai peur des autres et de moi-même...

Longtemps, elle demeura prostrée tout contre la pierre où reposait celle qu'avait aimée Marc ; et longtemps elle lui parla, dans le mystère de son cœur. Parfois, il lui arrivait d'évoquer Roger et de mêler les deux images masculines. Ils étaient là, debout à ses côtés ; et, si dissemblables, elle ne parvenait plus à les séparer l'un de l'autre ; mieux : à les distinguer. Dans son désir de leur apporter l'apaisement, de les consoler de la perte irréparable qu'ils avaient faite tous deux, elle aurait voulu apporter à chacun un même amour, un même cœur, et que la paix et le bonheur leur viennent à tous deux par ses mains. Hélas ! vœux irréalisables !

Michèle, ayant beaucoup prié, se releva et reprit le chemin de l'église. L'office divin était commencé. Suzette le suivait avec une sagesse exemplaire, et son petit visage candide acheva de rasséréner Michèle. A son tour, elle s'absorba dans le divin Sacrifice, et son âme ne tarda pas à retrouver la paix. Envisageant toutes choses avec une saine raison, elle décida de ne rien changer à sa vie, de continuer à voir Marc, à étudier leurs sentiments à tous deux. Anne, du haut de son éternité, la guiderait, la protégerait ; peut-être le bonheur lui viendrait-il par elle.

Lorsque la fillette et son institutrice quittèrent l'humble église, l'une avait retrouvé sa sérénité coutumière ; l'autre, suivant son habitude, gazouillait comme un oiseau. Elles rentrèrent au *Clos-Joli* en empruntant un chemin détourné qui sentait bon la menthe sauvage, le thym et la bruyère. L'or des genêts éclairait les coteaux environnants, et la pure lumière du ciel caressait le charmant paysage. Dans ce sentier étroit, qui montait en lacets jusqu'à la maison des Astrières, Anne était venue bien souvent. Elle y était passée, une chanson aux lèvres et le bel amour dans le cœur. Et maintenant, une autre jeune fille foulait, à la même place, l'herbe des talus ; une âme tendre s'exhalait ; et, parmi toute cette ardeur secrète qui palpitait dans les bois, les prés et les champs, qui s'exhalait de la terre tout entière, elle sentait les forces vives de son être s'élancer vers la beauté de la vie.

•

QUELQUES mois passèrent. La vie avait repris son cours dans la maison des Astrières, redevenue, sinon heureuse, du moins paisible. La maman de Suzette sortait un peu. Oh ! certes, elle ne faisait pas encore de visites, mais elle descendait volontiers au

village, et quand elle avait prié et pleuré sur la tombe de ses morts, elle allait voir les pauvres, s'intéressait à leur misère, à leurs peines, et laissait en partant quelque aumône et le souvenir de sa bonté. Enfin elle s'occupait d'œuvres, à la grande joie de M. le curé, qui avait désespéré de retrouver jamais cette paroissienne que la douleur semblait avoir submergée.

Michèle l'accompagnait volontiers dans ses courses charitables, et chacun s'accordait à retrouver en elle quelque chose de la douceur, de la gentillesse d'Anne. Comme la petite morte, elle savait trouver le mot qui console, le geste qui apaise, et secourir sans blesser l'amour-propre, souvent ombrageux, des pauvres gens.

Quant à Marc, plus assidu que jamais au *Clos-Joli*, il semblait faire partie des hôtes de la maison ; comme à l'époque heureuse de ses fiançailles avec Anne, on le voyait arriver, dans sa petite auto, à n'importe quelle heure du jour. Le plus souvent, Mme Astrières le priait de partager le repas familial ; mais il acceptait rarement, ce qui peinait fort la mère de Suzette, qui ne s'expliquait pas ces continuels refus. Seule, Michèle savait. Elle comprenait qu'approcher Roger, s'asseoir en face de lui, lui parler, être obligé, sinon à des démonstrations d'amitié, du moins à des actes de courtoisie, était impossible au jeune aviateur. Aussi se gardait-elle bien de mêler son insistance à celle de sa petite élève qui, tout aussi surprise que sa mère, se désespérait toujours lorsque Marc les quittait.

Roger se faisait de plus en plus invisible. Excepté aux heures qui les réunissaient autour de la table familiale, il était impossible de lui parler ou de se promener avec lui. Il fuyait jusqu'au calme salon de Mme Astrières. Et lorsque celle-ci lui faisait remarquer qu'il l'abandonnait tout de même un peu plus que de raison, il avait aux lèvres la même réponse, toujours prête, et dont le laconisme expliquait pourtant tout :

— Que voulez-vous, maman, je travaille.

Et, d'ailleurs, c'était vrai. Le premier à l'usine, à l'heure où les ateliers étaient encore déserts, il en ressortait le dernier, après avoir jeté partout ce regard de l'œil du maître que rien ne remplace. Et le soir, alors que chacun avait regagné sa chambre et qu'un sommeil réparateur descendait sur les habitants du *Clos-Joli*, Roger, seul, prolongeait sa veillée. La fenêtre de son bureau demeurait longtemps éclairée, et si quelqu'un était passé sur la terrasse, il eût pu le voir, accoudé à sa table, compulsant des dossiers ou prenant des notes d'une main fiévreuse. Les heures sonnaient sans qu'il y prît garde ; une partie de la nuit s'écoulait ainsi, courbé sur un labeur auquel, tant il s'y livrait avec une sorte de passion, il semblait demander l'oubli de quelque affreuse aventure.

Jamais plus il n'avait proposé à Michèle de l'emmener à l'usine. De même, il ne partageait pas les promenades quotidiennes qu'elle faisait avec Suzette et auxquelles, au début, il se mêlait volontiers. Il mettait à éviter Marc le même soin que ce dernier apportait à le fuir. Et rien, d'ailleurs, ne les rapprochait, puisque l'aviateur ne venait au *Clos-Joli* qu'aux heures où Roger était lui-même à l'usine.

Et ainsi s'écoula tout l'hiver. Avec le nouveau printemps, rien ne changea. Les jours furent plus clairs, les soirs plus doux ; au beau jardin, les fleurs que Joseph cultivait amoureusement s'épanouirent avec plus d'éclat ; mais rien n'apporta de détente entre les deux jeunes gens.

Michèle s'attachait davantage à Mme Astrières, qui la considérait comme sa fille et ne prenait aucune décision sans l'avoir au préalable consultée. Suzette continuait progressivement des études normales, et si elle n'était pas ce qu'il est convenu d'appeler un sujet brillant, son institutrice pouvait néanmoins se déclarer satisfaite de cette élève qui mettait à la contenter une bonne volonté évidente. Avec Roger elle n'avait aucun rapport direct, et leur conversation, au cours des repas, se bornait à des banalités d'où ni l'un ni l'autre ne retiraient aucun plaisir. Mais, pour pallier la monotonie des heures si semblables, il y avait les visites de Marc. Il y avait la belle confiance que le jeune aviateur lui témoignait, ses souvenirs inlassables sur Anne et leur tendre idylle si douloureusement finie ; Michèle éprouvait une douceur infinie à sentir que Marc avait besoin d'elle, qu'il était parmi les êtres malheureux qu'elle s'était donné la tâche de consoler, celui auquel l'apaisement venait chaque jour davantage. A cause du bien qu'elle lui faisait, elle s'attachait à lui un peu plus peut-être qu'elle ne l'eût désiré, et elle prenait pour de l'amour un sentiment dans lequel il entrait surtout de la pitié, de sa part à elle, et de la part du jeune homme beaucoup d'égoïsme et le désir inguérissable de retrouver à travers une autre la présence bien-aimée qu'un brutal destin lui avait enlevée.

Les fêtes de la Pentecôte arrivèrent, et avec elles une ère de vacances pour Suzette. Le samedi soir, comme, dans la salle d'étude, elle achevait de plier livres et cahiers, heureuse du repos prévu, Mme Astrières entra, une lettre à la main.

— La cousine Martine m'écrit qu'elle aurait beaucoup de plaisir à te revoir, dit-elle à la fillette.

— La cousine Martine ? N'est-ce pas ma marraine, maman ?

— En effet. On ne la voit guère. Je ne sais trop pourquoi. C'est une brave fille, un peu originale et fantasque, mais un cœur d'or.

— Elle habite loin d'ici ? demanda Michèle.

— A quelques kilomètres. Une petite ville sur la ligne Toulouse-Lexos : Gaillac.

— Dans le Tarn ? Pays du vin mousseux, cousin germain du champagne !

— C'est cela. Et ma cousine est elle-même propriétaire d'importants vignobles. Elle a une très belle propriété et une maison rustique, aux portes de Gaillac.

Et, regardant Suzette, Mme Astrières demanda :

— Veux-tu aller passer quelques jours chez la cousine Martine ?

L'enfant, joyeuse, battit des mains :

— Oh ! maman, je serais si contente !

— En ce cas, je consens à me priver de mon petit oiseau. Mais, comme il me serait pénible de retourner dans le Tarn, où j'avais coutume d'aller avec ta pauvre sœur, mademoiselle voudra bien t'accompagner à ma place. De même, elle retournera te chercher.

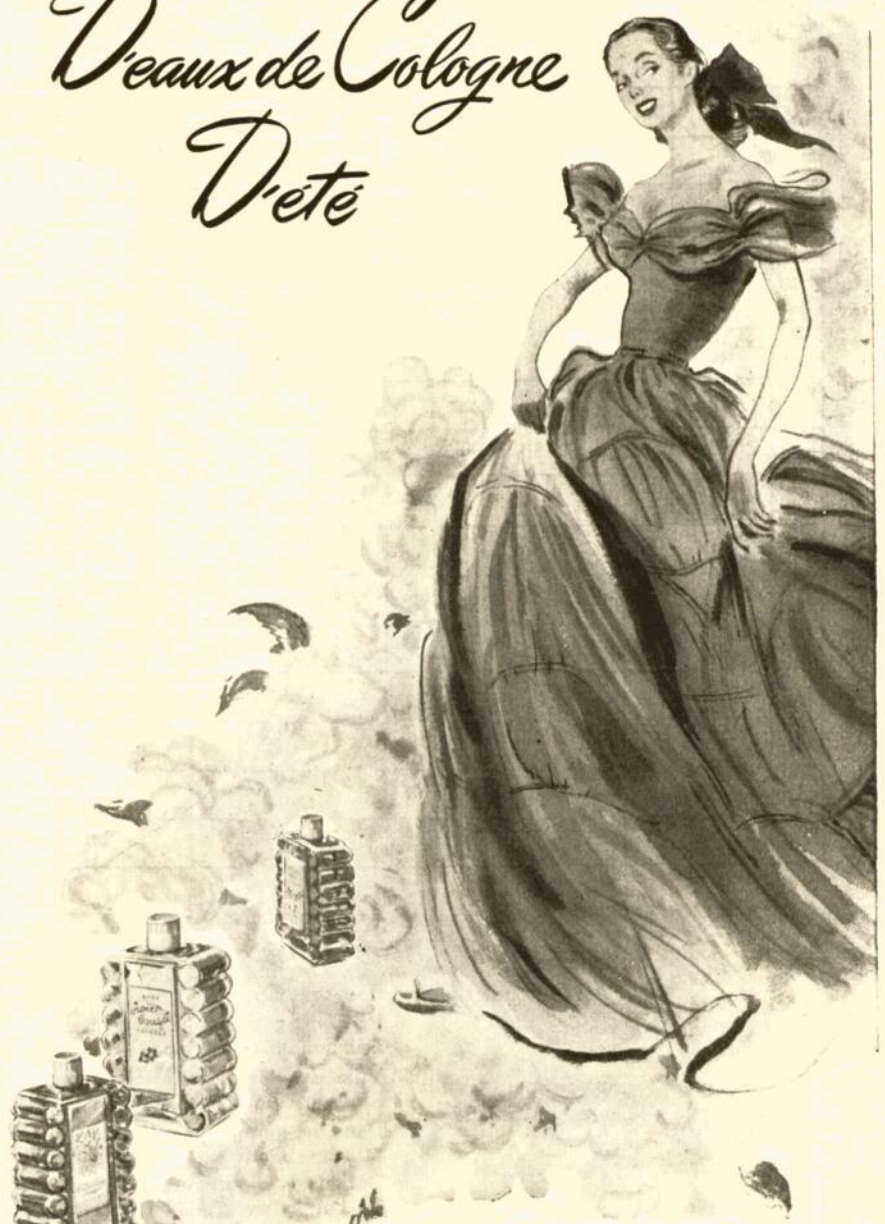
— Bien volontiers, madame.

— Je vais donc téléphoner pour annoncer ta visite. Je suis sûre que la pauvre fille n'aura pas eu depuis bien longtemps une si grande joie. Tes préparatifs seront vite faits, et comme les vacances sont, à la Pentecôte, d'assez courte durée, le mieux est que tu partes tout de suite. Ce soir vous convient-il, mademoiselle ?

— Je suis à votre disposition, madame.

— Il y aura un ennui. Roger, à qui j'en ai déjà parlé, ne pourra vous conduire à Gaillac : la voiture est en réparation ; mais Marc voudra bien vous accompagner jusqu'à Toulouse, et, là, vous prendrez le train.

— Tant mieux ! s'écria Suzette. Le train, c'est bien plus agréable que l'auto. Il y a des voyageurs qui montent, qui descendent... ils parlent entre eux ; quelquefois c'est très drôle ! Et puis, peut-être y aura-t-il des petites filles



Choisissez votre Eau de Cologne d'Eté parmi la gamme de parfums suaves et piquants offerte par Avon . . . afin de vous maintenir délicatement fraîche et parfumée et d'une féminité distinctive et ravissante. Après le bain ou la douche . . . avant de sortir, parfumez-vous copieusement avec la fragrance Avon que vous préférez . . . pour que votre peau réchauffée par le soleil dégage une odeur suave et subtile . . . pour rehausser le charme de votre raffinement et de votre coquetterie. La Représentante Avon vous apportera ces Eaux de Cologne Avon fraîches comme la rosée du matin ainsi que la Son Parfumé Avon pour le Bain, l'Huile Avon pour le Bain et autres Produits de Beauté qui vous seront utiles pour l'Eté. Elle vous présentera aussi le merveilleux nouveau Masque Facial Avon—une crème à action rapide qui aide à raffermir les contours faciaux, nettoie les pores et confère à votre peau cette propreté, cette beauté et cet éclat résultant de la joie de vivre.

EAUX DE COLOGNE AVON: WHITE MOIRÉ, ATTENTION, VIOLET BOUQUET, ORCHARD BLOSSOM

Faites Toujours Bon Accueil à la Représentante Avon

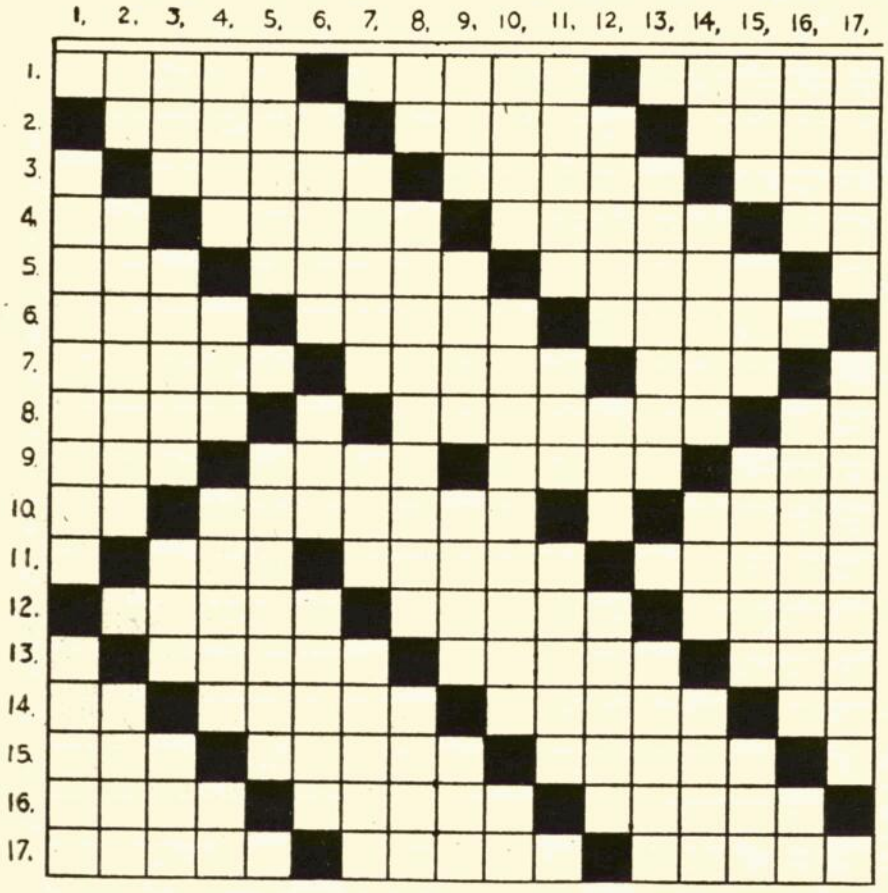
Par l'entremise de Représentantes Avon dûment qualifiées et triées sur le volet, les cosmétiques et les produits de beauté Avon de qualité superbe sont directement apportés chez vous. Profitez donc de ce Service de Beauté personnalisé et pratique qui pourvoit aux besoins des plus jolies femmes du Canada.



Avon cosmétiques

MONTRÉAL • NEW YORK • TORONTO • LONDON • QUÉBEC
WINNIPEG • HAMILTON • WINDSOR • VANCOUVER • EDMONTON

NOS MOTS CROISÉS

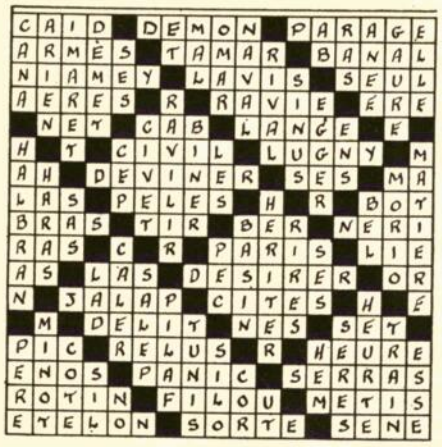


HORIZONTALEMENT

1. Crainte. — Petite ouverture d'une porte. — Choc.
2. Principe de tout nombre. — Viciés. — Etoffe d'une seule couleur.
3. Simple. — Supérieures des couvents. — Monnaie japonaise.
4. Marque la joie. — Sorte de bobine. — Ville des Etats-Unis. — Négation.
5. Visage. — Privé. — Historien né à Honfleur.
6. Golfe de l'océan Indien. — Manteau court. — Friandise.
7. Ville d'Angleterre. — Période qui règle le retour des éclipses. — Sans ornements.
8. Le petit d'un âne. — Graine. — Possessif.
9. Propre. — Collaboration. — Observé. — Monnaie étrangère.
10. Marque l'origine. — De Saint-Malo. — Partie de l'habillement.
11. Indubitable. — Nom donné au cerf chez les Spartiates. — Fortement conçu.
12. Moment d'arrêt. — Chacun des objets superposés. — Bande de fer.
13. Fleuve de France. — Doué de vie. — Condiment.
14. Interjection. — Insectes diptères. — Magistrat municipal. — Ile de l'Atlantique.
15. Peigne de tisserand. — Vierge et martyre en 304. — Pays de la Grèce ancienne.
16. Solution indo-iodurée. — Facteur d'instruments de musique, né à Strasbourg. — Nations organisées.
17. Rameau jeune et flexible. — Coridon granulaire. — Oiseaux coureurs.

VERTICALEMENT

1. Remède sudorifique. — Mouvement ample et large en musique.
2. Adverbe de lieu. — Etendue de terre pour l'ensemencement chez les Grecs. — Au delà.
3. Adjectif indéfini. — Manteau à capuchon. — Tamis. — Singe américain.
4. Qui est à toi. — Particule négative. — Animal engendré. — Moi.
5. Boîtes cylindriques. — Qui favorise une personne.
6. Pronom personnel. — Funeste. — Débarrassé des noeuds.
7. Ville du Portugal. — Souverain. — Liquide coloré.
8. Dans la gamme. — Prison souterraine. — Golfe de la mer de Chine.
9. Dommage. — Rivière de France. — De l'alphabet grec. — Epoque.
10. Dieu de la mythologie grecque. — Qui ne dure qu'un moment. — Docteur (abr.).
11. Appartiendras. — Pièce de la charrue. — Bouclier de Pallas.
12. Conformément à. — Grand fleuve de l'Afrique. — Saint, martyrisé en 205.
13. Divise la filasse du lin. — Ce qu'il y a de plus distingué.
14. Patrie des frères Anguier. — Déliée. —Pic des Pyrénées. — Port des Pays-Bas.
15. Adjectif indéfini. — Fatigué. — Cotonnade indienne. — Saison.
16. Peu de chose. — Voie morale. — Connu.
17. Ville d'Algérie. — Aubes de la roue d'un moulin à eau.



Solution du Problème du mois dernier

de mon âge dont je pourrai faire la connaissance.

— Dans un voyage si court ? Ça m'étonnerait ! jeta Michèle en riant.

— Il y a tout de même bien quelques stations ?

— Cinq ou six.

— Comme je vais m'amuser ! Petite mademoiselle, allons vite nous préparer !

Et elle courut à sa chambre, boucler elle-même sa valise.

Michèle revint par le train suivant. Marc l'attendait à la gare.

— Que je vous annonce tout de suite une heureuse nouvelle ! s'écria-t-il, tandis qu'il ouvrait la portière pour la laisser prendre place à côté de lui.

Et, devant les grands yeux interrogateurs qui le fixaient, il ajouta :

— J'ai reçu une lettre de ma mère. Elle va venir passer une semaine auprès de moi ; j'en suis infiniment heureux.

— Je comprends votre joie, répondit la jeune fille avec émotion ; j'ai tellement souffert d'être orpheline ! Il me semble que ce doit être si doux d'avoir une maman à choyer !

— Et la mienne est si bonne ! Nous avons toujours vécu dans une entente parfaite et dans un cœur à cœur absolu.

— Pourquoi vivez-vous si loin l'un de l'autre ?

— Nous avons dans l'Ariège une propriété dont elle s'occupe beaucoup ; elle doit y exercer une surveillance constante, sans quoi nous serions volés comme dans un grand bois. C'est pour cette raison qu'elle s'absente si rarement.

Il regarda Michèle, qui lui souriait dans l'ombre de la voiture, et il ajouta :

— L'arrivée de ma mère est toujours la chose que je souhaite le plus, mais cette année encore davantage.

— Pourquoi ? fit-elle, surprise.

— Parce que vous êtes là.

— Comment ? Parce que je suis là ? Je ne comprends pas le rapprochement.

Il dit avec ferveur :

— Michèle, j'ai tant souhaité que ma mère vous connaisse !

Elle ne demanda pas pourquoi, car elle avait trop bien compris, et elle se contenta d'affirmer, avec une grande sincérité :

— J'aurai, moi aussi, un très grand plaisir à rencontrer Mme d'Harmont.

Le *Clos-Joli* apparaissait ; tous deux se turent. Et tandis que Marc rentrait la voiture au garage, car Mme Astrières l'avait retenu pour le dîner du soir, l'institutrice monta dans sa chambre. Elle se débarrassa de ses vêtements de voyage, et, tout en rangeant ses affaires, elle se remémorait sa conversation avec le jeune aviateur. Dans tout ce qu'il venait de lui dire, elle croyait voir une déclaration déguisée, et elle lui savait gré de remettre l'aveu définitif après le séjour de sa mère à Toulouse. Elle voyait là une preuve de la parfaite éducation et de la délicatesse de Marc. Mais une appréhension lui venait à l'idée qu'elle pourrait ne pas plaire à Mme d'Harmont. Celle-ci ne lui reprocherait-elle pas son manque de fortune ou son humble métier d'institutrice ? Pour ce fils unique, si beau, et dont la carrière s'annonçait particulièrement brillante, ne rêvait-elle pas mieux ? Trop modeste, Michèle ne savait pas combien elle était charmante, et elle ignorait de quel prix pouvaient être, aux yeux de toute personne sérieuse, les qualités morales de sa riche nature. Préoccupée, elle descendit au salon, dressa le couvert, remplit avec conscience sa tâche coutumière et alla rejoindre Mme Astrières pour lui annoncer que le dîner était servi.

Dans le couloir, elle croisa Marc.

— Un imprévu ! lui jeta-t-il, évidemment contrarié. On vient de m'envoyer chercher. Affaire de service. Impossible de prendre part au repas du soir. Je me suis excusé auprès de Mme Astrières, et maintenant, via Toulouse !

— Je vous accompagne jusqu'au garage, répondit la jeune fille, qui avait peine, elle aussi, à cacher sa déception, car elle avait pensé qu'ils prolongeraient ensemble la veillée, ainsi qu'ils en avaient pris l'habitude, et, d'avance, elle sentait combien cette soirée serait vide sans lui.

Devant la terrasse, il arrêta la petite voiture et la regarda rêveusement monter les marches du perron. Elle s'accouda à la balustrade, et, par un effort de volonté, ayant chassé son accès de mélancolie, elle lui adressa un signe amical de la main et un gentil sourire. Mais, soudain, elle le vit pâlir et se dresser dans la voiture.

— Non, non ! cria-t-il, pas à cette place !

Interdite, elle recula brusquement.

— Je vous en supplie, descendez !

Elle revint vers lui et demanda, avec une surprise indicible :

— Marc, que signifient ces mots ? M'expliquerez-vous ?

— Ah ! murmura-t-il en passant sa main sur son front d'un geste égaré, comment vous faire comprendre ? C'est à cette place où vous étiez, là, quand vous me disiez adieu, qu'un jour...

Il s'arrêta, hésitant à poursuivre.

— Un jour ?... insista-t-elle.

— Non, non, impossible de tout vous dire ! Je suis sûr que Roger doit rôder encore pas loin de nous.

— Ah ! Roger ! toujours Roger ! jeta-t-elle, énervée.

— Notre attitude vis-à-vis l'un de l'autre doit vous paraître bizarre, je le comprends.

— Très bizarre, en effet. A certaines minutes, il semble que vous vous détestez.

— Hélas !

— Pourquoi ? Le souvenir d'Anne, qui certainement vous aimait tous les deux, devrait continuer à vous unir, me semble-t-il.

Il se décida brusquement :

— Vous saurez tout, Michèle. Il le faut ! D'ailleurs, je n'en puis plus de me taire. A demain. Demain je vous dirai la vérité.

CHAPITRE IX

MARC arriva de bonne heure, au début de l'après-midi. Il paraissait soucieux, et son visage aux traits tirés prouvait assez qu'il n'avait pas dormi.

— Venez, dit-il à Michèle. Je vous emmène à Toulouse, et nous irons faire une promenade sur le fleuve.

Et, comme elle hésitait, il ajouta :

— Ah ! ne dites pas non, je vous en supplie ! Pour tout ce que j'ai besoin de vous confier, il est essentiel que nous nous éloignions du *Clos-Joli*. Dans le décor où nous sommes, jamais je n'aurai le courage de parler. Et cependant, il le faut. Vous sentez bien qu'il le faut, Michèle ?

Elle fit *oui*, d'un léger mouvement des paupières, et il la sentit consentante. Alors, passant son bras sous le sien, d'autorité il l'entraîna. Ils montèrent dans la petite voiture du jeune aviateur : la même où, si souvent, Anne avait pris place, blottie tendrement contre son fiancé. Ils roulèrent silencieusement. L'institutrice regardait fuir le paysage familier, les grands arbres bordant la route, l'usine dans laquelle, à cette heure, Roger travaillait, taciturne et mélancolique, le front courbé sur de fastidieux dossiers. Ils traversèrent l'humble village ; le toit pointu de la petite église apparut entre les verts cyprès du cimetière tout proche — le cimetière où Anne dormait son dernier sommeil ; — les premières maisons de Toulouse dressèrent leurs toits de briques roses, et la voiture s'engagea dans

une large avenue qui conduisait vers Saint-Cyprien.

Peu après, ayant traversé le parc Toulousain, ils se trouvèrent sur les berges de la Garonne, et, avisant une barque, ils se laissèrent aller au fil de l'eau. L'instant des aveux était proche.

Malgré elle, Michèle se remémorait une phrase de Roger, au sujet de Marc: Ne croyez pas tout ce qu'il vous dira sans contrôle...

Les yeux fermés, elle dit, sans presque en avoir conscience :

— Je vous écoute...

Et, comme s'il n'eût attendu que ces mots, Marc commença son récit :

— Si vous aviez connu le *Clos-Joli*, à l'époque où Anne y vivait, vous auriez vraiment pensé que c'était là le Paradis terrestre. Le bonheur de ma petite fiancée irradiait toutes choses et mettait un rayonnement dans la maison transfigurée, au fond le plus reculé du parc, sur les fleurs que Joseph cultivait avec amour, et chaque être qui l'approchait s'en trouvait imprégné. Moi-même, j'étais accueilli par tous à bras ouverts, et je n'aspirais à rien d'autre qu'à vivre le plus souvent possible dans cet éden enchanté.

— Je vois le tableau d'ici, déclara Michèle. Mme Astrières, si jeune encore, entre sa grande fille et ce petit oiseau de Suzette, devait paraître à peine la sœur aînée.

— En effet. Et elle était si gaie, si charmante ! Roger si fraternel ! Seul, au milieu de cette joie familiale, M. Astrières demeurait soucieux ; mais on mettait cela sur le compte du travail de l'usine.

— Dont il s'occupait seul, je crois ?

— A peu près. Roger n'était guère initié aux affaires. A cette époque-là, il s'intéressait beaucoup aux sports, et particulièrement au football. Un soir — il m'en souvient comme si cela datait d'hier, — je m'étais attardé avec Anne, Mme Astrières et Suzette, dont j'avais partagé le repas. Roger était à Toulouse, à un banquet sportif ; M. Astrières à un conseil d'administration. Vers dix heures, Suzette monta se coucher, accompagnée de sa mère ; la nuit était si douce, et mon bonheur auprès d'Anne si grand, que je demeurai encore un long moment auprès d'elle. Anne était debout dans le coin le plus reculé de la terrasse, et moi-même dans le jardin, contre la balustrade où elle s'accoudait. Les chèvrefeuilles embaumaient, et ils étaient si touffus qu'ils nous masquaient complètement. Personne n'eût pu deviner notre présence, car nous ne parlions même pas ; tout à notre amour, nous savourions dans un silence recueilli le bonheur dont notre âme était pleine ; la merveilleuse sérénité de la nuit achevait de nous enivrer.

Il poussa un soupir, si lourd, si poignant, que Michèle en fut bouleversée.

— Continuez ! implora-t-elle.

— Tout d'un coup, il y eut, dans cette paix auguste de la nature, le ronflement lointain d'un moteur, puis le roulement d'une auto sur le gravier de l'allée, un virage brutal devant la terrasse... La voiture, comme un bolide, s'engouffrait dans le garage. Saisis d'étonnement, nous n'avions, l'un et l'autre, prononcé aucun mot. Et ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'Anne se ressaisit et se décida à parler. Mais au moment où elle ouvrait la bouche, Roger sortait du garage, et devant son visage bouleversé, ses yeux hagards, elle se tut, et nous nous regardâmes, sidérés.

« Roger passa près de nous sans nous voir. La lune l'éclairait en plein ; il était pâle comme un mort. Il monta nerveusement dans sa chambre, où nous l'entendîmes qui faisait les cent pas avec une agitation qui ne lui était pas coutumière. Je me décidai à partir, car je compris qu'Anne désirait rejoindre son frère, et nous nous quittâmes, ce soir-là, mortellement inquiets. Ce qui se passa ensuite, je l'ai su plus tard par Anne.

— Oh ! Marc, dites-le-moi !

— Je vous ai promis toute la vérité, Michèle. Voici donc la suite de ce pénible récit. Après mon départ, Anne monta chez Roger pour lui demander ce qui lui était advenu. Il lui répondit qu'il n'y avait rien d'anormal, qu'il n'était pas souffrant et désirait par-dessus tout se reposer. Elle se retira dans sa chambre et, quelques instants plus tard, entendit son père rentrer. Retenu plus que de coutume, il avait dû prendre le dernier train.

« Le lendemain, elle se leva de bonne heure, car elle avait très mal dormi, et il lui tardait de se plonger dans un bain d'air pur et de soleil, pour dissiper tous les cauchemars de la nuit. Elle descendit au jardin, et, passant devant le garage, elle vit son frère occupé à nettoyer l'auto — ce qu'il ne faisait jamais. Très surprise, elle s'approcha, et vit des traces suspectes et une mèche de cheveux accrochée au parechoc. Epouvantée, elle n'osa pas poser de questions. D'ailleurs, Roger ne lui en laissa pas le temps. Il se mit à parler avec volubilité, en donnant une raison invraisemblable de son travail matinal: il avait besoin de la voiture de bonne heure et ne voulait pas déranger le jardinier, occupé à un semis de fleurs. Anne ne fut pas dupe de ce mensonge. Angoissée, elle rentra, et trouva sa mère qui téléphonait au docteur : M. Astrières était au plus mal. Affolée, Anne monta en courant chez son père, qu'elle trouva délirant :

« — Ecrasé... il est écrasé... disait-il. Roger, assassin... Fuir, fuir... Il faut fuir loin... loin... »

— Mon Dieu, soupira Michèle, j'ai peur de comprendre... Quelle horreur !...

— M. Astrières était cardiaque ; tous les siens le savaient, et on lui évitait avec soin les moindres émotions. Le docteur diagnostiqua une déchirure de la vésicule gauche, due à un choc ou à un grand trouble. Il mourut quelques jours après. Quand les obsèques furent terminées, Anne eut avec moi une grave conversation, au cours de laquelle elle voulut me rendre ma parole et casser nos fiançailles.

— Et pour quelle raison ?

— C'est ce que je lui demandai. Alors elle me mit au courant de tout ce que je viens de vous dire, et elle y ajouta ses propres convictions. D'après les phrases hachées prononcées par le moribond et l'étrange besogne à laquelle se livrait son frère, Anne était sûre que Roger avait écrasé quelqu'un et qu'il avait fui ; M. Astrières l'avait appris, ou, mieux, il l'avait vu, et de cette émotion il était mort.

— Mais, à ce moment-là, un corps a-t-il été trouvé sur une route environnant le *Clos-Joli* ?

— Parfaitement : celui de Paul Mamers, un usurier notoire, créancier de l'usine Astrières pour une très grosse somme. Car le décès de mon futur beau-père ouvrait l'ère des difficultés matérielles pour toute la famille, et c'est à cause de cette demi-ruine qu'Anne voulait me rendre ma liberté.

— Que vous avez refusée, bien entendu ?

— J'aimais Anne pour elle-même, et qu'elle eût ou non une situation brillante me laissait indifférent.

— Et pour cet usurier écrasé sur la route, ne fit-on pas une enquête ?

— Immédiate, et des plus sérieuses. Mais elle ne donna rien du tout ; ce fut une affaire classée. Cet homme était méprisé et détesté de tout le pays ; l'accident dont il avait été victime ne souleva aucune émotion.

— Mais vous, Marc, quelle a été votre réaction devant les confidences d'Anne ?

La Clé... de la saveur

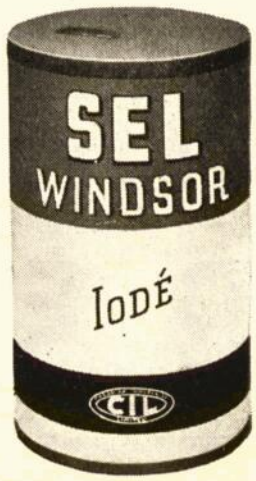
LE SEL WINDSOR TOUJOURS SEC.



MÊME si vous aimez cuisiner, un repas n'est pas une mince affaire. Il faut l'ordonner d'abord... préparer les aliments... les cuire... mettre la table. Chaque détail compte! Pourtant, tous vos efforts peuvent aboutir à un repas insipide, désappointant, si vous oubliez la plus simple des choses... le sel. Le sel qui avive... aiguise... *libère* la saveur pleine, riche, mais *cachée*, du maïs au beurre, d'une viande succulente, des légumes, des salades, de toutes sortes de mets.

Il faut compter avec le sel et le Windsor est le sel sur lequel on peut compter. Les ménagères du Canada, fameuses par leur art culinaire, ont toujours compté sur le sel Windsor de qualité incomparable, toujours sec et qui rehausse la fine saveur des aliments.

La saveur est toujours là, sans doute, mais il faut cette pincée de sel pour lui donner la clé des champs. Donc, en commandant du sel, commandez le meilleur... le WINDSOR!



Pour rehausser la saveur

CANADIAN INDUSTRIES LIMITED C-I-L



C'est un garçon!

Durant les heures de l'accouchement et au cours des jours qui suivent, médecins et gardes-malades ne cessent de monter la garde contre les risques de la septicémie. Aujourd'hui, dans les principales maternités du Canada, les médecins et les gardes-malades ont fait choix d'une arme nouvelle pour protéger leurs patientes et se protéger eux-mêmes contre la menace de l'infection. Ils emploient 'Dettol', l'antiseptique moderne.

En aucune autre circonstance plus qu'au cours du travail de l'enfantement, les qualités d'un antiseptique — sécurité et sûreté — ne sauraient être éprouvées de façon irréfutable. 'Dettol' s'est acquis la confiance des médecins et des gardes-malades parce qu'il présente à un degré remarquable une haute puissance germicide tout en restant inoffensif envers les tissus délicats de la peau. A la maison, 'Dettol' est la voie sûre qui conduit à la sécurité et à l'abri des infections.

LES RAISONS

pour lesquels 'Dettol' est maintenant de plus en plus employé dans les principaux hôpitaux du Canada.

1 'Dettol' est un antiseptique qui tue sans merci les germes d'un grand nombre d'infections.

2 'Dettol' n'est pas toxique — n'est pas poison. (Important dans l'usage à la maison, s'il y a de jeunes enfants).

3 'Dettol' agit efficacement en présence du sang et du pus.

4 'Dettol' est doux et bénin pour la peau.

5 'Dettol' ne laisse pas de traces sur le linge ni sur la peau.

6 'Dettol' est désodorisant, agréable, doux et admirablement adapté à l'hygiène féminine.

Faites comme dans les hôpitaux, ayez toujours 'Dettol' sous la main et servez-vous-en promptement chaque fois qu'il y a menace d'infection.

DETTOL

L'ANTISEPTIQUE MODERNE

RECKITT & COLMAN (CANADA) LIMITED, DIVISION PHARMACEUTIQUE, MONTREAL G 18F

— Je voulus parler à Roger ; il me semblait qu'un entretien net et loyal entre nous était indispensable. Je pensais que Roger me livrerait la vérité tout entière et que, de cette vérité, nous éprouverions tous un soulagement. Mais Anne m'interdit de rien dire à son frère. Elle me fit jurer de ne jamais lui poser de questions sur ces faits énigmatiques. Je tins parole. Et la vie reprit son cours. Je continuai à me rendre journellement au *Clos-Joli*, où Anne me témoignait la même tendresse fervente, mais où je voyais peu Mme Astrières et Roger. La première, toute à son deuil, enfermée dans ses souvenirs et ses regrets d'épouse, apparaissait à peine aux repas, puis courait s'enfermer dans sa chambre. Quant au second, rompant avec tout ce qui avait été sa vie jusque-là, il s'était jeté à corps perdu dans le travail de l'usine, et quelquefois même il ne prenait pas part aux repas de famille. La maison, jadis si gaie, était devenue lugubre ; nos amis n'y venaient plus ; on eût dit que désormais, vouée à je ne sais quel sombre destin, elle faisait peur à tous ceux qui, si souvent, avaient franchi son seuil.

— Et pourtant, Anne était encore là, murmura l'institutrice.

— Hélas ! pour si peu de jours ! Car c'est à partir de cette époque que sa santé déclina. Elle restait des journées entières cloîtrée dans sa chambre, ne voulant recevoir personne.

— Pas même vous ?

— Pas même moi.

— Que faisait-elle ?

— La femme de chambre m'a dit qu'elle priait. A genoux sur le plancher, les bras en croix, elle semblait s'offrir en sacrifice pour l'expiation de quelque faute mystérieuse. Elle priait et pleurait. Les sanglots et sa douleur l'épuisaient. Et on la ramassa plusieurs fois, évanouie, blanche comme une statue de cire et froide, déjà, comme une morte.

— Quand vous étiez près d'elle, que disait-elle ?

— De tendres paroles, des protestations d'amour ; rien qui eût trait à ce que, tous deux, nous avions surpris.

— Et Roger, le voyait-elle ?

— Un soir, elle le fit appeler. J'étais au jardin avec lui ; quand on lui dit qu'Anne le demandait, il s'élança comme un fou. Et moi, pendant cette heure que dura leur entretien, je souffris abominablement. Il me semblait que Roger torturait sa sœur, qu'il la martyrisait en lui révélant d'horribles choses...

« Le soir même, elle mourait...

Et il acheva, les dents serrées, un éclair sauvage illuminant ses grands yeux si beaux :

— C'est pour cela que je hais Roger !

Il se tut, ayant tout dit. Michèle le regardait, songeuse, et la phrase énigmatique, de nouveau, résonnait à ses oreilles : Ne croyez pas tout ce qu'il vous dira, sans contrôle.

— Peut-être vous abusez-vous sur la conduite de Roger, dit-elle enfin. Il faut craindre de porter un jugement définitif, qui risquerait d'être faux, et par cela même coupable. La douleur est mauvaise conseillère, et je comprends que vous avez beaucoup souffert.

Il soupira :

— Je souffre encore.

— De la mort d'Anne ? osa-t-elle demander.

Il parut chercher, scruter sa conscience et son cœur :

— De la mort d'Anne... oui... et peut-être plus encore de la mort de l'amour. Je suis comme un homme comblé de tout, auquel on a ravi son plus précieux trésor.

— Vous avez la vie devant vous... toute la vie et ses promesses... Vous avez l'affection de votre mère et de vos amis. Reprenez confiance, Marc.

Ainsi, elle lui parlait doucement, car elle voyait bien que d'avoir évoqué tout ce passé si proche encore, d'avoir dressé entre eux, à la fois, l'amour et la haine, il n'en pouvait plus. L'image d'Anne était là, dans la barque étroite, belle d'une immatérielle beauté ; comme jadis, il voyait le clair visage, les doux cheveux châtains, les grands yeux d'un bleu sombre, la bouche charmante, faite pour l'aveu et la caresse... Elle était là, dans la radieuse robe rose qu'elle avait revêtue le jour de leurs fiançailles ; elle était là, parée de la blanche toilette de mariée que sa mère avait voulu lui donner comme suprême et dernière toilette. Elle dormait, enveloppée du voile nuageux, les paupières abaissées sur le beau regard désormais éteint. Marc se souvenait d'avoir embrassé en pleurant le front de marbre, les prunelles closes, le petit visage immobile et glacé, qui avait été pour lui toute la beauté du monde. Et Michèle, sachant que le passé l'avait repris et que la morte, de nouveau, était présente dans son cœur, se taisait, respectant cette pauvre tendresse sur laquelle un mauvais destin avait soufflé. Elle observait les traits contractés du jeune homme, son sourire mélancolique, et elle éprouvait, en même temps qu'une infinie pitié, le désir de bercer ce grand garçon si cruellement frappé, de le serrer entre ses bras, et d'être celle qui console, celle qui guérit. L'instinct maternel, si fort chez toutes les femmes, s'éveillait en elle et l'incitait à se donner tout entière à une cause qu'elle jugeait noble et généreuse. Pauvre petite Michèle, qui se croyait prédestinée à une mission de salut, et pour cela était prête à s'illusionner sur ses sentiments véritables, et peut-être même à les immoler !

Marc ramait avec lenteur ; la barque suivait son chemin d'une allure paisible ; à son passage le fleuve s'ouvrait doucement, et la clarté du soleil y creusait des sillons lumineux. La promenade s'acheva dans un silence respectif. Rentrés à Toulouse, ils reprirent la voiture et, de nouveau, se dirigèrent vers le *Clos-Joli*. Mais le charmant paysage s'était assombri ; des éclairs, par instants, zébraient le ciel devenu très lourd ; l'horizon tout entier semblait fermé. Et comme l'auto stoppait devant le perron, les premières gouttes de pluie tombèrent dans le calice des fleurs.

Michèle gravit les marches de l'escalier et monta rapidement vers sa chambre. Elle était soucieuse, inquiète, mécontente de ne pas y voir clair dans son cœur, et pas davantage dans celui de Marc. Elle s'enferma à double tour et décida de prétexter une migraine pour ne pas assister au dîner : il lui aurait été impossible, ce soir-là, de rencontrer Roger.

CHAPITRE X

Le lendemain, après une nuit troublée, Michèle prit une résolution. Sachant qu'il lui serait désormais impossible de vivre au *Clos-Joli* et d'y continuer sa tâche dans cette atmosphère de doute ou de mensonge, elle décida de se confier à Roger. Lui seul détenait la vérité ; lui seul pouvait, d'un mot, éclairer les ténèbres dont la jeune fille se sentait enveloppée. Car, malgré tout ce que lui avait dit Marc, elle ne pouvait croire à une culpabilité de Roger. Une sympathie irraisonnée l'entraînait vers le jeune industriel, et quand elle évoquait son visage, son regard, elle était sûre que ni ce visage ni ce regard ne pouvaient rien refléter de laid, encore moins de criminel.

L'orage de la veille au soir avait laissé traîner dans l'air une odeur de terre mouillée, et le parfum des fleurs sauvages s'en trouvait accru. Michèle descendit la grande allée du parc, franchit la grille de fer forgé et se trouva sur l'étroit chemin qui conduisait à l'usine. Depuis le jour où elle l'avait visitée

avec Suzette, elle n'y était point revenue. Ce matin-là, elle poussa d'une main sûre la porte de fer, pénétra dans la cour, tourna sur la droite du bâtiment et se dirigea vers le bureau de Roger. Elle se heurta presque au vieux contremaître qui avait si paternellement guidé Suzette à travers les vastes ateliers.

— Je voudrais voir M. le Directeur, dit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de raffermir.

— Quand M. le Directeur travaille, il n'aime pas qu'on le dérange, fit remarquer l'ouvrier.

Elle insista :

— Ce que j'ai à lui dire est de la plus haute importance.

— Dans ce cas, venez . . .

Et, l'ayant précédée durant quelques secondes, il dit :

— C'est là. Vous n'avez qu'à frapper.

D'un doigt léger, Michèle heurta la porte close.

— Entrez.

Elle entra. Et tout de suite Roger réalisa l'inattendue présence. Il se leva, vint vers elle, lui prit les mains.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il, inquiet. Il n'est rien arrivé de fâcheux à ma mère, ou à vous-même ?

Elle sourit :

— A personne. Mais il faut que je vous parle. Oui, répéta-t-elle avec une sorte de désespoir farouche, il le faut !

— Pourquoi ?

Il la regardait droit dans les yeux, et quand il eut rencontré tout au fond des claires prunelles l'angoisse qui, peu à peu, y montait, il eut peur de comprendre, et il répéta, mais cette fois sa voix tremblait :

— C'est à cause d'une phrase que vous m'avez dite . . . une phrase qui me trouble, me torture . . . à propos de Marc . . .

— De Marc ? Je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire.

— Vous m'avez recommandé, priée, même, de ne jamais croire, sans contrôle, tout ce qu'il pourrait me raconter.

— Ah ! fit-il, à peine surpris, Marc a donc parlé ?

— Oui.

— Quand ?

— Hier au soir, pendant une promenade en barque que nous avons faite tous deux sur la Garonne.

Il la regarda et dit avec ironie :

— Et c'est grâce à cette conversation *au fil de l'eau* que vous avez prétexté, hier soir, une migraine et renoncé à vous asseoir à notre table ?

Elle avoua :

— Après ce que l'on m'avait dit . . . après tant de souvenirs douloureux remués devant moi, il m'eût été impossible . . .

Elle se tut, hésitant à achever sa pensée.

— Impossible de vous retrouver en ma présence ? C'est bien cela ? précisa-t-il.

Elle fit *oui* avec la tête, incapable de répondre.

Alors il demanda durement :

— Que vous a dit Marc ? J'ai le droit de savoir, et je veux le savoir !

Elle répondit avec simplicité :

— Et moi, j'ai pensé que mon devoir était de tout vous apprendre, et je suis venue pour cela.

Et aussitôt, sans en rien omettre, elle lui conta tout ce que le jeune aviateur lui avait confié la veille, tandis que, sur le fleuve aux ondes claires, la barque, docile, glissait.

Mais, contrairement à ce qu'elle pensait, elle ne vit sur le visage de Roger passer aucune lueur de surprise. Il lui dit froidement :

— Depuis longtemps, je connais le jugement de Marc à mon égard. Il croit détenir la vérité ; et pourtant elle est tout autre.

— Ah ! soupira la jeune fille, je vous en supplie, dites-moi tout !

— Soit. Aussi bien, vous nous avez donné trop de preuves de votre affection, de votre dévouement, pour ne point mériter ma confiance. Asseyez-vous, mademoiselle Michèle ; ce que je vais vous raconter est un peu long.

Il reprit sa place habituelle, devant son bureau de travail, et elle lui fit face, avide de l'entendre, certaine, cette fois, qu'elle allait connaître le drame tout entier.

Et Roger, ainsi que Marc l'avait fait la veille, commença son récit :

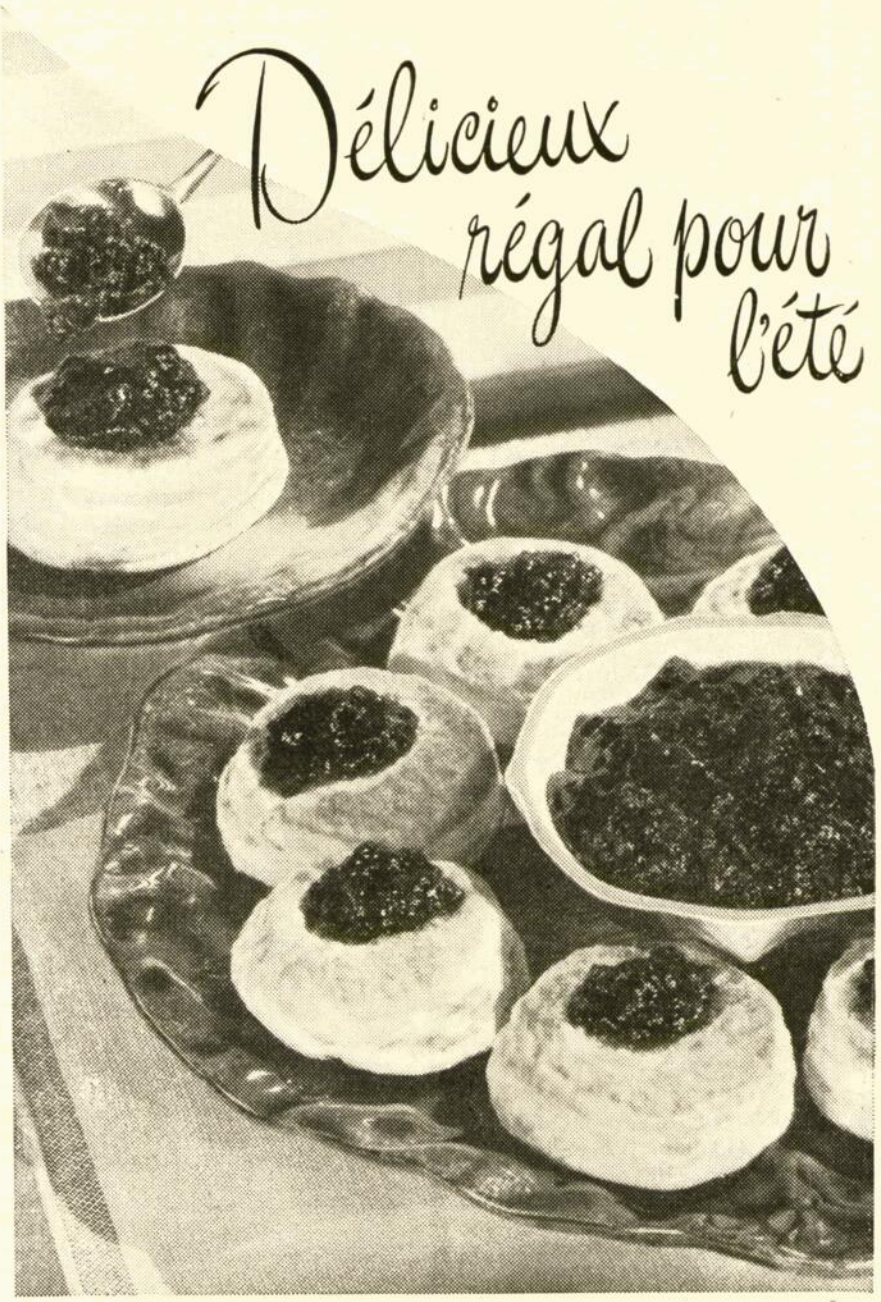
— Quand je quittai le *Clos-Joli*, le soir tragique, c'était sur ma moto. Mon père, qui dînait à Toulouse, avait pris l'auto. Il devait rencontrer Paul Mamers, et probablement manger avec lui. Ce Mamers était un usurier de la pire espèce, et malheureusement mon père s'était mis entre ses mains. Il refusa, ce jour-là, tout arrangement ; il se montra intraitable, exigea des remboursements immédiats, auxquels mon père opposa un refus non moins formel. Bref, ils se quittèrent dans une attitude hostile, lourde de menaces chez l'usurier, pleine de froideur chez mon père. Et ce dernier, écœuré et très ennuyé, vint me retrouver au club sportif où il savait que je devais passer la soirée, tant il avait hâte de m'apprendre l'intransigeance de cet ignoble individu. Je le vis tellement abattu et découragé que j'employai tous mes efforts à le remonter et lui conseillai d'aller bien vite se reposer au *Clos-Joli*, laissant tous soucis de côté jusqu'au lendemain.

« — Nous parlerons ensemble de tout cela, lui dis-je, à tête reposée, et avec le plus de sang-froid possible. A nous deux, nous trouverons bien un moyen d'arranger ces ennuyeuses affaires.

« Un peu rassuré par la confiance que j'avais essayé de lui communiquer, il reprit sa voiture et partit. Une demi-heure après, je quittai le club, lassé de la gaieté bruyante de mes camarades, car j'étais, moi aussi, fortement préoccupé ; je sautai sur ma moto et je m'élançai sur la route. Il faut vous expliquer que Paul Mamers habitait une maison isolée, sur la route qui conduit vers le *Clos-Joli*, et comme il était d'une avarice sordide, plutôt que de payer un taxi, quand il lui arrivait de se rendre à Toulouse pour ses affaires, il y allait à pied et revenait de même. Quand j'arrivai, ce soir-là, à deux cents mètres environ de sa demeure, je vis l'auto de mon père à demi renversée dans le fossé, mon père assis sur le marchepied, hagard, décomposé, et le corps de Mamers à terre, devant les roues de la voiture. Je crus être le jouet d'une hallucination. Couchant ma moto sur le bord de la route, je courus à mon père ; je l'interrogeai, je le suppliai de me répondre. Qu'était-il arrivé ? Comment cet affreux accident avait-il pu avoir lieu ? Il me fut impossible de rien tirer de lui. Absolument démoralisé, il semblait avoir perdu le sentiment, et ce n'était plus qu'une pauvre loque, à peu près aussi inerte que l'homme tombé en travers du chemin.

— Quelles minutes vous avez dû vivre ! . . . s'écria Michèle, devant les yeux de laquelle passait la vision tragique.

— Des minutes épouvantables ! répondit Roger qui, au seul souvenir, avait blêmi. Cependant, il fallait agir. Je redressai l'auto, m'assurai que Mamers était bien mort, car, toute canaille qu'il fût, je n'aurais pas voulu le laisser blessé sans essayer de le secourir. Mais, en ce qui le concernait, tout était bien fini. Il avait dû être heurté avec une rare violence. Je plaçai la moto dans l'intérieur de la voiture, je fis monter mon père sur le siège à côté de moi. Puis je pris le volant et je me mis à conduire, je vous prie de le croire, avec une vitesse folle. En cours de route, mon père reprit ses esprits. Nous



Tartelettes à la confiture faites avec la **'Magic'**

Voici pour les jours d'été un dessert délicieux qui fera le régal de tous les membres de la famille—des tartelettes à la confiture faciles à faire légères et savoureuses!

Et si vous voulez avoir la certitude de réussir toutes vos pâtisseries, employez la Poudre à Pâte 'Magic'. Pure et de confiance, la 'Magic' améliore invariablement vos mets préférés —les rend plus légers et plus savoureux. C'est pourquoi les autorités canadiennes en art culinaire la recommandent. Ne vous exposez pas aux désappointements; employez la 'Magic' la prochaine fois que vous cuirez des pâtisseries.



Tartelettes à la confiture

2 tasses farine ordinaire tamisée
3 c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'
1 c. à thé sel
4 c. à soupe shortening
1 oeuf
½ tasse lait
1 c. à soupe sirop de maïs clair
Confiture de framboises
Sucre de cannelle

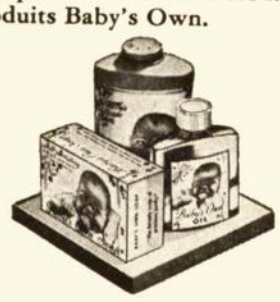
Tamisez ensemble farine, poudre à pâte et sel. Incorporez le shortening à l'aide de 2 couteaux ou d'un mélangeur à pâtisserie. Battez l'oeuf, ajoutez le lait et le sirop de maïs; ajoutez au mélange de farine, brassant juste assez pour que la pâte se tienne. Pétrissez ½ min. sur planche enfarinée. Roulez à ⅛" d'épaisseur; découpez avec emporte-pièce. Déposez sur tôle graissée et faites au centre des tartelettes une profonde dépression où vous déposez la confiture. Badigeonnez de lait, saupoudrez de sucre de cannelle. Cuisez au four (425°F.) 12-15 min. Servez immédiatement.



Un cadeau qui plaira sûrement

Pour bébé, le meilleur cadeau est un cadeau utile.

Un nécessaire de toilette Baby's Own est tout particulièrement utile puisqu'il contient les trois fameux produits Baby's Own.



Ce cadeau plaira certainement à la mère et à l'enfant. A la mère, parce qu'elle sait que des médecins et des gardes-malades recommandent les produits Baby's Own. A bébé, puisque les produits Baby's Own sont doux et adoucissants. Ils conviennent parfaitement à sa peau sensible.

Donnez un cadeau qui plaira. Donnez un nécessaire de toilette Baby's Own.

Joli cadeau: nécessaire de toilette — 60¢ ou $1.10



LES NÉCESSAIRES DE TOILETTE

Baby's Own

contiennent

DE LA POUDRE BABY'S OWN
DU SAVON BABY'S OWN
DE L'HUILE BABY'S OWN

nous arrêtâmes. Je pensais que l'air lui ferait du bien et achèverait de le remettre. Puis je lui expliquai qu'il valait mieux qu'il rentre à pied, afin d'arriver un assez long moment après moi, cela dans le cas où il rencontrerait quelqu'un qui le reconnaîtrait. Il comprit ma prudence et accepta. Je sautai de nouveau dans la voiture et, dès que j'eus franchi le portail du *Clos-Joli*, je me dirigeai vers le garage, pour rentrer bien vite cette maudite voiture, cause de tout le drame. Je montai dans ma chambre, mais je ne pus dormir. J'avais hâte de voir poindre le jour, car j'avais un travail à accomplir. En effet, dès l'aube, je me mis à nettoyer les traces de sang sur les roues de l'auto. Ma pauvre petite sœur me surprit au moment où je m'acharnais à détruire ce qui eût pu être, contre mon père, une preuve bien dangereuse. Vous savez par Marc tout ce qu'Anne a pensé ; inutile de revenir là-dessus. Quant à mon père, il ne se remit pas de ce coup terrible ; sa mort prématurée est due à cet affreux accident.

— Et c'est alors que vous l'avez remplacé si courageusement à l'usine ?

— Il l'a bien fallu. Je me suis jeté à corps perdu dans le travail. Rembourser les héritiers de Paul Mamers devint le but de ma vie. Je suis fier d'y avoir pleinement réussi. Des dettes de mon père, il ne reste plus aucune trace, et nous pouvons, nous tous, les Astrières, passer partout le front haut.

— Mais votre sœur, demanda Michèle, pourquoi donc a-t-elle été si profondément atteinte par ce drame ?

— Pauvre petite Anne ! soupira le jeune homme, elle ne quittait plus sa chambre ; nous pensions qu'ayant beaucoup aimé notre père, elle se confinait dans sa peine. Mais quand je m'aperçus que Marc me traitait en paria, je compris avec épouvante que ma sœur lui avait fait partager son erreur. Désespéré, je voulus remettre les choses au point, et j'allai voir Anne. Je fus épouvanté des ravages que la maladie, la douleur et un chagrin secret avaient produits sur cet organisme délicat. Anne n'était plus que l'ombre d'elle-même. Et j'eus une telle pitié pour cette enfant si chère que le courage me manqua pour parler. D'ailleurs, qu'aurais-je pu lui dire ? Que c'était notre père, et non moi, qui avait écrasé le Juif ? Sa peine en aurait-elle été moins amère ? Je la quittai après de banales paroles et des baisers qui, de sa part, manquaient de chaleur... Mais le jour de sa mort elle me fit appeler.

— Je le savais par Marc.

— A ce moment suprême, elle exigea la vérité, et je ne me sentis plus le droit de me taire. Je lui contai en détail le tragique accident. Elle pleurait, ah ! comme elle pleurait !... Et avec quels mots elle me demanda pardon d'avoir douté de moi ! Pauvre petite Anne ! acheva-t-il douloureusement.

— Mais, dit Michèle, après avoir réfléchi un long moment sur le triste récit qu'elle venait d'entendre, il me semble que vous n'avez pas agi tout à fait comme il l'aurait fallu. Le mieux n'aurait-il pas été de rester auprès du corps de Mamers et d'appeler la gendarmerie ? C'était un accident épouvantable, mais, après tout, un accident comme il y en a si souvent, et dans lequel le hasard seul est responsable.

— Vous pensez bien que j'eus cette idée tout de suite ; mais l'affaire se compliquait du fait que Mamers était un créancier de l'usine... et l'on aurait pu savoir que mon père et lui se querellaient fréquemment. Enfin, il y aurait eu une enquête...

— Eh bien ! en quoi l'auriez-vous trouvée gênante ?

Roger eut un soupir :

— On aurait remarqué ce qui m'avait sauté aux yeux tout de suite : c'est qu'il avait fallu un brusque coup de volant pour atteindre quelqu'un sur le bas-côté de la route. Mon père a pu être ébloui par les phares d'une autre auto... mais c'eût été bien difficile à prouver !... Ou bien, en raison même de sa maladie de cœur, il a fait une fausse manœuvre. Vous comprenez bien, Michèle, que moi, son fils, je ne dois admettre que l'une ou l'autre de ces hypothèses ! Mais les enquêteurs auraient pu en envisager une troisième... et je n'ai pas besoin de préciser, n'est-ce pas ? Car enfin mon père détestait cet horrible usurier, et il avait un intérêt trop évident à sa disparition pour qu'on ne puisse pas envisager le pire. Moi-même, hélas ! n'ai-je pas dû souvent repousser de toutes mes forces cette affreuse supposition ?

Il se tut, l'âme bouleversée par ces odieux souvenirs ; et, le front dans sa main, la tête basse, on eût dit qu'il n'osait plus regarder la jeune fille.

— Pauvre Roger, murmura-t-elle, comme vous avez dû souffrir !

— Il y a des êtres voués au malheur et au sacrifice. Sans doute suis-je du nombre.

— Le destin vous doit une revanche, promit-elle ; il vous la donnera.

— Peu m'importe ! Pour faire son devoir, on n'a pas besoin d'avoir l'espoir d'une récompense.

Il ajouta, la regardant avec une sorte de tendresse :

— D'ailleurs, ma récompense, je l'ai déjà, puisque la Providence vous a donnée à nous.

Elle dit, émue :

— Je suis heureuse, oh ! tellement heureuse du bien que je peux vous faire !

— Vous êtes une amie, une véritable amie. Je vous remercie d'être venue me confier spontanément ce que vous veniez d'apprendre. Vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir, car cela semble indiquer que vous n'avez pas cru les affirmations de Marc.

Elle n'eut pas une hésitation pour répondre :

— Non, je ne l'ai pas cru.

— Vous êtes la bonté en personne.

— Voulez-vous me permettre d'apprendre la vérité à M. d'Harmont ?

— Oh ! fit-il, haussant les épaules avec dédain, cela n'a aucune importance. Pourtant je vous laisse libre... Faites ce qui vous fera plaisir.

Elle se leva. Il l'accompagna jusqu'au seuil de la porte, et là ils se serrèrent la main longuement.

Michèle descendit jusqu'au village et entra à la poste. Elle voulait téléphoner à Marc.

— Allô ! allô ! M. d'Harmont ? demanda-t-elle.

Une voix de femme répondit :

— Il est parti pour deux jours.

Et, ayant compris qu'elle avait au bout du fil la mère du jeune aviateur, l'institutrice de Suzette se nomma.

— Ah ! très bien, lui répondit-on aimablement. Je compte aller chez les Astrières sans tarder. Mais venez donc me voir, chère petite mademoiselle ; Marc m'a tellement parlé de vous !... J'ai hâte de vous connaître.

Un peu émue, Michèle promit sa visite pour le soir même.

CHAPITRE XI

APRÈS le déjeuner, la jeune institutrice remonta dans sa chambre et soigna particulièrement sa toilette. Sans se l'avouer, elle voulait plaire à la mère de Marc. Elle souhaitait que celle-ci ne pût critiquer ni son bon goût, ni sa conversation, et que rien d'elle ne la choquât. Elle pensait trouver une vieille dame figée dans l'austérité de ses principes et les préjugés de son aristocratique naissance, aussi ce fut d'un cœur tout à fait ému qu'elle se mit en route pour Toulouse.

Mme d'Harmont habitait le studio de son fils, dans un tout petit appartement rue de la Pomme. Au coup de sonnette de Michèle, elle vint elle-même



Les Vitamines B n'ont pas besoin d'être Coûteuses !

Vous pouvez aujourd'hui acheter des Comprimés de Vitamine B Compound à prix beaucoup moindre que celui que vous payiez il y a quelques années. Miles Laboratories font les Comprimés de Vitamine B Compound marque ONE-A-DAY et c'est leur politique de garder le prix des vitamines aussi bas que possible.

Les vitamines B ne seront pas un item coûteux pour vous, si vous achetez la marque ONE-A-DAY. Vous en aurez pour votre argent tout en obtenant des comprimés d'excellente qualité. Vous ne pourriez acheter de meilleures vitamines que la marque ONE-A-DAY, même si vous payiez le double du prix.

Quand vous allez à la pharmacie, ne dites pas que vous voulez des vitamines B, mais demandez les Comprimés de Vitamine B Compound en spécifiant la marque ONE-A-DAY. Chaque comprimé contient 3 vitamines du groupe B et vous pouvez en prendre un par jour.

30 Comprimés $1.00
90 Comprimés $2.50

Recherchez les cartons gris clair.

COMPRIMÉS DE VITAMINE B COMPOUND
MARQUE
ONE-A-DAY



NAUSÉE due aux mouvements qui dérangent l'équilibre, soulagée par le

MOTHERSILL'S SEASICK REMEDY

Pour voyages sur terre et sur mer. Résultats satisfaisants ou argent remis.

PAR TOUT LE MONDE

24

ouvrir, et, spontanément, l'inquiétude de la jeune fille se dissipa, car la mère de Marc était une femme charmante. De manières simples, de mise modeste, elle avait le don de mettre tout de suite ses interlocuteurs à leur aise et d'attirer, d'emblée, la sympathie.

— Chère mademoiselle, dit-elle en introduisant la jeune fille, excusez-moi de vous recevoir dans cet inconfortable logis. Il est tout à fait suffisant pour mon fils, et j'y viens si rarement que j'ai toutes raisons de m'en contenter ; mais pour des réceptions, j'avoue que c'est un peu restreint. N'importe : je suis vraiment heureuse de vous y accueillir.

— Et moi, ravie d'y être venue.

— Marc m'a longuement parlé de vous, à tel point que j'avais l'impression de vous avoir déjà vue. Et quand vous êtes entrée, là, tout d'un coup, je vous ai trouvée telle que, d'après les descriptions de mon fils, je vous avais imaginée. Pourtant, acheva-t-elle avec un aimable sourire, je ne vous aurais crue ni si jolie, ni si attirante, et quand Marc faisait votre éloge, il restait bien en dessous de la vérité.

— Oh ! madame, je vous en prie... murmura Michèle, confuse.

— Je sais quelle bonté, quel dévouement vous ne cessez de témoigner à la famille Astrières. Votre œuvre est admirable. Suzette avait tant besoin qu'une femme tendre et intelligente la dirige. Elle est devenue, paraît-il, une enfant docile et charmante. Quant à Mme Astrières, elle a l'impression d'avoir retrouvé sa fille, et votre sollicitude de tous les instants lui fait sentir sa peine moins amère. Le *Clos-Joli*, m'a dit mon fils, a ressuscité sous vos mains.

— Je ne mérite certainement pas tous ces compliments, voulut protester l'institutrice.

— A Marc aussi, vous avez fait du bien. Avant vous, il était plongé dans le désespoir. Car il aimait sincèrement Anne. Celle-ci, d'ailleurs, était douée de toutes les vertus comme de tous les charmes. C'était la fiancée rêvée, et c'eût été, j'en suis certaine, la plus parfaite des femmes.

Ayant terminé ce panégyrique de la pauvre petite disparue, elle acheva avec un soupir :

— Ah ! ce doit être terrible de prendre dans le cœur d'un homme la succession d'une morte ! Ne pensez-vous pas que la partie est inégale ?

Michèle ne s'attendait pas à une pareille réflexion. Assez démontée par le ton que prenait la conversation, elle fit une réponse vague, bredouilla quelques phrases à peu près inintelligibles. Mme d'Harmont, d'ailleurs, ne la laissa pas plus longtemps s'embrouiller.

Elle se remit à parler, sautant d'un sujet à l'autre, évoquant sa vie, celle de son fils, l'avenir brillant de celui-ci. Et, parlant de sa profession, elle s'attrista :

— Il a entrepris un métier dangereux. Mais le moyen de l'en dissuader ? Il s'est découvert, presque enfant, une véritable vocation pour ces grands voyages aériens ; les ailes lui ont poussé aux épaules plus vite que la moustache sur les lèvres, et je tremble qu'un de ces jours il ne veuille entreprendre une de ces randonnées aventureuses dans lesquelles nos plus grands pilotes ont laissé leur vie.

Michèle dit avec douceur :

— Il ne le fera pas, madame ; il aura pitié de votre angoisse... de vos larmes...

— Ah ! soupira-t-elle, les enfants sont de grands ingrats ! Si Anne avait vécu, peut-être aurait-elle empêché ces tentatives folles ; les jeunes femmes ont une puissance que les vieilles mamans ne possèdent plus...

— Votre fils est si jeune, hasarda Michèle : il oubliera ce grand chagrin.

— Et il aimera de nouveau, voulez-vous dire. Peut-être même aime-t-il déjà...

Sur cette phrase mystérieuse, elle garda un instant le silence ; mais, voyant que la jeune institutrice, elle aussi, se taisait, elle se remit à parler de la famille Astrières et du *Clos-Joli*.

— Tout le monde prétend, dans le village, que vous remplacez absolument Anne, dit-elle. Mme Astrières, qui m'écrit parfois, ne cesse de me parler de vous. Je ne suis pas encore allée la voir, mais je suis certaine que, dès que nous nous reverrons, votre nom lui viendra aux lèvres. J'ai rencontré, dans un magasin de Toulouse, le vieux Joseph. Vous l'avez absolument conquis. Il prétend que dans le choix des fleurs vous avez les mêmes goûts qu'Anne. Louise, qui l'accompagnait, m'a affirmé que dans la direction de la maison vous montriez l'autorité ferme et douce à la fois de notre petite disparue, et que vous obéir était une joie ! Enfin il n'y a qu'un cri pour affirmer qu'avec vous la pauvre Anne est revenue chez les Astrières. Tout ce que je vous raconte là, certainement on vous l'a dit aussi ?

— Mon Dieu, oui... madame, répondit la jeune fille, un peu troublée.

— Et vous l'avez cru ?

Surprise, et même peinée, Michèle mit une certaine vivacité à répondre :

— Oui, je l'ai cru. J'ai vu que ma présence apportait dans cette maison la paix, l'ordre et le calme qui y régnaient autrefois. J'ai constaté que Suzette réfrénait ses mauvais penchants, pour redevenir la fillette affectueuse qu'elle était lorsque sa sœur vivait, et je sais que Mme Astrières a repris goût à la vie depuis que je m'occupe d'elle, que nous travaillons ensemble, que nous visitons toutes deux ses pauvres et que nous parlons, l'une et l'autre, des êtres bien-aimés qu'elle a perdus. Je crois, madame, qu'ayant fait de grands efforts pour combler le vide laissé par l'absente, j'y suis, en partie, parvenue.

— Tout cela est exact, ma chère enfant, et je ne veux ni diminuer vos mérites, ni vous décourager dans la voie que vous avez choisie. Mais on ne remplace jamais tout à fait quelqu'un ; on est soi, et on a le droit de vivre pour soi. Il ne faut pas, par un excès de bonté, se griser de mots ou de chimères. Le bonheur que l'on veut donner aux autres, c'est très bien, c'est très beau ; mais son propre bonheur, il faut tout de même y songer. Et croyez-moi, ma petite fille, si vous voulez bien suppléer au vide laissé par l'absence d'Anne auprès de Suzette, de Mme Astrières et du personnel domestique, n'exagérez pas votre tâche. Ne demandez pas à votre cœur plus qu'il ne peut donner.

— Je ne vous comprends pas, madame, balbutia la jeune fille, prête aux larmes.

— Vous ne comprenez pas ? A présent, peut-être, que ce que je viens de vous dire vous surprend. Vous n'attendiez pas de moi de telles paroles. Mais quand vous serez rentrée au *Clos-Joli* et que vous retrouverez le calme de votre petite chambre, vous réfléchirez, et alors tout ce que je viens de vous dire vous apparaîtra clair, lumineux... et vous sentirez que j'ai raison.

Elle se pencha vers la jeune institutrice, lui prit les mains et acheva très affectueusement :

— Ce n'est pas pour Anne que vous vivez, mais pour vous. Réfléchissez bien avant de prendre une décision qui pourrait enchaîner votre existence et peser irrémédiablement sur votre avenir.

Michèle se leva. Elle était plus troublée encore qu'au moment de son arrivée, et elle avait hâte de se retrouver seule. Mme d'Harmont la reconduisit jusqu'à la porte ; elle la chargea de mille choses aimables pour les Astriè-

"On croirait donner une entrevue !"



Pour la spécialiste de Charles of the Ritz qui prépare votre poudre, chaque cliente devient une grande vedette qu'elle entoure de soins empressés. Elle note soigneusement les différentes teintes qui composent votre épiderme... la nuance de vos cheveux... de vos yeux... les couleurs que vous préférez. Avec art, science et un brin de magie, elle pèse et mélange les diverses nuances de poudre qui s'harmoniseront à votre teint et lui communiqueront un éclat enchanteur. Le résultat ? La beauté radieuse que peut seule donner la

poudre préparée individuellement

PAR

Charles of the Ritz

New York • Paris • Londres • Montréal



NE RISQUEZ pas de perdre une seule de ces précieuses heures de vacances! Si "ces jours-là" surviennent durant cette période, employez Tampax comme protection hygiénique. Ce produit moderne se porte intérieurement; ceintures, épingles ou bandes extérieures sont donc superflus. . . . Que vous revêtiez une robe de soirée ou un maillot de bain,



Tampax est invisible. Vous pouvez nager, flâner ou danser sans embarras. Tampax n'est pas une "amélioration" . . . c'est une "merveille"! Il vous apporte nombre d'avantages. Par exemple, Tampax ne cause aucune odeur. Aucune irritation possible. Se porte aussi dans le bain ou sous la douche. Une provision d'un mois se dissimule dans votre sac à main. Il facile de disposer de Tampax car son format n'est que le 1/15 des anciens tampons.

Mis au point par un médecin et fabriqué de coton hydrophile pur comprimé en de minces applicateurs, Tampax est en vente en 3 degrés d'absorption. La boîte économique suffit pour environ 4 mois. Canadian Tampax Corporation Limited, Brampton, Ontario.



Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

CANADIAN TAMPAX CORPORATION Limited, Brampton, Ont.

Envoyez-moi sous pli personnel un paquet d'essai de Tampax. J'inclus 10c. pour frais d'envoi et j'indique le format désiré:

( ) RÉGULIER ( ) SUPER ( ) JUNIOR

Nom.....
(écrire bien lisiblement)

Adresse.....

Ville..... Prov.....47-21F

res et la pria d'annoncer sa très prochaine visite au *Clos-Joli*. Puis elle l'embrassa avec une grande tendresse.

•

Quelques jours après, elle dut aller chercher Suzette, dont les vacances ne pouvaient guère se prolonger plus longtemps.

— Voilà notre petit rayon de soleil qui a repris sa place au *Clos-Joli*, dit Roger, heureux de retrouver cette petite sœur si tendrement chérie.

Et l'institutrice reprit ses leçons, sa tâche coutumière, avec un grand effort pour chasser toute préoccupation qui lui fût personnelle. Pourtant, depuis sa visite chez Mme d'Harmont, elle ne cessait de s'interroger et, comme la mère de Marc le lui avait conseillé, d'essayer d'y voir clair dans ses pensées et dans son cœur. Elle n'avait pas revu le jeune aviateur, dont l'absence, pour raison de service, se prolongeait un peu plus longtemps qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Et elle s'en réjouissait, malgré le plaisir infini qu'elle éprouvait à ses côtés, parce que, délivrée de la chère présence, elle pouvait s'interroger avec une lucidité plus complète. Un matin, tandis que, dans sa chambre, elle réfléchissait et se remémorait sa conversation avec Mme d'Harmont, Suzette entra et, l'embrassant, lui dit en confidence :

— Chère petite mademoiselle, je viens d'éclaircir un mystère.

Michèle la regarda, surprise :

— Comment, un mystère ? Que voulez-vous dire, petite fille ?

— Eh bien ! voilà, expliqua l'enfant, enchantée du petit effet qu'elle allait produire, j'avais, dans le tiroir de mon bureau, une photographie que vous m'aviez donnée...

— Une photographie de moi ?

— Mais oui, petite mademoiselle : cette si mignonne photo où vous avez votre jolie robe rose avec votre grand chapeau.

— Oui, je me souviens très bien.

— Cette photo avait disparu depuis un mois. Je n'osais pas vous le dire, mais j'en avais une si grande peine ! Et puis, je n'y comprenais rien. Qui avait pu me la prendre ?

— Vous l'aviez égarée, mon petit.

— Pas du tout ! protesta Suzette. Elle était à sa place, dans une boîte spéciale, et je suis certaine de ne l'en avoir jamais retirée.

— Alors ?

— Eh bien ! alors, la voilà qui tout d'un coup a réintégré mon bureau.

Michèle se mit à rire :

— Et qui soupçonnez-vous de m'avoir enlevée en effigie ?

— Roger, répondit paisiblement Suzette.

La jeune fille sursauta :

— Roger ? Mais c'est impossible, voyons !

— Impossible, impossible... Et d'abord, je suis comme Napoléon, moi !

— Comment, comme Napoléon ?

— Mais oui : je trouve que le mot *impossible* n'est pas français, et je vous répète que c'est Roger qui m'a joué ce tour.

— Quand on dit *être sûre*, il faut donner des preuves.

— Eh bien ! j'en ai une ! jeta l'enfant, triomphante. Un jour, je me souviens très bien d'avoir vu Roger sortir de ma chambre.

— Il vous cherchait.

— Allons donc ! Il m'aurait appelée avant de monter jusque chez moi.

La jeune institutrice, un peu ébranlée, demanda, s'adressant à elle-même beaucoup plus qu'à son élève :

— Pour quelle raison Roger aurait-il pris ma photographie ?

— Ah ! quant à ça, ma petite mademoiselle chérie, je l'ignore !

Mais, dans sa cervelle enfantine, une idée germa tout à coup, et elle la jeta, avec l'étourderie de son âge :

— Peut-être parce qu'il vous aime beaucoup, beaucoup... et que, lorsqu'il s'en va à l'usine, il veut emporter un peu de vous avec lui.

— Taisez-vous, Suzette ! Ce que vous dites est absurde !

Michèle avait rougi jusqu'à la racine de ses fins cheveux blonds, ce qui n'échappa point à la perspicacité de Suzette.

— Pas si absurde que cela, murmura-t-elle entre ses dents. Roger vous aime, j'en suis bien certaine : d'abord parce que vous ressemblez à Anne ; ensuite parce que vous nous avez rendu un peu de bonheur ; et enfin parce que vous êtes jolie, petite mademoiselle, plus jolie que toutes les jeunes filles du monde.

Elle lui mit ses bras autour du cou et l'embrassa de tout son petit cœur d'enfant. Michèle lui rendit ses caresses, et quand elle se retrouva seule, elle se mit à réfléchir longuement sur le fait que venait de lui révéler Suzette. Sa pensée rejoignit Roger. Elle se remémora tout ce qu'il lui avait confié concernant le drame qui avait suscité la mort de son père et de sa sœur ; elle réalisa la souffrance éprouvée par le jeune homme, son courage, l'héroïsme obscur qui se cachait dans sa vie, et de toute son âme elle l'admira. Roger ! Elle revoyait le beau visage pathétique, le regard un peu hautain, le sourire toujours douloureux, la haute et svelte silhouette. Elle réentendit des mots qu'il avait dits, des phrases qui lui étaient coutumières ; et, descendant au fond d'elle-même, scrutant l'intimité la plus profonde de son être, elle s'étonna des sensations qu'elle éprouvait, des sentiments qui, sans qu'elle y prît garde, s'étaient éveillés dans son cœur depuis quelque temps et qui, peu à peu, dominaient tous les autres. Et, troublée, elle ne descendit pas pour dîner.

CHAPITRE XII

LA MISSION qui avait été confiée à Marc étant terminée, il rentra à Toulouse avec un double plaisir : celui d'y retrouver sa mère et de revoir Michèle. A peine eut-il mis les pieds dans la Ville Rose qu'il téléphona à cette dernière :

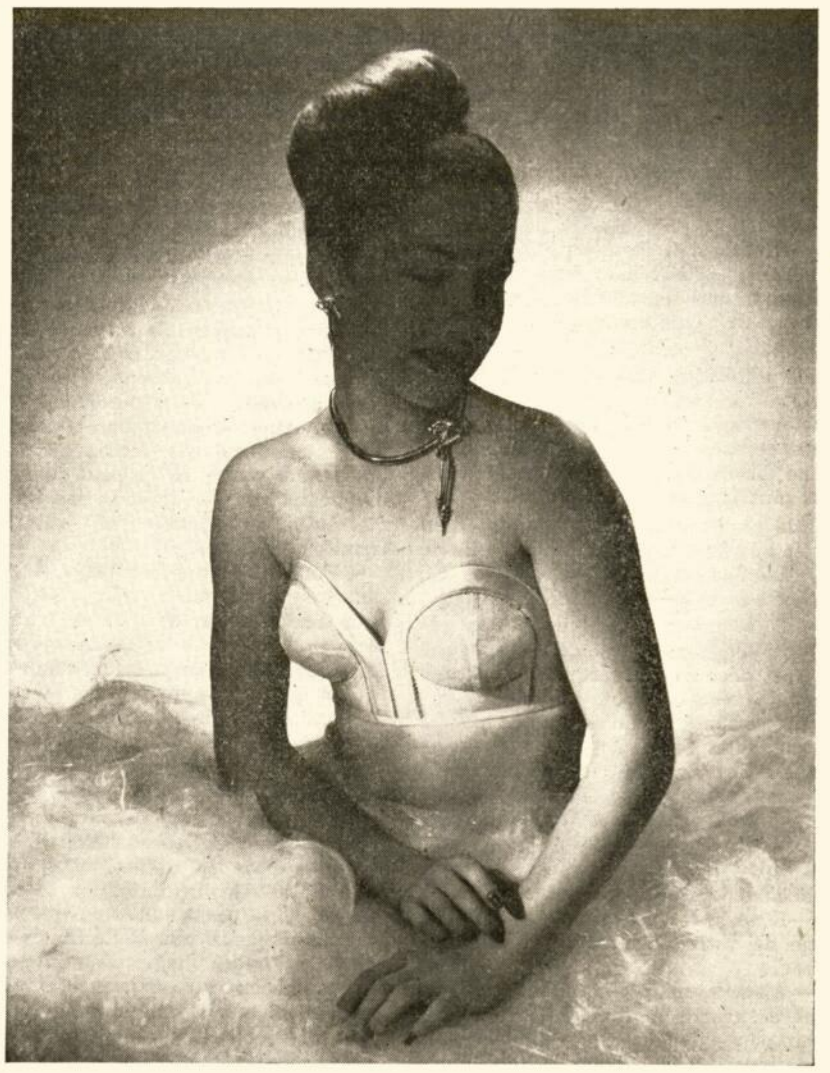
— Je veux vous voir au plus tôt, lui dit-il. J'ai une grande nouvelle à vous apprendre.

— Eh bien ! lui répondit-elle, venez au *Clos-Joli* cet après-midi. Cela tombe bien : c'est jeudi, et Suzette va se promener avec Mme Astrières ; nous aurons toute latitude pour causer.

Et elle attendit l'arrivée du jeune aviateur avec une sorte d'impatience fiévreuse, car elle sentait que son avenir allait se décider. Ballottée entre deux sentiments qu'elle ne parvenait pas à sentir plus fort l'un que l'autre, incapable de choisir la voie à suivre, elle s'abandonnait à son destin. Marc lui était cher. Elle continuait à voir en lui l'ami de la première heure, celui dont elle avait pu, à maintes reprises, apprécier la valeur morale et la délicatesse, dont elle connaissait la douloureuse blessure et qu'elle rêvait de consoler. Mais elle ne pouvait songer à Roger sans un frémissement intérieur, et elle sentait que toutes les forces vives de son être l'inclinaient vers lui.

Penchée à la fenêtre ouverte, elle vit la voiture de Marc s'engager dans l'allée centrale, et elle descendit en hâte pour se porter à sa rencontre. Et dès qu'il eut rangé l'auto devant le perron, elle l'entraîna sous la tonnelle, où les roses-pompons exhalaient leur délicat parfum.

— Alors, demanda-t-elle avec une affectueuse curiosité, cette grande nouvelle, qu'est-ce au juste ? Depuis ce matin, je me creuse la cervelle inutilement, pour la deviner.



Puisque la mode est aux épaules découvertes pour les robes du soir, les robes d'été au large décolleté, il nous faut un soutien-gorge discret, sans bretelles, qui conserve, embellit ou corrige. *Minuet*, fabriqué par Gothic, est en tissu cordtex d'un ajustement parfait et d'un entretien facile.

Il sourit :

— Je vais tout vous dire, Michèle : mon absence, qui avait pour but une banale affaire de service, s'est prolongée pour me permettre la préparation d'un vol d'essai. Il a eu lieu hier matin, et il a été concluant. Je vais réaliser mon plus beau rêve.

— Vous allez partir ! cria-t-elle, un peu pâle d'avoir compris ce que ce départ comportait de possibles dangers.

— Oui, répondit-il avec une sorte d'exaltation, je vais partir, en effet. Je vais tenter une chose très belle : relier d'un coup d'ailes la France à sa colonie de l'Afrique Occidentale. Si je réussis, je ferai le courrier de la nouvelle ligne qui aura été ouverte grâce à moi. Ainsi je ne moisirai plus dans les bureaux ; je vais reprendre mon vol. Si vous saviez, Michèle, quelle joie j'en éprouve ! Et quelle fierté que ce soit moi que mes chefs aient choisi, plutôt que l'un de mes camarades !

— C'est la preuve de l'estime qu'ils ont pour vous, pour votre courage de votre science de pilote. Je vous félicite bien sincèrement, Marc, et je me réjouis de ce que vos plus chers désirs soient comblés. Mais cela m'attriste tout de même. Je vous avoue que dans cette aventure où vous allez vous lancer si allégrement, moi, je pense beaucoup plus au danger qu'à la gloire, et j'ai peur, oui, j'ai terriblement peur...

Des larmes lui montaient aux yeux. Il lui prit les mains et essaya de la rassurer :

— Je réussirai, Michèle, et je rentrerai sain et sauf, j'en ai la ferme conviction.

— Vous verrez Mme Astrières avant votre envolée ?

— Certainement. Et j'embrasserai Suzette.

— Et Roger ?

Il eut un geste d'indifférence et ne répondit pas.

— A propos de Roger, reprit la jeune fille, j'ai eu dernièrement une très longue conversation avec lui... Il a été très malheureux, et il a beaucoup de mérite.

Un sourire un peu ironique éclaira les beaux yeux de Marc :

— Vous êtes si bonne, Michèle ! vous avez pitié de nous tous. Mais, moi, je n'ai pas votre indulgence, et jamais je ne pourrai cesser de haïr Roger.

— Mais enfin, pourquoi ?

Il répondit avec une sombre exaltation :

— Il est cause de la mort d'Anne.

Elle le regarda profondément :

— Qu'est-ce qui tient le plus de place dans votre cœur, Marc, dites-le-moi... je veux le savoir : est-ce votre amour pour Anne, ou votre haine pour Roger ?

— Part égale ! jeta-t-il âprement.

— Eh bien ! votre haine est inutile ; elle est injuste et abominable. Roger ne la mérite pas. J'ai appris la triste vérité et je vais vous la dire.

Et, longuement, avec une précision parfaite, n'omettant aucun détail, elle dit au jeune homme le récit qu'elle avait entendu, peu de jours avant, de la bouche même de Roger. Elle mit en lumière tout ce qui innocentait le jeune homme et rejeta sur le hasard et sur une faute — probablement involontaire — de M. Astrières le drame qui avait causé les deuils successifs du *Clos-Joli*.

Il l'écouta silencieusement, sans jamais tenter de l'interrompre ; mais, quand elle eut fini, il lui sembla voir dans le beau regard de l'aviateur passer une lueur de doute, et il n'eut pas l'élan qu'elle attendait. Elle avait cru qu'après avoir appris ces choses, il allait se diriger vers l'usine pour offrir des excuses à Roger et lui serrer affectueusement la main. Au lieu de cela, elle entendit Marc lui dire avec beaucoup de calme :

— Tout ce que vous venez de me conter est très bien, mais je ne suis pas très sûr que ce soit exact.

— Oh ! Marc ! vous supposeriez que Roger m'a menti ?

— Peut-être. Qui l'empêche de donner du drame la version qu'il lui plaît ? Après tout, il est le seul témoin. Personne ne peut ni le contredire, ni l'approuver.

Déçue, Michèle n'eut pas le courage d'insister. Elle demeura silencieuse, écoutant le jeune homme parler de nouveau de son prochain départ.

— Vous m'avez raccroché à la vie, Michèle, lui dit-il avec un sincère élan de gratitude. J'étais si malheureux, si désemparé, que j'avais perdu jusqu'à l'amour de mon métier. Plus rien ne m'intéressait, ne me tentait. Mais vous êtes venue, et alors tout a changé. C'est comme si j'avais ressuscité d'entre les morts. Je me sentais seul, sans le moindre goût pour entreprendre le désir des grandes et belles choses, ou pour l'attrait du risque, de l'aventure et de la gloire. Me voilà relancé ! Vous avez été mon bon ange. Auprès de vous, j'ai parfois l'impression qu'Anne est encore là.

Elle fut incapable de réprimer une protestation :

— Mais, cependant, je ne suis pas Anne, Marc ! il vous faut bien l'admettre. Je suis Michèle... et, tout de même, il n'est pas possible que ce soit la même chose !

Il tressaillit. La veille encore, sa mère lui avait dit une chose semblable, et elle s'était servie de termes analogues. Il fut frappé de cette réflexion, et, brusquement, le rêve qu'il s'était plu à caresser depuis plusieurs mois lui parut soudain s'éloigner de lui, s'estomper, devenir irréalisable. Cette jeune fille assise à ses côtés, dont le cœur, si souvent, s'était penché vers le sien, et qu'il trouvait belle et désirable, c'était pourtant vrai qu'elle n'était pas l'image exacte de sa fiancée. Elles étaient deux : la morte et la vivante ; et elles avaient des visages dissemblables, des personnalités différentes ; et il ne pourrait jamais reprendre, aux côtés de celle-ci, le beau songe d'amour commencé auprès de l'autre. Oui, qu'ils le voulussent ou non, il y avait Anne et Michèle. Il soupira, mais dit avec une grande franchise :

— Je ne pourrai pas oublier Anne.

Il sembla à la jeune institutrice que cette simple affirmation coupait définitivement les ailes à la chimère qui, depuis trop longtemps, voletait dans son cerveau. Elle n'eût pu dire si elle en éprouvait de la peine, ou si elle en était soulagée.

— Anne... reprit Marc, avec une sorte de ferveur, si vous saviez comme elle est présente en moi ! Surtout quand je suis à bord de mon avion. Là, j'ai l'impression d'être plus près d'elle... de l'avoir tout contre moi, penchée sur mon épaule... Quand je remets les pieds à terre, elle me quitte, et c'est affreux. Je me suis accroché à son souvenir comme à une bouée de sauvetage. Puis j'ai essayé de vivre sans elle. J'ai réussi en partie, parce que je vous ai rencontrée. Alors, j'ai repris goût à la vie, à mon métier, et il m'a semblé que je pouvais, non l'oublier tout à fait, mais être heureux sans elle. Pourtant, hier, quand j'ai tenté ce vol d'essai, elle était là, dans la carlingue. Je sentais son souffle sur mon front... j'ai cru entendre sa voix... nous sommes partis tous les deux... dans les nuages...

Un sanglot lui échappa :

— Pardonnez-moi, balbutia-t-il, de vous parler toujours d'elle...

Michèle le considéra avec une grande pitié.

— Comment vous en voudrais-je, pauvre Marc ! C'est si beau ce sentiment inoubliable que vous portez en vous ! Oui, vous ne pouvez que parler

Toute femme peut se servir du Cuiseur à Pression National en toute sécurité

dit **MADAME JEHANE BENOIT**
authorité on Alimentation et Cuisine





▶ "Lorsque je vis un Cuiseur à Pression National pour la première fois, j'étais ravie de penser qu'enfin la ménagère aurait un ustensile précis pour la cuisine et la mise en conserves. Je me demandais aussi comment nous allions nous habituer à ce qui, alors, pouvait être considéré comme un autre accessoire d'importance secondaire. Si je considère le chemin parcouru depuis, je vois combien il était inutile même de penser qu'il serait difficile de s'habituer au cuiseur à pression. Il est la simplicité même, non seulement pour les conserves mais aussi pour la cuisine.

"Je puis acheter mes aliments en saison, quand ils sont à leur meilleur, et à bas prix . . . pour ensuite les mettre en conserves et les utiliser en tout temps de l'année. J'ai fait, avec mon Cuisseur à Pression National des conserves de fruits, de légumes, et aussi, des conserves de viande, de poisson, de volaille—des conserves d'aliments de tout genre.

"Presque tout danger qu'ils se gâtent comme il arrive souvent pour les conserves faits d'après les vieilles méthodes est éliminé. Elles ont toujours réussi et les aliments gardent toute leur saveur naturelle et leur valeur nutritive. Mon Cuiseur à Pression National est la meilleure aide jamais inventée pour la mise en conserves chez soi et la cuisine de famille."

Cuiseur à Pression National



Capacité — 5 pintes ou 7 pots-chopine
11 boites — 20 onces ou 5 de 28 onces
Coulé en aluminium épais. Accessoires: panier à conserves, casseroles intérieures, bande hermétique, double-fond. Indicateur à pression de précision.

GRATIS — Le "Guide Moderne pour la Mise en Conserves Chez Soi" avec chaque Cuiseur National. Un manuel complet avec toute la procédure pour la mise en conserves. La rend FACILE. Recettes, illustrations, informations alimentaires précieuses.

Pour tous détails, demandez par lettre le dépliant intitulé: "La Façon Moderne de Faire ses Conserves".

National Pressure Cooker Company (Canada) Limited,
Dept. 71 Wallaceburg, Ontario.

Nom.....*Adresse*.....

Ville.....*Prov*.....



Modèle No E8015

Guaranteed by Good Housekeeping

Avantagez votre ligne

avec Even-Pul

Muni d'une ceinture intérieure brevetée* qui n'exige pas de fermoir séparé, le vêtement-fondation Even-Pul prend moins de place . . . il avantage, soutient et amincit la ligne sans vous guinder. Les jarretières sont assujetties à la ceinture intérieure *et* extérieure, de sorte que votre Even-Pul reste bien en place!



E. T. CORSET COMPANY
LIMITED
MONTRÉAL, QUÉ.
Fabricants de Vêtements de qualité depuis 1880

d'elle. Je ne dois pas vous blâmer de lui avoir conservé un tel amour... Sans doute en était-elle digne, et il serait sacrilège de chercher à vous la faire oublier. Elle vous voit... elle vous suit... Dans votre randonnée, elle vous accompagnera, vous protégera ; et vous réussirez, Marc. Moi aussi, j'ai foi en votre glorieux destin.

Il releva le front, rasséréné. Et ils cessèrent de parler d'Anne. L'inquiétant et douloureux sujet ne serait plus jamais abordé entre eux. Ils venaient de sentir l'erreur qu'ils avaient failli commettre, et, soulagés d'avoir repris le vrai chemin, ils changèrent de conversation. Marc expliqua longuement de quelle manière il venait de préparer le raid projeté ; il donnait des détails précis, il citait des termes techniques ; mais la jeune fille s'intéressait à tout cela.

— A quand le départ ? demanda-t-elle.

— Après-demain, si la météo est favorable.

— A cette saison, je pense que vous pouvez y compter.

— Je l'espère. Car je ne voudrais pour rien au monde qu'en haut lieu, sous un prétexte quelconque, on y renonce.

— Et Mme d'Harmont, comment prend-elle ce beau projet ?

— Elle est inquiète. Et je ne vous cache pas que sa pensée me gâche un peu mon plaisir. Je suis désolé de la sentir déjà dans l'angoisse. Et que sera-ce quand j'aurai pris mon vol ?

— Elle m'a dit, lors de ma première visite, que les enfants étaient de grands ingrats. C'est bien vrai, hélas ! Vous l'aimez, et vous vous apprêtez à la torturer sans remords.

— Non, pas sans remords.

— Mais enfin, ces remords ne sont pas assez puissants pour vous retenir au bord du nid. Vous vous envolerez quand même, méchant oiseau !

Il la regarda avec un charmant sourire, plein de confiance :

— Vous serez là pour la rassurer, l'encourager. Je comptet beaucoup sur vous, Michèle.

— Je ferai ce que vous voudrez, promit-elle.

— Eh bien ! je vous demande, pendant les jours que durera mon vol, d'aller beaucoup la voir. Nous avons parlé de vous. Je sais que vous lui êtes infiniment sympathique ; vous irez lui tenir compagnie. Ensemble vous visiterez les magasins, les théâtres, les églises.

— Je ferai l'impossible pour qu'elle oublie les dangers que vous allez courir, et pour la réconforter, l'entourer ; j'irai tout le temps que durera votre absence.

— Merci, dit-il avec simplicité.

Il la quitta, plus calme qu'il n'était venu, tandis qu'elle remontait vers la salle d'études où Suzette, de retour de sa promenade, viendrait la rejoindre pour les leçons du soir. Elle se sentait légère, joyeuse, et comme délivrée d'un poids invisible qui depuis de trop longs jours pesait sur sa jeune existence. Pour la première fois elle voyait clair en son cœur : ainsi elle avait cru aimer Marc. Pourtant ce n'était que la pitié qui l'inclinait vers lui. Par charité, par compassion, elle avait bien failli s'égarer et passer à côté du véritable amour. Mais le véritable amour, elle l'avait enfin découvert... Elle savait quel était son vrai visage... le son de sa voix... la couleur de ses yeux, et le nom qu'il fallait lui donner. Et, seule en face de l'avenir qu'elle sentait tout proche, Michèle se prit à sourire. Elle allait enfin être heureuse, simplement, humainement, comme beaucoup de jeunes filles l'avaient été avant elle. Elle aurait un foyer, un mari, des enfants. L'oubli se ferait sur ses tristes années d'orpheline, sur ses froides années d'adolescente qui n'avaient connu que l'âpre joie de l'étude. On l'aimerait, et elle aimerait. Elle serait une femme comme tant d'autres. Et par elle, grâce à elle, un homme qui avait beaucoup et injustement souffert retrouverait enfin la douceur de vivre.

CHAPITRE XIII

MICHÈLE revit Mme d'Harmont avant le raid de Marc. Elle trouva la pauvre mère dans une inquiétude mortelle.

— Il risque sa vie pour un peu de gloire ! s'écria-t-elle avec amertume. Sa vie, qui m'est plus précieuse que tout au monde ! Se peut-il qu'il me sacrifie à cette détestable passion de l'aventure !

— Il part pour ennoblir une fois de plus les ailes françaises et faire triompher nos couleurs, lui répondit Michèle, avec un beau sourire de confiance. Mais il vous reviendra, et alors, comme vous serez fière de lui !...

Par tous les moyens, elle essaya de lui verser dans l'âme toute la foi qu'elle avait vraiment dans la destinée du jeune homme. Elle y parvint mal ; et le matin même du départ elle vint la rejoindre dans le petit studio de la rue de la Pomme et, la voyait défaillante, s'opposa énergiquement à ce qu'elle se rendît au camp d'aviation.

— Je vous confie ma mère, lui dit Marc, en lui serrant la main, à l'instant où il se dirigeait vers Francazal.

— Comptez sur moi, promit-elle, en lui livrant pour un suprême adieu son beau regard, tout plein de la plus grande loyauté.

Et, d'accord avec Mme Astrières, elle persuada à Mme d'Harmont d'aller s'installer au *Clos-Joli* tout le temps que durerait la randonnée aérienne de son fils. L'y ayant accompagnée, elle fit une rapide toilette et se précipita vers le camp d'aviation. Elle voulait voir l'envol de Marc. Parce qu'elle était sûre, maintenant, de ne pas l'aimer d'amour, il ne s'ensuivait pas qu'elle dût se désintéresser de lui. Il restait son meilleur ami, son plus cher camarade, et elle ne pouvait que s'intéresser à ce qui emplissait sa vie.

Elle assista avec une véritable émotion aux préparatifs du départ, et quand elle vit le jeune aviateur s'engouffrer dans son avion, les mains posées avec calme sur le poste de commande, et prononcer le mot décisif qui, d'un bond, l'élèverait jusqu'aux étoiles, elle sentit son cœur se serrer.

— Ah ! pourvu que ce raid si plein de dangers ne finisse pas dans les larmes ! songeait-elle.

Et, tant que le grand oiseau fut perceptible à sa vue, elle ne cessa pas de le fixer, l'âme lourde d'angoisse à mesure qu'il s'éloignait, diminuait et disparaissait dans l'infini. Quand plus rien ne fut visible et que le magnifique appareil eut sombré derrière un amas de nuages, elle retourna lentement vers le *Clos-Joli*. Le souvenir de Marc l'accompagnait. Il lui semblait qu'il était là, auprès d'elle, sur la route blanche où, si souvent, ils s'étaient promenés ensemble. Elle se souvenait, comme si c'était d'hier, des choses charmantes qu'il lui avait dites, de la tendresse qu'il lui témoignait. N'était-il pas naturel qu'elle eût pris cela pour de l'amour ? Tout autre, à sa place, s'y fût trompée. Et n'était-il pas également naturel que, touché par une constante sollicitude, son propre cœur se fût un moment égaré ? Ils avaient été dupes tous les deux ; dupes de leur désir réciproque. Marc, dans chaque femme, recherchait Anne ; Michèle s'élançait vers le rêve instinctif à toute jeune



Voici un type de robe pour jeune silhouette. Tout d'abord, elle est blanche, ce qui la rend plus seyante encore avec un teint hâlé ; elle est simple avec son encolure haute et ses épaules arrondies ; elle est élégante à cause des fronces qui gainent étroitement sa taille. Photo New York Dress Institute.

fille : le beau rêve d'un avenir à deux. A présent, le voile était tombé. Le pilote d'Harmont avait repris son vol dans l'immensité bleue, où le fantôme de la petite fiancée perdue l'accompagnait ; quant à l'institutrice des Astrières, elle retournait prendre sa place, au foyer en deuil qu'elle espérait désormais faire sien.

Dès qu'elle eut franchi la porte, elle courut jusqu'à la chambre de Mme d'Harmont, pour lui faire un récit enthousiaste du départ :

— C'était merveilleux !... s'écria-t-elle. Un temps splendide, un ciel sans nuages, pas la plus légère brise ! Tout fait comme sur commande. Marc réussira, chère madame, et il va nous revenir en triomphateur !

— Le Bon Dieu vous entende, ma petite amie ! Moi, je ne puis rien pour mon fils, rien que prier... prier de toute mon âme, pour qu'Il me le rende sain et sauf.

— Eh bien ! demandait Suzette, dont la jolie frimousse s'encadrait dans l'entre-bâillement de la porte, notre *oiseau* s'est-il envolé ?

— Magnifiquement. Il y avait un monde fou ; on lui a fait une ovation enthousiaste.

— Lui, comment était-il ?

— Très calme, tout à fait maître de lui. Il a serré des mains tendues, salué la foule, il m'a embrassée, en me recommandant de vous porter son baiser. *Pour maman et Suzette*, a-t-il dit.

La fillette devint toute rose.

— Il a pensé à moi... à un pareil moment !... murmura-t-elle, tandis que des larmes obscurcissaient une minute le bleu incomparable de ses yeux.

— Il a pensé à vous et, je le suppose, à Anne. Son amour est de ceux que rien ne détruit, que rien ne remplace.

Mme d'Harmont regarda affectueusement la jeune institutrice.

— Je suis heureuse que vous l'ayez compris, dit-elle. J'ai eu tant de peine, à mon arrivée à Toulouse, de constater que vous vous égariez tous les deux ! Certes, j'aurais été ravie de vous avoir pour fille ; mais Marc n'a pas le droit de vous demander le sacrifice de votre vie. La pitié seule emplissait votre âme, et la sienne se berçait d'illusions. Votre cœur est à vous, Michèle, et vous devez le garder pour l'homme que vous aimerez.

Elle ajouta, souriant légèrement :

— Que vous aimez peut-être déjà...

La jeune fille rougit ; d'un élan, se penchant vers la vieille dame, elle l'embrassa à plusieurs reprises, mais ne répondit pas.

— Gardez vos secrets, ma petite fille, dit Mme d'Harmont, en lui rendant ses caresses, mais n'oubliez jamais que vous avez en moi une amie sur laquelle vous pouvez compter.

La journée se passa sans trop d'inquiétude, grâce au poste de T.S.F. qui, à intervalles réguliers, donnait des nouvelles du raid entrepris par le jeune pilote de la compagnie *Air-France*.

— Comme j'ai bien fait d'accepter votre aimable hospitalité ! disait la mère de Marc à Mme Astrières. A Toulouse, dans le petit studio de mon fils, il n'y a pas de poste, et je serais morte d'angoisse, privée du plus petit renseignement, et seule entre les quatre murs de ma chambre !

La nuit, malheureusement, les nouvelles furent moins précises, et les hôtes du *Clos-Joli* passèrent par des alternatives d'espoir et de crainte.

— On a perdu la trace du pilote d'Harmont, annonça la sans-fil, à 1 heure du matin.

Et une ère d'épouvante commença dans la triste maison. Aucun encouragement ne vint plus par la voix de la radio. Il fut impossible à Michèle et à la mère de Marc de s'arracher du poste ; elles espéraient que les ondes sonores recommenceraient à vibrer. A 4 heures, elles se couchèrent, n'en pouvant plus. Mais le sommeil ne vint pas. Des images hallucinantes passaient devant leurs yeux ; elles voyaient le grand oiseau aux couleurs de France abattu dans quelque désert, ailes brisées, moteur éteint, et Marc étendu, sans vie, dans le sable chaud.

Et puis ce fut la délivrance :

— Appareil *Air-France*, pilote Marc d'Harmont, en vue des côtes d'Afrique ! lançait triomphalement la radio.

Haletantes, les deux femmes se reprirent à espérer. Et, à 8 heures, la voix lointaine clamait la victoire finale :

— Atterrissage remarquable. La traversée Toulouse-Dakar sans escale est accomplie.

Une clameur formidable suivit la bienheureuse nouvelle : sur la terre africaine, tout un peuple en délire fêtait l'intrépide aviateur et saluait les couleurs françaises.

Mme d'Harmont et Michèle tombèrent dans les bras l'une de l'autre et, riant et pleurant à la fois, elles s'embrassèrent longuement.

Les hourrahs et les applaudissements de la foule n'en finissaient plus ; puis, tout à coup, il y eut une accalmie ; un grand silence plana. Docile, là-bas, tout un peuple, soudain, se taisait. Qu'arrivait-il ? Mme d'Harmont se pencha vers le poste, comme si elle eût voulu, par quelque mystérieux sortilège, apercevoir ce qui se déroulait au loin. Mais alors, une voix bien connue, une voix chérie frappa ses oreilles : par l'intermédiaire du micro, Marc parlait :

— Maman, disait-il, je suis heureux, je suis bien heureux... J'ai réussi... Bonjour, maman...

Comme une mer déferle sur la grève, la *Marseillaise* roula ses ondes sonores, et l'harmonie glorieuse couvrit les paroles du jeune héros. C'était fini. La randonnée organisée par *Air-France*, consentie par le pilote d'Harmont, s'achevait en apothéose ; il n'y avait plus qu'à attendre le retour de Marc et à se reposer dans la joie et la quiétude, après tant d'angoisses et de craintes.

La nouvelle de la réussite se propagea avec une rapidité surprenante. Et aussitôt les voisins des Astrières, leurs amis de Toulouse, arrivèrent au *Clos-Joli*. Tout le monde voulait voir Mme d'Harmont, l'embrasser, la féliciter. Il semblait qu'à travers elle chacun étreignait sur son cœur un peu du jeune héros. La mère de Marc pleurait de joie. Quant à Michèle, elle pensait avec un soulagement infini que, grâce à cette victoire, le jeune aviateur était sauvé ! Maintenant il avait retrouvé sa voie ; sa vie avait un but, un noble but. Sur cette ligne aérienne Paris-Dakar qu'il venait de parcourir sans escale pour la première fois, la compagnie allait lui faire entreprendre un service régulier, et le travail quotidien, le souci du devoir accompli, la responsabilité, la lutte possible avec les éléments, tout allait transformer son existence et faire de lui un homme nouveau. L'homme qu'il avait été lorsque sa fiancée était auprès de lui et que le bonheur lui souriait. Il était possible, et même probable, qu'aucune femme ne prendrait à son foyer la place laissée vide par la jeune morte, mais Michèle comprenait maintenant que plus jamais Marc ne se laisserait dominer par le désespoir. Son être énergique, fait pour l'action, débordant de courage et même de témérité, s'était sûrement ressaisi dans cette première randonnée, et désormais continuerait à suivre la route hasardeuse, mais combien tentante, des airs.

Ayant réfléchi à ces choses, la jeune fille se sentit soulagée d'un grand poids. Son cœur, que, par un sentiment bien féminin de compassion, elle avait voulu donner à Marc, était libre de battre pour un autre. Délivrée du devoir que, par une sorte d'exaltation charitable,

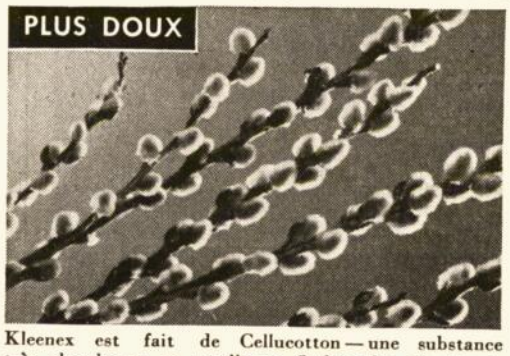


Pendant qu'on est à mettre la dernière main à sa superbe chevelure châtain roux, pour une scène de "Root of All Evil", une réalisation de J. Arthur Rank, la charmante Hazel Court termine son manucure avec un Kleenex.

"Les tissus Kleenex ont des caractéristiques exclusives"

Miss Court dit: "Kleenex est plus doux, plus fort, plus blanc et plus absorbant. Et seul Kleenex a le paquet distributeur automatique !" Seul Kleenex vous donne tous ces avantages.

PLUS DOUX



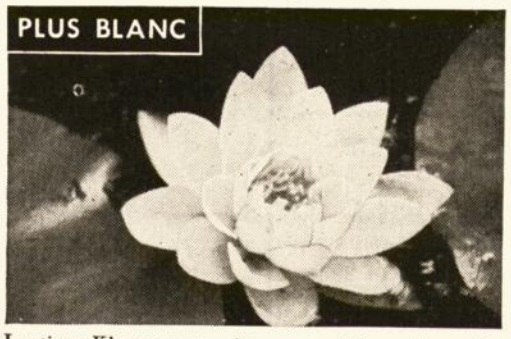
Kleenex est fait de Cellucotton — une substance très absorbante et moelleuse, 5 fois plus absorbante que la ouate... c'est pour cela que Kleenex est doux pour les nez sensibles et pour les peaux les plus délicates.

PLUS FORT



Chaque feuille simple de Kleenex est plus épaisse et plus forte que les tissus ordinaires. Chaque tissu Kleenex est double, donnant ainsi une force supérieure aussi bien qu'une absorption *supérieure*.

PLUS BLANC



Les tissus Kleenex sont maintenant traités pour les rendre *tout blancs* dans un nouveau moulin canadien ultra-moderne; leur paquet cacheté, breveté, est pour vous une assurance de tissus absolument hygiéniques.

ÉCONOMIE



Des épargnes ont résulté de la grande production de Kleenex et vous en avez bénéficié. *Les tissus Kleenex ne vous coûtent aujourd'hui que le ⅓ du prix que vous deviez payer il y a quelques années.*

COMMODITÉ ET VARIÉTÉ



Grâce au paquet distributeur Kleenex exclusif, vous tirez un tissu et un autre vient à sa suite, prêt à servir. Ayez les trois formats à votre disposition pour répondre à tous vos besoins particuliers.



★Marque déposée

Elixir Tonique du Dr Montier

Un excellent remède pour rétablir la santé ; apporte vigueur et énergie. Un composé de vitamines naturelles et d'ingrédients médicinaux bien connus contre la débilité générale et la fatigue. Stimule l'appétit et aide au soulagement des états nerveux.



L'ELIXIR TONIQUE DU Dr MONTIER

Un remède familial en usage depuis près d'un demi-siècle. Le temps a prouvé son excellence.

Elixir Tonique du Dr Montier

Dans les pharmacies

DISTRIBUTEURS - D. WATSON & CO. - MONTREAL, QUEBEC

SAVIEZ-VOUS QUE...



HENRI LETONDAL À HOLLYWOOD, ...
"LA LOI DU NORD" avec MICHÈLE MORGAN et PIERRE RICHARD-WILLM
ROMAN COMPLET, SCÉNARIOS ILLUSTRÉS, NOMBREUSES PHOTOS, ETC.
RADIO : ...

JOAN FONTAINE

Oui, saviez-vous que LE FILM est le magazine de cinéma et de radio le plus populaire chez nous ? De format commode, imprimé sur papier glacé, abondamment illustré, d'une tenue typographique parfaite, LE FILM contient une abondante matière qui vous renseigne tous les mois en ce qui a trait au monde cinématographique, radiophonique, théâtral. Ses nombreuses chroniques, ses échos, ses potins, ses scénarios illustrés et quoi encore en font le magazine idéal du monde des spectacles. Vous aimez sûrement la radio, le cinéma français, américain et étranger. Dans ce cas, abonnez-vous au FILM pour ajouter au plaisir que vous procurent toutes ces distractions. Le déboursé est très modique. On n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT **LE FILM**

CANADA et ETATS-UNIS

1 an $1.00
2 ans $1.50

☐ ***IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.***

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

Notre roman pour août :

CENDRE D'AMOUR

Par G. de BOISSIERE

EDIFICES IMPORTANTS. — L'édifice Empire State compte 102 étages et mesure 1,250 pieds de hauteur.

L'édifice Chrysler, que l'on voit également dans la même ville compte 77 étages et sa hauteur est de 1,046 pieds.

La Banque de Manhattan et l'édifice Sixty Wall Tower ont une hauteur qui dépasse les neuf cents pieds.

Lorsque l'on parcourt cette ville on peut remarquer trente autres édifices dont l'altitude dépasse cinq cents pieds.

elle s'était créé, elle se sentait enfin le droit de penser à son propre bonheur. Il lui sembla que l'âme de la douce Anne flottait dans la pièce ; elle crut sentir la main de la morte s'appuyer à son épaule, tandis que la voix tendre, la voix câline qui trop tôt s'était tue, murmurait à son oreille : Bien travaillé, Michèle ; mais, à présent, il faut songer à vous. Songer à elle ? C'est-à-dire à l'avenir... à l'amour... Et comme ce mot amour, l'amour, chantait dans son esprit, instinctivement elle regarda Roger. Il était, lui aussi, dans le salon ; malgré le peu d'affection que lui témoignait Marc et les rapports que, depuis la mort d'Anne, ils avaient eu l'un avec l'autre, il s'était intéressé au raid entrepris par le jeune aviateur et, très sincèrement, il avait souhaité son triomphe. A présent, il s'appuyait à la cheminée, regardant avec des yeux vagues, à travers les fenêtres mi-closes, le beau jardin plein de lumière, où les fleurs préférées d'Anne, les tendres fleurs soignées avec tant de dévotion par Joseph, offraient au soleil le pur satin de leurs corolles. Malgré des pensées sans doute absorbantes, il sentit se poser sur lui les grands yeux de Michèle ; il se tourna vers la jeune fille, rencontra un beau sourire qui l'effleurait comme une caresse, et la mélancolie de son âme s'évanouit sous cette douceur inattendue. Elle se leva, se rapprocha de lui.

— Je suis heureuse pour Marc, dit-elle. Il va devenir sûrement un de nos plus grands pilotes, et la gloire, la joie de l'aventure, la beauté du risque, tout cela aura raison de son chagrin. Ne le pensez-vous pas ?

— Il est possible que vous voyiez juste, approuva Roger, et je le souhaite très sincèrement. Malgré la grande affection que j'ai éprouvée pour ma sœur et le souvenir inoubliable que je lui garde, il m'est arrivé bien souvent de déplorer que Marc ne puisse pas s'en affranchir. Il est jeune, et il n'est pas bon que les vivants fassent leur compagnie exclusive des morts.

Elle le regarda profondément.

— Avant son départ, je lui ai tout dit, Roger.

— Ah ! fit-il simplement, était-ce bien utile ?

— Ce voyage pouvait se terminer en drame ; je ne voulais pas qu'il emporte, au-delà du tombeau, cette image si fausse de vous.

— Je vous remercie, Michèle ; mais l'opinion de Marc, je crois vous l'avoir dit, m'importe peu ; je ne tiens qu'à l'estime de ceux que j'aime.

Elle murmura :

— Votre mère... Suzette...

— Ma mère ignore tous les détails de cette horrible aventure ; Suzette est une enfant ; ce n'est pas à elle que je pensais.

— Alors, à qui donc ? osa-t-elle demander.

De la bouche grave, au pli un peu amer, l'aveu tomba, si doux que Michèle le reçut comme une caresse :

— A vous...

— Ma petite Michèle, appelait à cet instant Mme Astrières, faites-nous servir le thé.

— Le thé ! cria Suzette, oh ! maman, vous n'y pensez pas ! Pour fêter une victoire, c'est du champagne qu'il faut offrir !

— Les enfants ont toujours raison, approuva Roger en riant.

— Eh bien ! Michèle, priez Louise d'en apporter.

L'institutrice et la fillette sortirent du salon en se tenant par la taille, et Roger crut remarquer qu'elles avaient, en partant, une conversation animée quelque chose qui ressemblait for un conciliabule, ce qui ne laissa pas de l'intriguer.

Un moment après, Michèle reparut seule et commença à disposer sur un plateau les fines coupes de cristal. Elle allait et venait dans la pièce, déplaçant un meuble, redressant une fleur ; sa souple silhouette se mouvait harmonieusement, et tous ceux qui étaient ce matin-là dans le salon de Mme Astrières l'admiraient secrètement. Quant à Roger, il la suivait des yeux, subjugué.

Suzette revint à son tour. Sa jolie figure portait les traces d'une joie évidente. Elle sauta au cou de son grand frère et l'embrassa.

— D'où viens-tu, mon petit oiseau ? demanda tendrement ce dernier.

— De ma chambre, répondit-elle avec un laconisme qui ne lui était pas habituel.

Et, comme si elle avait peur de laisser échapper un secret, elle s'éloigna et rejoignit Michèle.

Roger observa, non sans surprise, qu'elles échangeaient de temps à autre des regards bizarres ; on eût dit qu'une complicité soudaine les liait, et Suzette prenait un air important tout à fait drôle. Supposant qu'il s'agissait de quelque surprise, préparée dans le plus grand mystère, pour souhaiter peut-être une fête ou un anniversaire, le jeune homme n'y prêta plus attention et, tout à son rôle de maître de maison, il se rapprocha de la table pour offrir le champagne à tous ceux qui étaient venus au *Clos-Joli* se réjouir avec Mme d'Harmont de l'exploit magnifique accompli par Marc. D'une main experte il fit sauter le bouchon ; la blonde liqueur fusa dans les verres ; la mousse déborda sur le fin cristal. On but à la santé du jeune aviateur, à la prospérité de la compagnie *Air-France* et à la gloire des ailes françaises. Et dans la maison si longtemps endeuillée, une joie nouvelle s'éveilla. Le rire de Suzette s'égrenait en cascades, la voix très gaie de Michèle lui répondait ; et Roger, si grave, si mélancolique, Roger lui-même reprenait comme par enchantement son visage d'avant le drame — un beau visage d'ardeur juvénile, de tendresse frémissante, — le visage inoubliable de tous ceux sur lesquels le sceau de l'Amour s'est posé.

CHAPITRE XIV

LA NUIT qui suivit fut une nuit particulièrement calme. Après tant d'émotions diverses, chaque hôte du *Clos-Joli* goûta un repos bien gagné. Mme d'Harmont avait cédé bien volontiers au désir de ses amis et, avant de regagner, à Toulouse, le studio de son fils, elle s'était décidée à rester encore une semaine chez les Astrières.

Le triomphant succès de Marc ne pouvait que rendre heureuse la mère d'Anne. Celui que sa fille avait choisi, aimé, celui qui était destiné à partager sa vie, lui restait très cher, malgré que la mort eût rompu brutalement leurs fiançailles et que, de ce fait, il lui fût redevenu étranger.

Quant à Roger, les sentiments qu'il éprouvait pour celui qui avait failli devenir son beau-frère étaient complexes et difficiles à analyser. Mais, en dépit de sa rancune, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une secrète admiration pour le raid entrepris, et si merveilleusement réussi par le jeune aviateur.

De tous, cependant, Suzette était la plus ravie, car elle adorait Marc. Elle s'était habituée à voir en lui un presque frère et, quand Anne vivait, elle ne les séparait pas dans son cœur. Depuis qu'une mort prématurée avait enlevé la jeune fille à l'affection de tous, Suzette avait reporté sur le fiancé de sa sœur tout ce que son petit cœur aimant contenait de tendresse, de dévouement, d'admiration.

— A présent, je l'aime double, avait-elle coutume de dire, voulant spécifier par là qu'à travers le jeune aviateur elle chérissait encore Anne.

L'énigmatique malentendu qui séparait Roger et Marc l'avait bien souvent

peinée, aussi se réjouissait-elle en pensant que ce triomphe, dont toute la famille Astrières était aussi fière que Mme d'Harmont elle-même, réconcilierait les deux hommes. Pouvait-on en vouloir encore à celui qui venait d'écrire dans l'histoire de la France une page si belle ? Et ce jeune héros, au comble du bonheur et de la gloire, pouvait-il garder au fond de son âme un sentiment hostile envers n'importe qui, envers n'importe quoi ?

« Ils s'aimeront comme avant », songeait la petite fille. Et sa prière du soir fut un acte de foi et de gratitude envers le Bon Dieu qui avait trouvé une manière élégante d'arranger tout cela.

Michèle, dans la nuit qui suivit, fit des rêves couleur de rose.

Dans sa vie d'orpheline, que la charité d'une vieille parente avait réchauffée durant quelques années, il n'y avait jamais eu d'éclaircie aussi lumineuse, de soleil plus brillant.

Un sûr instinct lui criait qu'elle était enfin au bout de ses peines, que le proche avenir s'avançait plein de promesses, et qu'elle n'avait plus qu'à se baisser pour cueillir le bonheur à pleins bras. Le bonheur... c'est-à-dire l'amour. Elle n'eût pas été jeune, elle n'eût pas été femme si ces deux mots n'avaient pas été synonymes.

Et l'amour, c'était Roger. Roger et son visage grave, et ses yeux mélancoliques, et toute l'amertume que révélaient ses traits tourmentés, Roger si courageux, si fier, si méritant. Roger qu'elle avait appris à connaître, à estimer et à chérir au-dessus de tout. Elle avait même un regret infini d'avoir été si peu clairvoyante, de s'être un si long moment trompée sur ses propres sentiments. Entre Roger et Marc, son cœur ne savait pas choisir, ou du moins il s'égarait, par une trop fraternelle bonté. Mais, Dieu merci, fort heureusement il s'était repris avant qu'il ne fût trop tard. Il était à elle, son bien le plus précieux, le trésor unique dont elle avait seule le droit de disposer. Elle avait trouvé le maître et l'ami.

Quelle hâte de l'apporter, ce cœur palpitant, ce cœur avide de tendresse, à l'homme qu'entre tous elle avait élu !

Michèle, dans son lit étroit de jeune fille, rêva cette nuit-là de mariage, de cloches sonnant à toute volée, de lilas en fleur, et d'une longue robe blanche qui la revêtait tout entière.

•

Le lendemain matin, souriante et bien reposée, elle se rendit à la salle d'études, où Suzette, écolière modèle, l'avait précédée.

— Déjà au travail ? s'écria-t-elle. Comme c'est bien, ma petite fille chérie ! Mais, aujourd'hui, c'est vacances. Oui, en l'honneur de Marc. Votre maman et Mme d'Harmont viennent de m'en prier. Bien entendu, je ne demande pas mieux.

« Nous irons à Toulouse, dans l'après-midi, voir un spectacle d'actualités, au *Cinéac*. Peut-être y verrons-nous le raid de Marc ! acheva-t-elle en riant.

— Quelle bonne idée, chère petite mademoiselle !

Et Suzette, ravie, ferma ses livres avec promptitude.

— Je puis aller au jardin ?

— Où vous voudrez, ma petite fille.

Elle s'éloigna, dans un vol de robe rose, et son rire argentin fit vibrer un instant les murs clairs de l'étroite pièce.

Comme elle passait devant la chambre de son frère, elle entendit celui-ci qui l'appelait.

— Suzette ! disait-il d'une voix impérieuse, dans laquelle l'enfant crut saisir une nuance de contrariété.

— Que me veux-tu, Roger ?

L'ingénu visage apparaissait dans l'entrebâillement de la porte ; les beaux yeux bleus, vite inquiets, fixaient le regard fraternel, le sombre et sévère regard.

— Entre, Suzette, entre tout à fait, et viens là, près de moi.

— Roger... est-ce que tu as l'intention de me gronder ?

Il la vit apeurée, si craintive que le rose de ses joues s'effaçait, et un sourire adoucit ses traits :

— Te gronder ? Non. Du moins, je ne le pense pas. Je voudrais seulement te demander de me donner la clef d'un mystère.

— Lequel ?

— Regarde. Reconnais-tu ceci ?

Et il élevait vers la fillette une photographie.

— Si je reconnais ? s'écria la petite. Mais c'est mademoiselle, bien sûr !

— Alors, explique-moi par quel sortilège cette image se trouve dans le tiroir de mon bureau ?

Suzette dirigea vers son frère un regard quelque peu narquois, et elle répondit paisiblement :

— Ce doit être le même sortilège qui l'a enlevée du tiroir de ma chambre il y a un mois, et qui l'y a rapportée hier. Je ne suis pas assez calée pour résoudre ce problème.

— Alors ?

— Alors, demande à mademoiselle ; il est fort possible qu'elle devine mieux que nous deux.

— Petite folle !... Tu sais que ton idée ne vaut rien... Que penserait Michèle d'une pareille plaisanterie ?

— Tu peux bien le lui demander ; elle ne se fâchera certainement pas.

— Où est-elle ? Dans la salle d'études ?

— Je ne pense pas. C'est vacances, aujourd'hui, en l'honneur de Marc. Elle doit être au jardin.

La sœur de Roger s'approcha de la fenêtre, scruta d'un coup d'œil rapide la grande allée du parc.

— Que te disais-je ! s'écria-t-elle, triomphante. Vois donc, Roger !

A son tour, il appuya son front contre la vitre, et son visage s'éclaira.

— Michèle !... murmura-t-il d'une voix tendre, oublieux de la présence de sa petite sœur, et tout au spectacle charmant qu'à cette minute ses yeux pouvaient contempler.

En robe claire, ses beaux cheveux dorés par le soleil, un panier au bras, la jeune institutrice parcourait le jardin, humide encore de la matinale rosée. Sa petite main, impitoyable, saccageait les roses blanches épanouies dans les massifs, sous la tonnelle, et jusque sur les marches du perron.

— Eh bien, dit gentiment Suzette, qu'attends-tu pour aller interroger mademoiselle ?

Et comme il demeurait là, hésitant, indécis, partagé entre des sentiments contraires, elle poussa doucement son frère hors de la chambre, et quelques minutes plus tard, sans trop savoir comment cela s'était fait, il se trouva à son tour dans le parc, et face à face avec Michèle.

— Bonjour, monsieur Roger, dit gentiment celle-ci, interrompant la précieuse moisson pour sourire au jeune homme.

— Bonjour, mademoiselle. Bien dormi ?

— Merveilleusement. Comme tout le monde, d'ailleurs. Tout au moins, je le suppose. Voyez : les fenêtres de Mme d'Harmont sont encore closes !

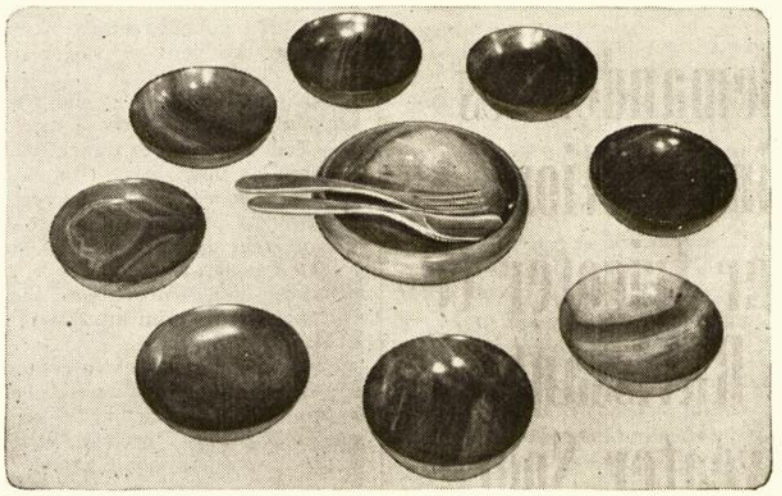
— Pauvre femme ! elle était brisée d'émotion.

— Et aussi de bonheur. Son Marc devenu tout d'un coup une espèce de grand homme, de héros national !... Pensez donc ! Il y a vraiment de quoi satisfaire l'orgueil maternel le plus exigeant.

Elle eut un soupir et ajouta :

— Comme votre sœur eût été fière, elle aussi, en un jour pareil ! Celui qu'elle avait choisi était bien digne de son amour.

COMMANDEZ PAR LA POSTE



Le Cadeau Rêvé pour la Ménagère

LE SERVICE À SALADE

Habitant, joliment tourné à la main

Cet attrayant Service à Salade, création de maîtres-artisans de chez nous, fera assurément la joie et l'orgueil de toute maîtresse de maison.

Plats à salade individuels de 6¾" de diamètre, $12.00 la douzaine. Le Saladier, 10" de diamètre, $5.00 l'unité. La Fourchette et la Cuiller, $1.00 pour les deux. Franco de port.

ENVOYER COMMANDE ACCOMPAGNÉE D'UN CHEQUE OU MANDAT POSTE A

The Gift Shop
RUE DE LA FABRIQUE - QUEBEC, P.Q.

47-6F

ÉCOLE SUPÉRIEURE
CONSERVATOIRE DE MUSIQUE DE TORONTO

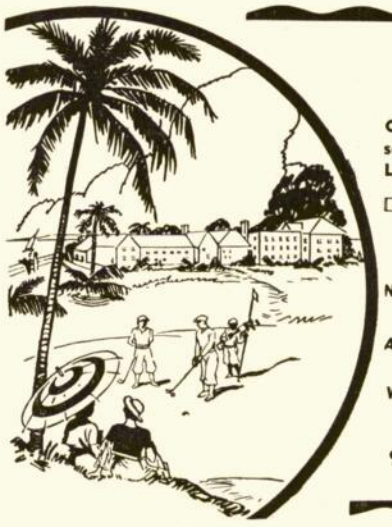
COURS DE FORMATION PROFESSIONNELLE DE DEUX ANS
PIANO • VIOLON • CHANT • COMPOSITION
MUSIQUE DE CHAMBRE • DIRECTION • OPÉRA

Vingt bourses pour l'enseignement et l'entretien
Valeurs : $125. $250. $400. $750 $1,000

Pour programme et information, écrire à :

DR. ARNOLD M. WALTER,
Director, The Conservatory Senior School
135 College Street, Toronto 2B, Ontario.

41F



Coupon d'abonnement

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $2.00 (Canada seulement) pour un abonnement de deux ans à la LA REVUE POPULAIRE.

☐ IMPORTANT : — Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

Demandez les instructions pour tricoter ce Ravissant Sweater Sport



LES instructions, faciles à suivre, pour tricoter ce beau gilet de modèle flatteur, se trouvent dans le nouveau livre de Tricot P.K. 32 élégants vêtements tricotés! 64 pages d'instructions simples . . . reproductions exactes de ces vêtements . . . tuyaux pratiques sur le tricot! Procurez-vous ce merveilleux livre de tricot aujourd'hui. Dans les meilleurs magasins . . . ou servez-vous simplement du bon pratique ci-dessous.

Et rappelez-vous que vos articles tricotés seront encore mieux réussis, si vous employez les filés P.K. . . . Vous trouverez que les Filés P.K. sont doux, forts, résilients . . . et qu'ils sont présentés dans une gamme étendue de couleurs! Et les teintures P.K. sont grand teint —elles supportent les lavages répétés sans s'altérer. Pour réussir vos tricots, choisissez les Filés P.K. et le Livre de Tricot P.K.—35c seulement. Postez ce bon aujourd'hui!

Maitland Spinning Mills Ltd., Hamilton, Ontario.
Une division de la Mercury Mills Ltd.



DÉCOUPEZ-LE ET ENVOYEZ-LE AUJOURD'HUI

Maitland Spinning Mills,
Department LP-2,
Hamilton, Ontario.

Inclus 35 cents en timbres ou un mandat-poste pour ce montant. Veuillez m'envoyer immédiatement le nouveau Livre de Tricot P.K. de 64 pages (En anglais seulement. Avec quelques explications en français).

NOM.....

RUE.....

VILLE.....PROV.....

Elle montra le panier plein de roses :

— C'est pour elle, cette moisson.

Les grands yeux de Roger se remplirent de tristesse :

— Nous sommes, en effet, revenus au jour anniversaire de sa mort.

— Tout à l'heure, Suzette et moi irons déposer les fleurs sur sa tombe.

— Je vous accompagnerai, promit-il.

Et, ayant parlé de la morte, ils ne surent plus que se dire. Ils demeuraient debout au milieu de la fraîche pelouse, aussi embarrassés l'un que l'autre, envahis d'un trouble si grand qu'il les paralysait.

Par contenance, Michèle continuait à couper, çà et là, quelques roses, et dans le grand silence du jardin on n'entendait plus que le bruit sec et régulier du petit sécateur manié par une main nerveuse.

Pourtant, Roger fit un effort sur lui-même et parvint à articuler :

— Michèle, j'ai trouvé, tout à l'heure, dans le tiroir de mon bureau, une photographie.

— La mienne, précisa-t-elle, tandis que son clair visage s'empourprait.

— Oui, la vôtre. Quelle main l'a donc déposée là ?

Elle dit, sur le même ton :

— Quelle main l'avait retirée de la chambre de Suzette ?

Et ce fut alors au tour du jeune homme de rougir.

Fort heureusement, pour dissiper leur confusion réciproque, Mme Astrières apparut sur les premières marches du perron. Du plus loin qu'elle aperçut les deux jeunes gens, elle leur fit un signe affectueux de la main et s'empressa de les rejoindre. Suzette suivait en gambadant.

— Ma chère petite Michèle, dit avec émotion la mère de Roger, le bonheur est revenu avec vous dans cette maison. Embrassez-moi. La nouvelle que Suzette vient de m'apprendre me fait un plaisir infini.

Quelques minutes, elle retint la jeune institutrice sur son cœur.

— Chère madame, comme vous êtes bonne ! Comme je vais vous aimer !

Et, sur l'épaule maternelle, la jolie tête aux lourds cheveux un moment se blottit, comme satisfaite d'avoir enfin trouvé le sûr et définitif refuge.

— Maman, cria Suzette, qui, dans sa joie, paraissait ne plus pouvoir rester en place, venez ! Allons téléphoner la nouvelle aux parents, aux amis... et surtout allons l'apprendre à Mme d'Harmont.

Suzette prit sa mère par la main et l'entraîna.

Les deux jeunes gens se retrouvèrent seuls. Mais alors, ils osèrent se regarder bien en face ; leurs yeux s'unirent... la même expression ravie y parut tout au fond ; aucune parole n'aurait été plus éloquente. Le regard qu'ils échangèrent valait le plus doux des aveux. Pourtant, Roger recula encore la minute émouvante qui déciderait de leur avenir, et il dit :

— Ma mère a parlé d'une bonne nouvelle. De quelle nouvelle s'agit-il donc ?

Elle eut un sourire un peu moqueur :

— Vraiment, vous ne devinez pas ?

— Je n'ose deviner, murmura-t-il.

— Ah ! reprocha-t-elle, vous faut-il donc un si grand courage pour oser affronter la vérité... une vérité si douce ?

Il lui prit les mains, les serra quelques secondes dans les siennes, et il implora :

— Michèle, est-ce bien vrai ? Dites, que dois-je croire ?

Elle jeta, avec une jolie crânerie :

— Vous devez croire que je vous aime, Roger.

— Est-ce possible ? J'avais si peur...

— De quoi donc aviez-vous peur ?

— Je croyais que vous et Marc...

Il n'acheva pas. A quoi bon ? Elle avait si bien compris !

— Marc a été, dès mon arrivée au *Clos-Joli*, un charmant et précieux camarade. Je me suis adaptée à ma vie nouvelle, à mes devoirs nouveaux, grâce à lui, et de cela je lui serai toujours reconnaissante.

« Lui-même s'est attaché à moi très sincèrement, j'en suis absolument certaine, mais il n'a pas cessé d'aimer Anne. Il porte en son être tout entier un souvenir ineffaçable... et je ne suis pas Anne.

« J'ai eu beau faire tout ce qui était en mon pouvoir pour la remplacer, je n'ai pu y parvenir que dans une certaine mesure. Le cœur d'Anne... c'est celui de Michèle... Mon cœur est bien à moi...

— Non, fit Roger en souriant, il n'est plus à vous, chérie, puisque vous venez de me le donner.

— Et je ne vous le reprendrai jamais. Voyez-vous, Roger, le fiancé de votre sœur, dans son désespoir d'avoir perdu un trésor inestimable, a essayé de se raccrocher à moi, espérant je ne sais quel impossible miracle. Il n'a cherché qu'un souvenir, et je n'ai éprouvé pour lui qu'une grande pitié.

Roger ne répondit rien. Il était grave et silencieux. Il avait du mal à comprendre que l'éternel sacrifice était fini pour lui, et qu'enfin le bonheur venait le frôler de son aile de lumière.

Pendant si longtemps il avait courbé le front sous l'épreuve imméritée, supporté les soupçons injurieux de Marc, travaillé comme un enragé pour payer les dettes paternelles et sauver l'honneur des Astrières. Il avait souffert, plus que personne, de l'absence d'Anne. Cette grande sœur avait été sa seule, sa meilleure amie ; d'elle ne lui étaient venus que de bons conseils, et sa tendresse avait embaumé leur adolescence commune. Il s'était jeté dans le travail, tête baissée, et il y avait puisé le meilleur réconfort.

Maintenant, la vie lui apportait sa récompense ; elle lui envoyait cette jeune fille charmante, dont le cœur généreux s'offrait comme la plus précieuse, la plus délicate aumône. Déjà, grâce à elle, le *Clos-Joli* avait retrouvé un peu de la sérénité d'antan. Mme Astrières s'était ressaisie ; Suzette devenait une sage petite écolière ; les domestiques s'étaient attachés à Michèle, comme si, d'instinct, ils avaient deviné en elle leur future maîtresse. Et maintenant, elle serait la vraie fille, la vraie sœur, et la reine aimée et respectée dans la maison familiale.

Une paix infinie inondait l'âme de Roger. Il regarda la jeune fille, dont les beaux yeux rayonnaient, et il dit :

— Peut-être devrions-nous tout de suite annoncer la nouvelle ?

Elle se mit à rire :

— Mais, mon ami, vous n'avez donc pas entendu Suzette ? Elle a entraîné votre mère, justement pour aller téléphoner à tous vos parents et amis ! Nos fiançailles sont déjà officielles... Elles l'étaient avant même que nous ne l'ayons décidé tous les deux.

— C'est donc, conclut-il, qu'elles comblent les vœux les plus chers de tous ceux qui nous aiment.

Ils revinrent à petits pas vers la claire maison que les chauds rayons du soleil inondaient de lumière. Michèle retenait dans ses bras la belle gerbe de roses blanches qu'elle venait de cueillir pour orner la tombe d'Anne, et son visage radieux souriait à travers les douces corolles parfumées.

Ils gravirent, l'un près de l'autre, l'escalier de pierre et s'accoudèrent au parapet de la terrasse.

Le clair paysage languedocien étalait devant eux la grâce de ses collines, la fraîcheur de ses vallons, le vert de ses prairies. Et tout là-bas, à la limite extrême du village, c'était Toulouse, avec ses maisons aux toits de brique, la flèche aiguë de Saint-Sernin, le dôme de la cathédrale, la tour du musée, le donjon du Capitole ; Toulouse, cité des arts, de l'harmonie, cité des violettes ; Toulouse, avec ses gloires d'autrefois et le charme incomparable de son ciel au bleu éclatant.

L'angélus de midi tinta dans la campagne paisible ; quelque part, au fond d'un hameau tout proche, le *cocorico* sonore d'un jeune coq réveilla l'écho endormi.

— A quoi songez-vous, Roger ? demanda la voix tendre de Michèle.

Il parut sortir d'un rêve.

— Au bonheur, répondit-il tout bas. Voyez, le mot tremble sur mes lèvres ; j'ai peine à le prononcer. Si longtemps j'ai cru qu'il n'était pas possible !...

— Homme de peu de foi !... reprocha-t-elle avec un gentil sourire.

Et, câline, elle se rapprocha de lui. Avec une confiance pleine d'abandon, elle posa sa tête sur l'épaule du jeune homme. Il eut sous ses lèvres les doux cheveux dont le parfum secret montait vers lui, plus grisant que celui des roses blanches que Michèle continuait à serrer sur son cœur.

— Chérie... dit-il, enivré.

Sans quitter son tendre appui, elle releva un peu la tête et livra au jeune homme la pure clarté de ses yeux.

— Mon bien-aimé, dit-elle, je vous promets toute la douceur de la vie.

Il répondit, très grave :

— La douceur de ma vie, c'est vous, Michèle... c'est votre cher cœur que j'ai tant voulu posséder.

Sur le beau visage extasié, Roger posa pour la première fois des lèvres avides, tandis que Michèle murmurait, du plus profond de son âme :

— Je suis à vous, mon cher amour.

MARCELLE DAVET

Le Succès des Patrons Simplicity

Joseph Michael Shapiro, président et fondateur de Simplicity Patterns, est un optimiste. Selon lui, il n'y aura pas de dépression et jamais la vente des patrons n'a touché un pareil chiffre d'affaire, soit 15% de plus que l'an passé alors qu'on avait atteint le record de 120 millions. Une récente enquête vient de prouver que 40% des patrons achetés par des Américaines portaient le nom de Simplicity. C'est donc dire que l'initiative prise par M. Shapiro est couronnée de succès.

En voici UN qui est remarqué...



c'est celui qui a du BOEUF TENDRE D'AJOUTÉ!

Remarqué pour sa SAVEUR! Le bon porc ou le bon boeuf, seul, a bon goût. Quand ces deux viandes sont mélangées, le goût est *doublement* bon . . . vous obtenez un mets *extra*-succulent — comme le prouveront ces pains individuels de Prem.

Remarqué pour sa VALEUR NUTRITIVE! Prem vous fournit les éléments nutritifs du porc et du boeuf . . . protéines de haute qualité, sels minéraux et vitamines B complexes.

Remarqué pour sa CONSISTANCE! Prem est ferme, tendre et juteux. Se coupe proprement et uniformément—froid ou chaud—en tranches, ou en pains tels qu'illustrés.

3 MÉNAGÈRES SUR 4 PRÉFÈRENT DU BOEUF D'AJOUTÉ! Du boeuf tendre, savoureux a été ajouté au Prem, car les ménagères le voulaient ainsi—dans la proportion de plus de 3 sur 4. Elles savaient, par expérience, que le porc, mélangé avec du boeuf, était censé être meilleur. Essayez le Prem bientôt . . . il est meilleur.

PAINS DE VIANDE INDIVIDUELS. *Coupez des Pains complets de Prem en deux. Recouvrez de marmelade à l'orange et faites cuire environ 20 minutes à four modérément chaud (400° F.) Servez avec du chou-fleur recouvert d'amandes beurrées et des rondelles d'oignon frit.*



C'est du **SWIFT...**
Dites **PREM !**



OH!—C'EST SI FACILE—ET DÉLICIEUX! Pour des sandwiches de viande, de délicieux mets froids, rien n'est meilleur que le goût de porc jeune et tendre du Klik! Frit jusqu'a ce qu'il soit légèrement doré, Klik fait un déjeuner ou un lunch délicieux—car Klik est si maigre qu'il ne diminue presque pas de volume dans le poêlon—et ces succulentes tranches conservent toute la tendreté du jeune porc. Essayez le Klik aujourd'hui—pour des repas "à la Minute" nourrissants.

Autre Produit Favori pour le Lunch



Kam est un produit similaire au Klik, un mélange alléchant de viandes savoureuses. Pour varier et faire des sandwiches nourrissants, des salades ou des lunches chauds—gardez du Kam et du Klik sur les étagères de votre dépense.

CANADA PACKERS LIMITED

GAGNEZ $100.00 POUR UNE IDÉE OU UNE RECETTE: Voyez la rubrique de Brenda York, dans ce magazine, pour avoir des détails complets—et le nom de la gagnante du prix pour le mois de juin.

Mes Recettes de Cuisine

[*Suite de la page 20*]

CREME GLACÉE AU CAFÉ

1½ tasse de lait chaud — 4 c. à tb. de café
¾ de tasse d'eau froide
⅔ de tasse de sucre — 2 c. à tb. de farine
2 oeufs
1 c. à thé de vanille — ⅔ de tasse de crème à fouetter

Mettre le café et l'eau dans une casserole, porter à l'ébullition, couvrir et laisser reposer 15 minutes. Couler à travers une mousseline, ajouter au lait chaud. Mettre dans la partie supérieure d'un bain-marie le sucre, la farine et les jaunes d'oeufs, bien mélanger et verser au-dessus le lait et le café. Laisser cuire en tournant jusqu'à épaississement, refroidir, aromatiser et y incorporer les blancs battus fermes et la crème fouettée. Faire congeler au réfrigérateur d'après la méthode ordinaire.

PARFAIT AU CHOCOLAT

1 tasse de sucre
1 tasse d'eau — 3 blancs d'oeufs
⅛ de c. à thé de sel
3 carrés de chocolat (3 onces) — 1 tasse de crème à fouetter
1 c. à tb. de vanille

Faire un sirop avec le sucre et l'eau et laisser bouillir jusqu'à 238° F. Verser le sirop en mince filet sur les blancs d'oeufs battus fermes avec le sel. Continuer à battre jusqu'à ce que le mélange soit refroidi en y incorporant graduellement le chocolat fondu et refroidi. Battre la crème et l'incorporer à la préparation. Faire congeler dans un réfrigérateur.

CRÈME MOUSSEUSE AU CHOCOLAT

1 carré ou 1 once de chocolat
¼ de c. à thé de cannelle moulue — 1 tasse de lait
1 c. à tb. de gélatine
½ tasse de sucre — 1 tasse de crème à fouetter
1 c. à thé de vanille

Faire chauffer ¾ de tasse de lait au bain-marie avec la cannelle et le chocolat jusqu'à ce qu'il soit fondu. Ajouter la gélatine préalablement gonflée dans le reste du lait puis le sucre et brasser pour dissoudre parfaitement. Refroidir dans un grand bol. Ajouter la crème et la vanille et bien mélanger. Quand la préparation commence à prendre, battre au moussoir jusqu'à ce que ce soit léger et ferme. Verser dans des coupes à sorbet, saupoudrer d'amandes râpées et servir très froid.

CRÈME GLACÉE AUX PÊCHES

4 pêches moyennes — ⅔ de tasse de sucre
le jus et le zeste râpé d'un citron
1 c. à thé de gélatine — 3 c. à tb. d'eau froide
1 tasse de crème à fouetter

Verser de l'eau bouillante sur les pêches, laisser reposer jusqu'à ce que la pelure s'enlève facilement. Couper en tranches minces, mettre dans une casserole avec le sucre et laisser cuire doucement jusqu'à ce que les pêches s'écrasent facilement en purée. Ajouter la gélatine préalablement gonflée à l'eau froide et brasser pour la faire dissoudre parfaitement, y mettre le jus et le zeste de citron. Verser dans un tiroir du réfrigérateur et quand le mélange commence à prendre, renverser dans un bol et battre jusqu'à ce que ce soit léger. A ce moment, y incorporer la crème fouettée et remettre au réfrigérateur pour faire congeler ferme.

MOUSSE AU RIZ AUX PÊCHES

1½ c. à tb. de gélatine — ¼ de tasse d'eau froide
2 tasses de lait chaud
½ tasse de cassonade — 1½ tasse de riz cuit
½ tasse de crème à fouetter

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes. Chauffer le lait avec la cassonade jusqu'à ce qu'elle soit fondue. Ajouter la gélatine et bien brasser pour la faire dissoudre parfaitement. Incorporer le riz cuit, bien mélanger et laisser refroidir. Quand le mélange commence à prendre, y incorporer délicatement la crème fouettée. Verser dans un moule humecté d'eau froide et laisser prendre ferme. Démouler sur un plat à dessert et servir avec une sauce aux pêches. Pour obtenir 1½ tasse de riz cuit, il faut faire cuire ⅓ de tasse de riz bien lavé dans 3 tasses d'eau bouillante légèrement salée. Après cuisson, passer le riz à l'eau froide et bien égoutter.

SAUCE AUX PÊCHES

1 tasse de sucre — 1 tasse d'eau
6 pêches

Faire un sirop très épais, cuit à 240° F. avec le sucre et l'eau et verser sur les pêches préalablement pelées et coupées en minces quartiers. Laisser refroidir dans ce sirop, ayant soin de remuer souvent les fruits avec une fourchette. On peut utiliser la même recette en employant des poires, à condition qu'elles soient très tendres.

SALADE AUX FRUITS EN GELÉE

1½ c. à tb. de gélatine
¼ de tasse d'eau froide — 1 tasse d'eau bouillante
½ tasse de sucre
⅓ de tasse de jus de citron — 1 banane
2 pêches
1 poire — 1 tasse de raisin

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes. Verser au-dessus l'eau bouillante pour la dissoudre parfaitement, ajouter le sucre, [*Lire la suite page* 71]

CLOCHERS D'AUTREFOIS

[*Suite de la page* 11]

Il y en a qui sont d'une plénitude de formes étonnantes — tels les clochers de l'église du Cap-Santé ; il y en a d'autres — comme les clochers de Lacadie et de Saint-André (Kamouraska) (12) — dont le dessin est plein de grâce et de gentillesse et qui, pourtant, n'ont rien de fragile.

Le clocheton de Varennes était probablement le plus parfait du genre en Nouvelle-France. Mais les autres qu'il nous reste ne manquent pas de qualités. Les plus anciens — le clocheton du Séminaire de Québec et celui de la chapelle commémorative de Ste-Anne-de-Beaupré — rappellent le style français du Grand Siècle. Ceux qu'on a élevés au XIXe siècle ont une grâce particulière. Sauf le clocheton absidal de St-Jean-Port-Joli, qui est en somme un grand clocher, ils ne possèdent, en général, qu'une lanterne ; ils sont couronnés d'une flèche effilée et très élégante. Tels apparaissent les clochetons de Lotbinière (10), de St-André, de l'Islet.

Fait digne de remarque, nos clochers d'autrefois, ouvrages de charpenterie d'un tracé délicat et d'une exécution souvent difficile et compliquée, ne sont pas en général l'oeuvre d'architectes, au sens moderne de ce mot. Parmi ceux-ci, je ne vois guère que Chaussegros de Léry, Jean Baillairgé, Victor Bourgeau et Thomas Baillairgé qui aient tracé des plans de clochers. Les auteurs de la plupart de nos clochers d'autrefois sont le plus souvent de simples charpentiers de village ou des entrepreneurs spécialisés dans ce genre de construction.

Combien d'autres noms de charpentiers villageois ne pourrais-je pas transcrire ici, dont on ignore entièrement la vie et les ouvrages ! Car longtemps, les marguilliers de nos paroisses, surtout ceux de la campagne, sont restés fidèles aux artisans de leur entourage ; c'est à eux qu'ils ont recours, non peut-être pour édifier ces églises grandiloquentes et prétentieuses qu'un vulgaire esprit romantique inspire à quelque âme ambitieuse, mais pour entreprendre des ouvrages purement traditionnels, comme le rétablissement d'un clocher ou la réfection d'un portail... C'est ainsi qu'on trouve, un peu partout dans la province, des monuments simples et modestes, qui témoignent hautement de la permanence des traditions canadiennes ; et ces monuments, on les aperçoit, non seulement sur quelque église ancienne ou sur quelque maison conventuelle, mais encore sur des granges rustiques ou sur d'humbles remises blanchies à la chaux. Et ces minuscules lanternes, qui servent peut-être de ventilateurs, possèdent les mêmes qualités de dessin et d'élégance que les autres, car ils sortent habituellement des mêmes mains.

Qualités de dessin et d'élégance ! Empruntant une idée d'André Gide, je dirais volontiers que la Nouvelle-France d'il y a un siècle et demi était "une école de dessin". Quoi de plus et de mieux *dessiné* que nos vieilles églises et nos habitations urbaines et campagnardes ! Quoi de mieux *dessiné* que nos retables en bois sculpté et notre somptueuse orfèvrerie du XVIIIe siècle ! Surtout quoi de plus et de mieux *dessiné* que ces splendides affirmations *dans l'absolu décoratif* que sont nos clochers de la plus brillante époque de notre histoire — l'époque de la prise de conscience avec nous-mêmes, de la réflexion la plus féconde et du travail le plus intense !

Est-il besoin d'ajouter que cette science du dessin, nous l'avons perdue, et qu'il conviendrait de la retrouver au plus tôt — même si elle ne devait nous servir qu'à mieux comprendre l'art émouvant et sensible de nos ancêtres.

GÉRARD MORISSET
de la Société Royale du Canada.

L'ÎLE D'ORLÉANS

[*Suite de la page* 12]

ces vénérables maisons, l'occupant actuel vous racontera sans doute une partie sinon toute l'histoire de son logis. Les cimetières de l'Ile d'Orléans me rappellent ceux des Alpes. Ils sont frustes. Ce ne sont pas les parcs soigneusement ratissés de nos agglomérations populeuses. Le pas lourd et profane des jardiniers ne vient jamais troubler le sommeil de ceux qui y reposent. Ce sont des cimetières campagnards. Ceux qui y sont couchés ont vécu la vie des champs et y sont retournés.

En sortant du village, c'est encore la route et le splendide décor. On rencontre d'anciennes chapelles. Elles sont bien vieilles et menues, les pauvres petites aïeules. Les ans se trahissent sous le fard à la chaux et les fleurs des champs montent à l'assaut de ces minuscules clochers, témoins des premiers ans de la colonie.

Le lecteur qui s'intéresse à l'histoire devrait parcourir l'ouvrage "QUÉBEC ET L'ILE D'ORLÉANS". Nous devons être reconnaissants à des hommes comme monsieur le juge J. Camille Pouliot, auteur de l'ouvrage ci-dessus mentionné, d'avoir mené à bien la restauration d'un joyau comme le vieux Manoir. Il y a seulement un quart de siècle la vénérable demeure mourait, oubliée, négligée et rongée par les intempéries. Aujourd'hui, une opération majeure lui a rendu un air de santé et une nouvelle jeunesse. Elle invite notre curiosité admirative. Si, un jour, vous arrêtez devant le seuil et que vous frappiez, n'oubliez pas que cette tranquille demeure n'est pas un musée public mais une résidence privée. Entrez avec recueillement, comme dans un temple. Marchez sur la pointe des pieds, inaperçu... et regardez. Les collections amassées sous ce toit ont une grande valeur historique. L'atmosphère de la maison elle-même est une invitation à un voyage dans le passé.

Quittons le passé et regardons au loin, vers l'avenir ! Nous sommes au quai de Ste-Petronille. Devant nous le fleuve présente l'activité caractéristique de notre temps et Québec, la vieille cité, a toujours la silhouette d'autrefois, couronnée et fortifiée. Ne vous méprenez pas cependant ! Le Québec moderne dresse aussi ses cheminées, ses entrepôts, ses grues et aligne les quais d'un grand port maritime actif. Comme un puissant navire, dont le passé tient la barre, l'Ile fend l'eau du St-Laurent et entre en rade.



LE BILLET DE BRENDA YORK

La Meilleure Recette Gagne le Premier Prix de $100.00

IL EST faux DE PRÉTENDRE QU'UNE FEMME EST INCAPABLE DE GARDER UN SECRET ! Depuis quarante-huit heures, je me ronge d'impatience de vous en communiquer un ! Mais jusqu'à maintenant, j'ai été muette comme une carpe et j'ai gardé pour moi le nom de la gagnante de juin pour le concours de suggestions culinaires faciles concernant les produits de Marque York.

MAINTENANT, JE PUIS VOUS LE DIVULGUER — et sans plus de commentaires, voici ce nom:

MRS. F. T. CAMERON-MERRITT
1329 Harwood Street, Vancouver, C.-B.

MRS. CAMERON-MERRITT GAGNE LE PREMIER PRIX DE $100.00 POUR LE CONCOURS DE JUIN — mes plus sincères félicitations. Je crois que vous conviendrez avec moi que sa recette possède toutes les qualités . . . elle est simple, nouvelle et délicieuse. La voici:

ORANGES À LA FAUSSE TORTUE

Ingrédients: 4 Grosses Oranges
1 Enveloppe de Gélatine Minute (1 c. à s.)
1 Boîte de RAGOUT DE MARQUE YORK

Mode de préparation: Coupez le dessus des oranges sur le travers (environ ⅓ de l'orange), pressez en ayant soin de ne pas briser l'écorce. Enlevez toute la pulpe. Vous pouvez denteler les bords, si vous le désirez. Faites tremper la gélatine dans ¼ tasse de jus d'orange. Faites chauffer le reste du jus d'orange et faites-y dissoudre la gélatine. Ajoutez 1 boîte de RAGOUT DE MARQUE YORK et faites bien chauffer. Quand le mélange de ragoût est légèrement refroidi, remplissez-en les écorces d'orange. Mettez dans le réfrigérateur ou dans un endroit froid jusqu'à ce que le mélange soit pris. Au moment de servir, mettez les oranges sur un lit de laitue, râpez un peu de zeste sur le dessus. Garnissez avec des radis en forme de roses et du céleri. Coût: Oranges, 4c chac. Coût total: 10c par portion.

À TOUTES CELLES QUI M'ONT ÉCRIT — merci beaucoup de l'avoir fait. L'intérêt que vous avez manifesté, les merveilleuses idées et les bons souhaits que vous m'avez fait parvenir me font désirer qu'il m'eût été possible de choisir chacune d'entre vous comme gagnante du premier prix. Canada Packers vous a envoyé, par la poste, les BONS POUR LE RAGOUT DE MARQUE YORK auxquels vous avez droit — veuillez continuez à m'envoyer des idées.

POUR LE CONCOURS DE CE MOIS-CI COMPORTANT UN AUTRE PREMIER PRIX DE $100.00.

Envoyez-moi votre recette ou votre façon préférée de servir le

K L I K

Dites-moi, tout simplement, dans une lettre, si vous mélangez cette délicieuse viande en boîtes avec d'autres aliments pour faire un mets chaud différent, un souper froid ou des sandwiches d'un genre spécial.

ENCORE DES PRIX DE CONSOLATION ! A chaque personne qui envoie une idée, nous enverrons un bon pouvant être échangé (GRATIS) chez votre épicier, pour une ou deux boîtes d'un produit de Marque York.

À UNE CONDITION SEULEMENT — Toutes les lettres deviennent notre propriété et ne peuvent être retournées. Il n'y a pas de limites au nombre de lettres que vous pouvez envoyer — PAS BESOIN D'ETIQUETTES — mais nous ne promettons qu'un bon par personne. Ce n'est que juste, n'est-ce-pas?

DATE DE FERMETURE: Pour avoir droit au prix de $100.00 pour le mois d'août, le cachet des postes sur l'enveloppe doit porter une date antérieure à MINUIT, le 15 août 1947 — mais pour les lettres portant une date antérieure au 31 août 1947, vous aurez droit à des bons gratuits. Les magazines étant imprimés de bonne heure, le nom de la gagnante pour le mois d'août sera annoncé dans ma rubrique d'octobre.

ADRESSEZ VOS LETTRES À: BRENDA YORK,

Reporter des "Gourmandises", Clinique Alimentaire,
Canada Packers Ltée, Dépt. C,
2214 St. Clair Avenue, West, Toronto, Canada

Avez-vous essayé ceci . . .

PUNCH POUR RÉCEPTIONS: Faites geler une cerise au marasquin (rouge ou verte) dans chaque cube de glace — rend les breuvages froids beaucoup plus attrayants!

IDÉE BRILLANTE: Un soupçon de jus de citron frais fait ressortir la saveur du melon — quelle qu'en soit la variété.

QUEL RÉGAL: Aujourd'hui, j'ai surveillé une diététiste Canada Packers ouvrir une boîte de succulent Saucisson de Marque York, le trancher en tranches de ½ pouce d'épaisseur, le disposer dans un plat-casserole beurré, l'entourer de macaroni cuit bien égoutté — et puis, verser une boîte de soupe aux tomates sur le tout. J'ai attendu que ce plat prometteur sorte du four — quelle saveur! Je n'ai pas regretté d'avoir attendu.

UN PEU DE FINES HERBES: Le basilic commun rehausse la saveur des salades. Succulent dans les mets aux oeufs, les sandwiches. Dans les salades, etc., il y entre en premier lieu — dans les mets cuits, après la cuisson. Vous savez maintenant à quoi vous en tenir.

METS PRÉFÉRÉ DES HOMMES — Saucisses fumées Maple Leaf — fendez-les — mettez-y de la cassonade, de la moutarde en poudre et un soupçon de beurre. Faites cuire lentement sous le gril. Faites-en beaucoup, car on vous en redemandera.

EXTRA-SUCCULENT: Un jour, pour essayer cela, j'ai mis de l'oignon ET du Fromage Maple Leaf râpé dans des pommes de terre au gratin . . . délicieux — mais veuillez ne pas oublier le fromage.

Maintenant, chères voisines, 'le moment est venu' pour moi de vous quitter. Une fois de plus, permettez-moi de vous rappeler de m'envoyer vos suggestions sur la façon de servir le KLIK — et ayez soin de poster votre lettre avant minuit, le 15 AOUT.

Aurevoir, jusqu'au mois prochain. Brenda York

LA BRODERIE

POUR LE COFFRE DE LA MARIÉE

Par

Mme L. de Bellefeuille

No 1641 — Taies d'oreillers en broderie Richelieu. Il est facile de tracer ce modèle sur le tissu de votre choix, au moyen de papier carbone. Prolonger la bordure en ligne droite jusqu'aux côtés.

No 4024 — Modèle illustré en partie seulement. Vous pouvez nous le commander étampé sur coton ou seulement sur papier. La broderie se fait au point Colbert.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

LISTE DES PRIX

☐ 1641 — Taies d'oreillers étampées, 34 pouces par 40 (non circulaires), en coton blanc	$1.85
☐ 4024 — Modèle Colbert pour taies d'oreillers, en coton blanc, la paire	$1.85
☐ Gros écheveaux de coton blanc à six brins	.40
☐ Patron étampé sur papier, chacun	.15
☐ Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer	.10

(Prière à mes lectrices d'inclure le prix de la commande, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.)

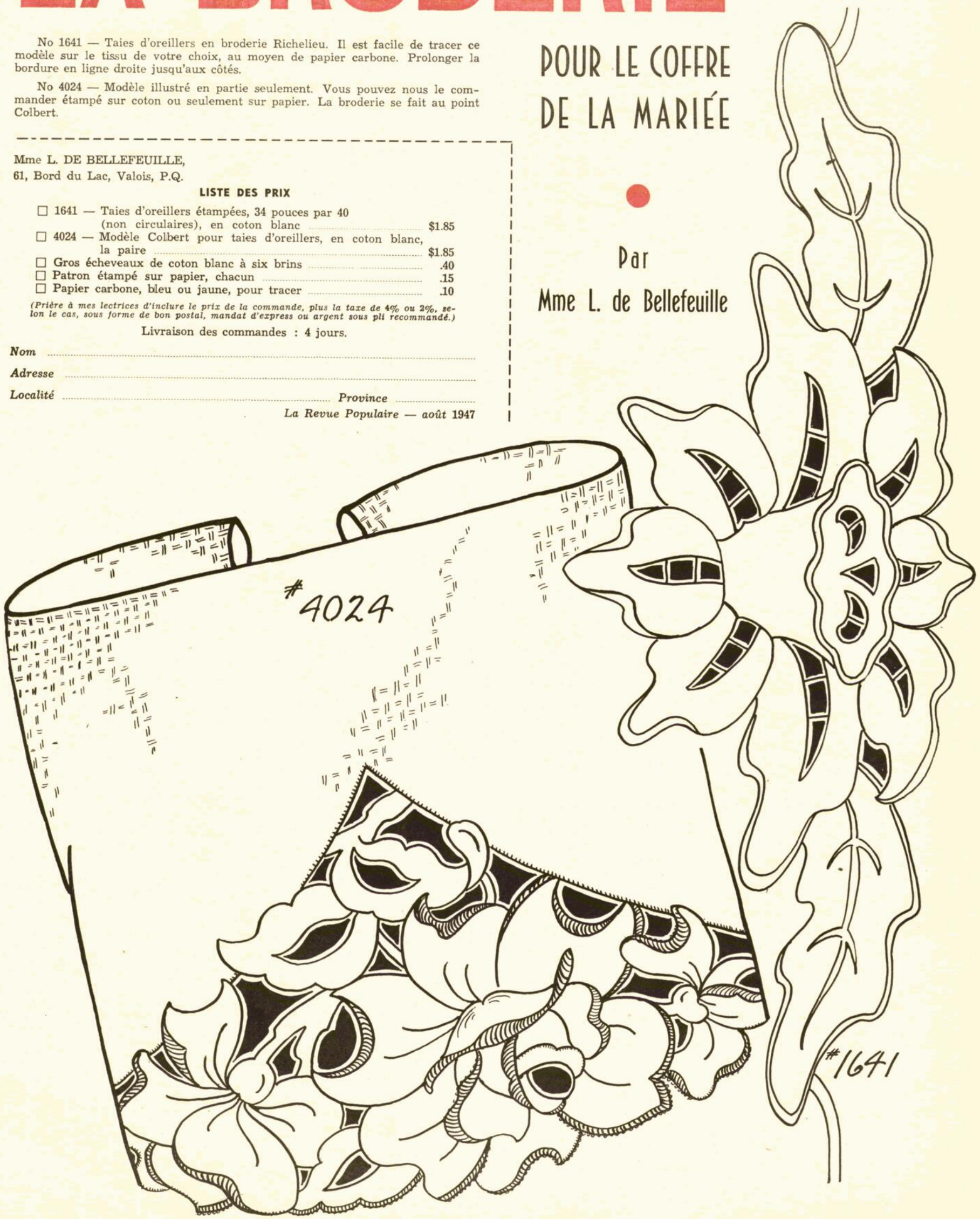
Livraison des commandes : 4 jours.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

La Revue Populaire — août 1947



CHIFFON À POIS ET CRÊPE UNI



No 2079 — Pour les tailles 34 à 50, cette robe à plastron de dentelle est amenuisante à cause des plis de la jupe qui allongent la silhouette. Prix 25¢.

No 2015 — En chiffon à pois ou fleuri, cette toilette se porte en toute occasion avec plaisir. Tailles 34 à 44. Prix 25¢.

No 2104 — Les détails importants de celle-ci : un corsage à empiècement dentelé et boutonné, une jupe à lés s'élargissant. Prix 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons de *La Revue Populaire*, Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.





2100 Simplicity 2094

FIN D'ÉTÉ



2103
Simplicity

No 2103 — Robe pour tous les jours à corsage croisé et boutonné, manches courtes, jupe à plis. Tailles 11 à 18. Prix 25¢.

No 2100 — Pour l'après-midi, un double péplum drapé sur le côté en cascades habille cette toilette. Tailles 12 à 20. Prix 25¢.

No 2094 - - La mode nouvelle est aux hanches étoffées. On les drape donc de fantaisies qui simulent les poches. Tailles 12 à 18. Prix 25¢.

No 2099 — Pour la fin de l'été et le début de l'automne, cette robe d'allure fort jeune se porte avec manches courtes ou longues. Prix 25¢.



2099
Simplicity

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

MA PETITE ROBE D'AFFAIRES



No 2076 — Très jeune fille, cette robe est jolie et pratique si elle est taillée dans un crêpe léger ou un sheer. Prix 25¢.

No 2097 — Robe d'une pièce à manches longues originales, fort élégante pour un rendez-vous d'affaires. Tailles 12 à 20. Prix 25¢.

No 2102 — Simple de ligne, mais charmante, cette robe se porte bien après les heures de bureau avec un élégant chapeau. Prix 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons de *La Revue Populaire*, Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.



Très personnellement vôtres . . .

Vous dînez en ville . . . et pour vous, c'est tout un événement. Vous aimez l'atmosphère de fête . . . vous adorez la musique latine qui vous rappelle votre première sortie. Jamais vous n'oublierez cette première soirée . . . ce tourbillon de gaieté, de lumière, de musique et de féérie . . . c'est un souvenir qui est *très personnellement vôtre.*

Ce soir, vous êtes radieuse et vous éprouvez un enthousiasme de jeunesse . . . ce qui prouve bien que *toute* femme peut avoir le coeur jeune, quand elle est libre de soucis. De "ces" soucis, par exemple. Et c'est pour cela que vous exigez toujours Kotex, car vous êtes parfaitement à l'aise, en parfaite sécurité, grâce à son centre de sûreté exclusif.

Plus encore, vous n'avez pas à redouter de contours révélateurs, avec ces bouts plats, pressés, de Kotex. Vous êtes exempte de tout malaise, car la serviette Kotex est la douceur rêvée . . . elle est conçue pour rester molle durant l'usage. Oui, et seule la Kotex est faite en 3 modèles (régulier, junior et super).

Vous pouvez donc vous amuser toute la soirée, *tous* les soirs, comme si de rien n'était. Vous pouvez conserver votre aplomb, votre gaieté . . . et ce charme radieux peut toujours être *très personnellement vôtre.*



La Kotex compte plus d'usagères que toutes les autres serviettes périodiques*

*Marque déposée

DE GRANDES VEDETTES: NOS MAINS



QUOI, LES MAINS ! disait Montaigne, "mais, par elles nous requérons, nous promettons, nous congédions, nous menaçons, nous prions, nous refusons, nous craignons, nous commandons, nous encourageons, nous jurons, nous accusons, nous flattons, nous applaudissons, nous bénissons ! " Certes oui ! quelles choses encore ne faisons-nous de nos mains. Les mains ont, par leur jeu, par leur aspect, bien des significations. Et aussi, la ménagère, la couturière, l'employée de bureau, l'ouvrière doivent reconnaître l'importance de leurs mains, des gestes qu'elles exécutent. Vous devez donc vous habituer à les conserver belles, douces, bien soignées, élégantes, vos mains, malgré les besognes les plus rudes, les plus banales. La première condition pour avoir de jolies mains, c'est de les ménager au départ. Chaque fois que vous vous les lavez, ce qui arrive souvent, brossez-les soigneusement en vous servant d'un bon savon ; séchez-les toujours complètement ; massez-les avec une crème, une lotion ou une eau de beauté qui les adoucira, les parfumera, leur rendra de la souplesse, de la finesse, tout en les protégeant des gerçures, des rougeurs, des rudesses causées par le soleil ou le froid, la poussière ou l'eau. Ces lotions ou crèmes de beauté d'une teinte nacrée et délicate feront merveille mais à condition que vous les employiez régulièrement. Déposez donc près de chaque lavabo, dans votre cuisine, dans votre chambre et celle de vos amis, un joli flacon ou une jarre de baume pour les mains. Cette habitude s'acquiert rapidement et vous serez surprise du résultat. N'oubliez pas que rien ne s'obtient ni ne se conserve par l'indifférence ou le manque de soin.

Liste des lotions et crèmes pour les mains illustrées : JERGENS LOTION, TRUSHAY, CAMPANA'S ITALIAN BALM, VELVET GLOVE HAND LOTION de Charles of the Ritz, HAND LOTION de Barbara Gould, HAND CREAM de Yardley, LOTION de Cashmere Bouquet, SMOOTH SKIN LOTION de Harriet Hubbard Ayer, HAND-O-TONIK de Elizabeth Arden, HAND BEAUTY CREAM de Du Barry, HAND LOTION de Avon et HONEY & ALMOND CREAM de Hinds.

























LE BAS DU FLEUVE

[*Suite de la page* 13]

consulter monsieur le curé ou déposer leur argent à la banque. La nature du sol se prêtant assez mal à une augmentation de population, vous trouvez des gens de la Baie, à Québec, à Montréal, par toute la province et jusqu'aux Etats-Unis. Il n'y a guère, à la Baie Saint-Paul, que dix ou douze noms de famille. Tant d'individus s'appellent Thomas Tremblay, Jean Simard, Pierre Larouche ou Joseph Boily qu'il a fallu donner des surnoms aux diverses branches des familles, par exemple, les Simard "Pierriche" ou les Simard "Lombret"; ajouter le nom du père à celui du fils, Pierre à Jacques ou même Pierre à Jacques à Jean; et recourir aux sobriquets que nos habitants goguenards n'ont aucune difficulté à décerner, Pierre "quatre oreilles" ou Jean Baptiste "la bouteille".

De tous les endroits pittoresques de Charlevoix, La Malbaie est, sans contredit, celui qui est le plus recherché des touristes. Dès 1895, l'arpenteur Du Berger, un enfant du pays, publiait toute une série de cartes pour permettre aux étrangers de passage de trouver plus facilement les points d'intéret. Selon lui, La Malbaie était déjà reconnue comme "l'Eden des places d'eaux". Construite sur des hauteurs, La Malbaie domine le fleuve immense, donnant ici l'illusion d'un océan et ouvrant une perspective illimitée. Comme les vagues de la mer, les flots ont le même éclat verdâtre indiquant les profondeurs. Avec la même furie que ceux de l'océan, ils viennent, aux jours de gros temps, prendre d'assaut les rochers du rivage. Les Laurentides majestueuses s'entassent vers le nord et recèlent dans leurs vallées les plus beaux lacs. Le long des chemins sinueux qui courent sur les berges des rivières Mailloux ou la Comporté, la multitude des décors déploient toutes ses richesses à chaque coude de la route. Le Cap à l'Aigle étage ses chalets sur le vert des pelouses et, si vous revenez vers la Pointe-au-Pic, c'est au bout des allées sombres que vous découvrirez les villas princières entourées de leurs plates-bandes de pétunias, de jacinthes, de tulipes, d'iris.

LES GOÉLANDS

[*Suite de la page* 16]

des rivages et des marais. Il y a de par le monde cinquante espèces de goélands et de mouettes, qui sont des espèces plus petites de goélands. Dans notre province, on en compte dix qui fréquentent les rives du Saint-Laurent, les Grands Lacs, les mers nordiques. Les plus familiers et les plus répandus sont le goéland argenté, le goéland à manteau noir et la mouette à trois doigts.

Le goéland argenté porte une robe toute blanche et un manteau gris pâle qui lui vaut son nom. Ses pieds sont d'un rose chair et son bec, qu'il tient toujours horizontalement, est marqué, vers le bout de la mandibule inférieure, d'une tache rouge clair.

Le goéland à manteau noir est le plus gros individu de la famille et c'en est aussi le mauvais génie. Vêtu d'un manteau gris ardoise et pour le reste semblable en tous points à son honnête cousin le goéland argenté, il se sert de sa forte taille pour exercer ses forfaits. Terreur de la gente emplumée marine qui tremble à son approche, il fond brutalement sur les nids et dévore sans vergogne les petits de toutes espèces, éclos ou encore enfermés dans leur coquille, sous les yeux mêmes des parents impuissants à les défendre.

La mouette à trois doigts, ainsi nommée parce qu'elle n'a pas quatre doigts comme la plupart des autres espèces de goélands, est vêtue, tout comme le goéland argenté, d'un éclatant plumage blanc et d'un manteau gris pâle, mais elle est beaucoup plus petite que lui et ses jambes et ses pieds sont noirâtres.

Les jeunes goélands et les jeunes mouettes de un, deux et trois ans sont bruns. Ils ressemblent si peu à leurs parents, au moins par leur coloration, que les profanes les reconnaissent difficilement.

Quand vient l'automne, les goélands remontent le fleuve, suivant les bandes d'éperlans, sur lesquelles ils prélèvent un impôt considérable. L'hiver venu, ils désertent les plages inhospitalières que balaie la bise, pour des cieux plus cléments: le sud des Etats-Unis, le Mexique, les Antilles. Le printemps nous ramène nos merveilleux oiseaux blancs qui se remettent à leur utile besogne de boueurs des mers et recommencent d'animer de leurs gracieuses évolutions, la scène des ondes.

MARCELLE LEPAGE-THIBAUDEAU

SAINT-MALO

[*Suite de la page* 17]

pendant longtemps que des marins de Saint-Malo et de Cancale. Quel port, monsieur le Directeur, a rapporté autant de richesses et de gloire à la France et lui a donné autant de secours et d'appui dans les moments difficiles?"

Et maintenant, dominant par leur hauteur toutes les autres ruines de la ville, s'élèvent, lugubres, sur la partie la plus élevée du rocher de Saint-Malo, les ruines de notre chère cathédrale historique, dans laquelle Jacques Cartier fut baptisé et où reposent ses cendres. Bien que la grosse partie de notre clocher soit tombée sur elle, la plaque commémorative, placée en 1891 par le premier ministre du Canada, l'honorable Honoré Mercier, est encore réparable. Cette plaque rappelle que le 16 mai 1535, Jacques Cartier, entouré de son équipage, vint s'agenouiller dans le choeur de la cathédrale, avant de s'embarquer sur les mers inconnues à la conquête d'un nouveau monde, afin de recevoir la bénédiction de Monseigneur de St-Malo et demander à Dieu de bénir son voyage.

J'ai été envoyé en mission spéciale au Canada par Son Eminence le Cardinal Rogues, archevêque de Rennes et de Saint-Malo, et par le Ministère de l'éducation nationale, section des Beaux-Arts, afin de demander aux Canadiens de nous aider par de généreuses offrandes à relever cette église mémorable qui est le berceau du Canada et dans laquelle se sont vécues les premières pages de l'histoire de la Nouvelle-France. Et je sais que le Canada qui aime Saint-Malo et son antique cathédrale des XII et XIIIèmes siècles, ne voudra pas que disparaisse le baptistère du Canada et nous aidera à le sauver. Grâce au Canada, elle revivra notre cathédrale!

Chanoine JULIEN DESCOTTES,
président de la Société Historique et Archéologique de Saint-Malo (France)



Gardez votre coiffure intacte, souple et belle, à l'aide de la merveilleuse broche à cheveux Hold-Bob. Invisible, solide, flexible . . . tout en étant douce comme une caresse. Les tiges sont arrondies, glissent aisément, sans accrocher les cheveux. Les broches Hold-Bob se fixent solidement, procurent plus de confort.

*MARQUE DE COMMERCE BREVETÉE AU CANADA

BROCHES »
HOLD-BOB*



Fabriquées au Canada **Gaylord Products of Canada, Ltd., St. Hyacinthe, P. Q.**, successeurs de Hump Hairpin Mfg. Co. of Canada (1940) Ltd.

Z.B.T. protège Jean contre la

"MOITEUR-ACIDE"



Le sourire de mon petit Jean dit "Merci." Il est reconnaissant parce qu'il est à l'aise. La Poudre Z.B.T. pour Bébés le protège, de la tête aux pieds, contre la "moiteur-acide" — pas surprenant qu'il soit souriant! Votre bébé aussi a besoin de cette protection totale. Employez donc de la Z.B.T.

La Z.B.T., faite avec de l'huile d'olive, *résiste à la "moiteur-acide."*

Elle fait glisser les vêtements du bébé, les empêche coller.

Z.B.T.

La Poudre pour Bébés faite avec de l'Huile d'Olive

Mal de tête

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.



POUDRES

LAMBLY

CONTRE LE MAL DE TÊTE

EPUISEMENT

PHYSIQUE et NERVEUX

Voici un incomparable régénérateur des forces physiques et nerveuses pour hommes, femmes et enfants.

Son effet est instantané.
Chez votre pharmacien



Elixir Tonique du Dr Montier

Distributeurs: D. WATSON & CO., C
286 S.-Paul Ouest, Montréal

Crème Orientale

GOURAUD

La Crème qui protège la peau avant une partie longue et dure. Coups de soleil et teint luisant ne sont plus à redouter. 1
Blanc. Chair. Rachel. Sun-Tan



Avez-vous des cadeaux à faire?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film.*

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

LE SCOUT DE FRANCE DANS LA GUERRE

[*Suite de la page* 18]

Je ne veux pas faire l'éloge du scoutisme français, l'éclaireur n'attend aucune récompense de ses actions. Le deuxième principe de sa loi lui dit qu'il est "fils de France et bon citoyen", et c'est en restant fidèle à ce principe qu'il a accompli simplement son devoir.

Nous sommes au 10 mai 1940. Les Allemands déclanchent la guerre totale, semant, tel Attila, la terreur sur leur passage. Les scouts de France sont "prêts" à accomplir l'immense tâche qui va leur échoir. Les chefs et les aînés sont au front. Des garçons de 17-18 ans prennent la succession des absents. Vont-ils pouvoir demander à leurs camarades plus jeunes de 3 ou 4 années, un effort, tant physique que moral, que certains adultes se refusent à faire ? Cheftaines et guides assurent, en liaison avec la Croix-Rouge, le fonctionnement des postes de secours, dans les gares et sur les routes stratégiques. Scouts et routiers deviennent les anges gardiens des malheureux réfugiés. Ils plient sous le poids des bagages, transportent les malades, versent dans le coeur de chacun un peu de leur confiance et de leur belle humeur.

Bientôt un nouvel effort lui est demandé, qui cette fois réclame l'application des méthodes techniques qu'il a reçues. La moitié de la France est occupée. Est-ce le grand chapeau de nos scouts qui rappelle désagréablement à l'occupant celui que les Américains portaient à l'autre guerre ? Est-ce plutôt le souvenir de ces éclaireurs polonais qui, lors de la bataille de Varsovie, luttèrent côte à côte avec les troupes régulières ? Nous l'ignorons. Le fait est que l'Allemand sent un danger à laisser cette ardente jeunesse vivre en liberté ; et dès juillet 1940, un décret de Berlin interdit le mouvement en zone occupée. Alors commence la "Résistance". Dès 1940, le scoutisme n'admet pas la défaite, il continue la lutte commencée en 1939, la lutte pour la patrie et pour le respect de la dignité humaine. C'est dans cet esprit que l'éclaireur commence la résistance active à l'ennemi. Les chefs et les aumôniers qui ont échappé à la captivité regroupent leurs troupes. L'on range soigneusement l'uniforme au fond de l'armoire, et, dans l'ombre, l'activité continue.

Les réseaux clandestins s'organisent. Le quartier général scout est à Vichy ; les ordres franchissent la ligne de démarcation, parviennent aux commissaires de districts qui les diffusent dans leur secteur. Le mouvement vit, et qui plus est, s'accroît rapidement. Plus de dix mille garçons viennent au scoutisme, alors qu'il est dangereux d'y adhérer. C'est la preuve que la France peut encore espérer en sa jeunesse, et c'est aussi la preuve que des garçons sont capables de grandes choses, par amour pour leur pays et non seulement par haine pour le pays voisin.

La patrouille allemande ne s'inquiète pas de ce jeune garçon qui, le cartable sous le bras, muse au retour de l'école. Pourtant, la serviette contient le journal clandestin imprimé durant la nuit, et qui demain en apportant au quartier les nouvelles du monde libre, maintiendra l'espoir.

1942-1943 voient la déportation massive de la jeunesse française vers les usines allemandes. C'est en refusant l'exil et le travail pour l'ennemi, contre leurs alliés, que les réfractaires à cet ordre constituent les premiers maquis. Dans le maquis, le scout est dans son élément. Le contact de la nature, la vie exaltante des bois, les nuits étoilées sous la tente, tout lui rappelle ces grands camps de vacances de l'heureux temps de paix. Certes le jeu cette fois comporte des risques, mais il les accepte de grand coeur. Cette France, il la sait belle, douce, il sait que des générations, au prix d'immenses sacrifices, ont écrit sa merveilleuse histoire et qu'il lui incombe aujourd'hui de maintenir la tradition.

Aux doux mois d'été succèdent les rudes mois d'hiver. Le froid est un adversaire cruel quand l'estomac n'est pas entièrement satisfait ; les nuits sont longues quand il faut les passer dans la neige ; le combat est pénible quand il faut l'accepter ou le provoquer avec des armes dérisoires pour l'époque atomique.

Il est long, cette année, le grand camp des scouts de France. Il dure depuis deux ans, quand, un matin de juin, alors que le moral va chez certains en faiblissant, que les vivres deviennent rares, que les munitions commencent à manquer, la grande nouvelle éclate : *"Ils* ont débarqué ! " Ce jour est le plus beau de la vie de tous les maquisards. Enfin un rayon de soleil traverse le ciel de France ; ils sont maintenant sûrs de tenir jusqu'au bout, les petits gars terrés depuis deux ans. Merci à vous, Canadiens, Anglais, Américains, à vous tous nos alliés, pour cette journée du 6 juin que vous nous avez donné de vivre.

La Victoire a des ailes, partout l'ennemi recule. Le 19 août, Paris s'insurge, le 24 il est libre. Les cloches de toutes les grandes villes du monde sonnent en signe d'allégresse. Le rideau se déchire. La France retrouve le monde.

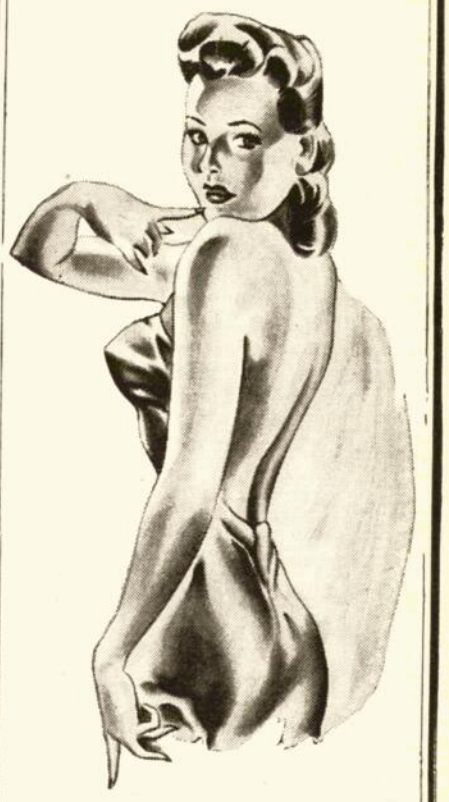
Voilà, scouts canadiens, quelle fut la vie de guerre de vos frères de France. Cette vie ne fut pas exclusivement celle des éclaireurs, elle fut celle de beaucoup de jeunes Français qui, sans distinction de parti ou de croyance, luttèrent contre l'occupant.

Frères scouts du Canada, la France qui vous accueillera au "Jamborée de la Paix" n'est pas celle que de mauvais journaux, de mauvais livres, de mauvais films, une propagande tendancieuse vous ont peut-être fait connaître, mais celle qui vous garde toute sa reconnaissance pour l'aide généreuse que vous avez apportée à sa libération et au soulagement de ses misères, la France de vos ancêtres, de Cartier, de Champlain, de Montcalm, dont vous conservez la mémoire, celle que les scouts de France s'efforcent de faire revivre, la France de Bayard, le chevalier ancien, la France du scout Guy de Larigaudie, le chevalier d'aujourd'hui.

FERNAND ENAULT,

Routier scout de France,
ancien combattant des Forces Françaises de l'Intérieur.

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

LES PAPETERIES ROLLAND

PAR SOLANGE CHAPUT-ROLLAND

L'HISTOIRE de la réussite de nos grandes industries canadiennes-françaises est une de nos plus belles pages. Il est bon de narrer les faits et de rappeler toutes les difficultés qui ont marqué le début de ces maisons. C'est à l'époque de la fondation de la maison Rolland qu'on trouve les qualités administratives qui caractérisent les descendants de Jean-Baptiste Rolland.

Jean-Baptiste Rolland naît à Verchères, le 2 janvier 1815, de Dame Euphrosie Danois et du Sieur Pierre Rolland. La famille Rolland est établie à Verchères depuis que le sergent François Rolland, du régiment de Guyanne, y planta sa bayonnette. Le jeune Baptiste n'aime pas la terre ; il rêve d'aventures et de grandes villes. A l'âge de dix-sept ans, après un cours bien sommaire, il quitte le domaine familial un soir d'hiver 1832 pour venir à Montréal. Qui pourra jamais dire à quoi songe le jeune Rolland alors qu'il s'avance seul à travers la campagne, avec cinquante sous dans sa poche ! Sa joie de vivre et sa confiance dans l'avenir surmontent tous les obstacles, et il ne tarde pas à se trouver un emploi comme apprenti, chez l'imprimeur Ludger Duvernay. En 1839, il épouse Esther Dufresne, de Saint-Laurent, de qui il a six filles et six garçons. Avec un associé, M. John Thompson, il devient propriétaire d'une librairie au numéro 24, de la rue Saint-Vincent. C'est au deuxième étage de cette maison que naît Jean-Damien Rolland, lequel devient plus tard président de la maison Rolland. Damien remplace John Thompson comme associé de son père et la firme prend officiellement le nom de J.-B. Rolland et fils. Le père et le fils orientent le commerce de la maison vers l'importation des livres et des papiers fins. Dès qu'il le peut, Jean-Baptiste associe ses fils à son entreprise et, vers 1870, la maison J.-B. Rolland et fils réunit Jean-Baptiste, Jean-Damien, Stanislas, Octavien et Damien Rolland. Les fils gèrent les affaires extérieures de leur maison, tandis que le père s'intéresse aux affaires municipales. Il achète des terres entières à Hochelaga sur lesquelles il érige des immeubles en temps opportuns. L'activité de monsieur Rolland ne connaît pas de repos. Tantôt il est entrepreneur, architecte, tantôt échevin et, comme tout bon Canadien français de l'époque, il s'intéresse vivement à la politique. Pour le récompenser de ses oeuvres civiques, il est nommé sénateur en 1867.

En 1870, sur les conseils d'un Français, il finance une usine fabriquant des papiers fins. Malheureusement, cette initiative connaît un échec. Mais l'idée de fabriquer du papier hante monsieur Rolland. Jacques Lanthier, député de Soulanges, lui conseille de construire une papeterie à Valleyfield, avantageusement située au bord d'une rivière. Mais les Seigneurs de Beaujeu prétendirent avoir le contrôle des terres et des eaux de ces lieux. Après de vaines discussions, M. Rolland dut abandonner son projet. Le curé Labelle, ayant eu vent de l'affaire, alla plaider la cause de St-Jérôme auprès du financier. En 1881, une résolution exemptant M. Rolland de toute taxe municipale durant 25 ans, à partir de la mise en opération de l'usine de papier Rolland, fut définitivement adoptée et, dès 1882, le moulin fonctionnait. Trois ans après que M. S. J.-B. Rolland eut assumé la gérance de l'usine de St-Jérôme, la maison gagnait la médaille d'or de l'exposition d'Anvers pour la qualité exceptionnelle de ses papiers fins. Quoique sa santé allait toujours déclinant, M. Rolland ne continuait pas moins de s'intéresser vivement aux affaires de son industrie. Il mourut en 1890 au terme d'une brillante carrière. Son courage et sa grande énergie lui avaient acquis une place d'honneur dans son pays.

En 1902, M. S. J.-B. Rolland et M. St-Charles, président de la banque d'Hochelaga, décident d'installer une nouvelle usine un peu plus bas que Ste-Adèle. Les droits sur les pouvoirs d'eaux sont achetés d'un Américain et la direction de l'usine est confiée au petit-fils du fondateur, Jean Rolland. C'est de cet événement qu'est né le village de Mont Rolland. Le moulin de Mont Rolland est opéré indépendamment de celui de St-Jérôme pendant quelques années ; en 1912, les deux usines sont fusionnées sous une seule direction. Jean Rolland est nommé à la gérance de l'usine de St-Jérôme, en 1918 ; son frère Olivier le remplace à Mont Rolland. Dix ans plus tard, Jean Rolland accepte la présidence de la compagnie, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, en 1946. Tous ceux qui l'ont connu reconnaissent qu'il a maintenu les traditions de progrès de ses ancêtres. A ses qualités administratives, se joignait une profondeur de vues qui a fait de lui un des Canadiens français les plus avertis dans le monde des affaires. Son cousin Pierre Rolland le remplace à la présidence, Jean-Paul, fils aîné de Jean Rolland, gère l'usine de St-Jérôme ; ses frères, Marc et André, occupent les postes de surintendant et de directeur du département des achats ; son cousin, Lucien Rolland, celui d'ingénieur du moulin de Mont Rolland.

Que veux-tu dire par *notre* argent?

Jeanne soupira:

—Tout mon argent a passé pour faire le marché!

—Tu ne veux pas dire qu'il ne t'en reste même pas pour la quête, demain?

—Seulement quelques cents. Tout est si cher que l'argent semble fondre.

—Je le sais bien, ma pauvre Jeanne; tout de même, il faut nous en tenir à notre budget. Il ne faut pas toucher à *notre* argent.

—*Notre* argent? Que veux-tu dire?

—Notre assurance-vie. Notre budget doit d'abord tenir compte de l'avenir, si nous voulons dépenser maintenant sans remords. Je t'ai nommée bénéficiaire de mes polices, évidemment; mais j'espère bien que *nous* pourrons en jouir ensemble . . . quand nous serons vieux . . .

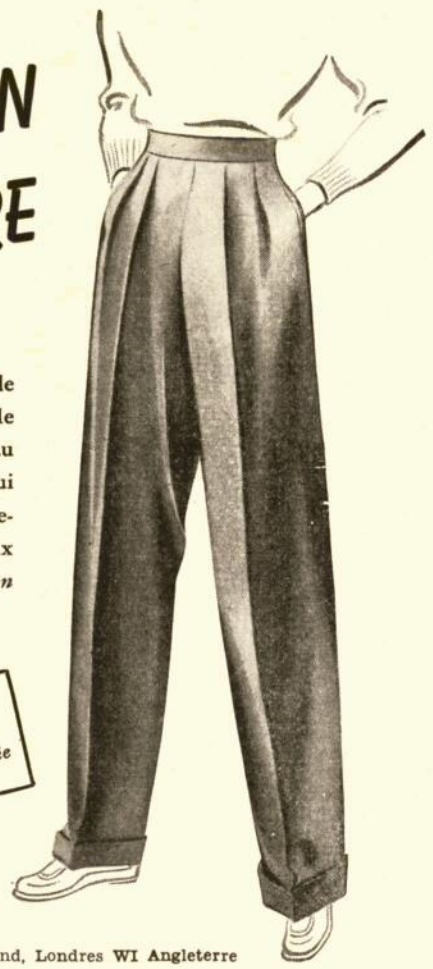


l'Assurance-Vie

Le moyen dont dispose la femme
pour assurer son indépendance

Un message des compagnies d'assurance-vie au Canada et de leurs agents.

L'ÉLÉGANCE EN VILLÉGIATURE



Le pantalon ZWOWZERS est synonyme de la parfaite élégance avec sa bande de taille brevetée, idéalement ajustable, grâce au procédé de fermeture exclusif ZWOW qui amenuise la ligne. Pas d'inélégants bourrelets ni de capricieuses fermetures — et deux poches absolument invisibles. *Confection anglaise de Bond Street, Londres.*

ZWOWZERS Marque déposée

par **GOR-RAY** Registered

Seuls Fabricants : Gor-ray Ltd., 107 rue New Bond, Londres WI Angleterre

Essayez le **LAVORIS**

rince-bouche et gargarisme pour toute la famille

Efficace et sûr. Les enfants l'aiment, eux aussi. 5-47RF

DÉBILITÉ FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP **Deschiens**

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

OFFRE SPECIALE : $2.00 pour 2 ans

(Canada seulement)

LA REVUE POPULAIRE

•

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, P.Q.

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

QUAND LE FISC SOURIRA-T-IL?...

NOUS AVONS REÇU, il y a quelque temps, une copie de la lettre que M. Robert E. Day, président de Bulova Watch Company, Limited, de Toronto, adressait au T.H. William L. Mackenzie King, premier ministre du Canada, au nom de tous les bijoutiers du pays pour protester contre le maintien de la taxe de 25% sur les montres et l'argenterie. Dans cette lettre, M. Day fait montre d'un excellent esprit et semble réclamer une mesure raisonnable. Comme il le dit, les manufacturiers et les bijoutiers n'ont aucunement protesté, pendant la guerre, contre cette taxe de luxe, comprenant parfaitement qu'il fallait restreindre les dépenses du public et encourager ainsi tous les Canadiens à placer leur argent dans les obligations de la Victoire et les certificats d'épargne de guerre. Mais on avait raison de croire que, la guerre terminée, cette taxe serait immédiatement abolie. Contre l'attente de tous, on l'a maintenue, tout en levant les taxes et les restrictions sur des objets infiniment moins essentiels qu'une montre. Le montant de cette taxe a contribué à réduire de près de 20%, dans toutes les provinces du Canada, l'industrie de la bijouterie. Il nous semble qu'on pourrait donner facilement raison à M. Day ainsi qu'à tous les manufacturiers et bijoutiers du Canada. Il existe en effet des choses beaucoup plus inutiles que des montres, des réveille-matin, des couteaux et des fourchettes d'argent.

LES FESTIVALS DE MONTRÉAL

JULIUS RUDEL, un des chefs d'orchestre du New York City Opera Company, est arrivé à Montréal pour prendre charge des répétitions des choeurs d'opéra qui sont présentés en plein air par la Société des Festivals de Montréal, au Stade Molson, durant juillet et août, sous la direction de Laszlo Halasz.

Ce choeur sera entendu pour la première fois à l'occasion de la grandiose présentation de l'opéra *Aïda* qui inaugurera une série de spectacles en plein air. Il sera entendu de nouveau dans l'opéra *Madame Butterfly* le 6 août et dans *Carmen* le 13 août.

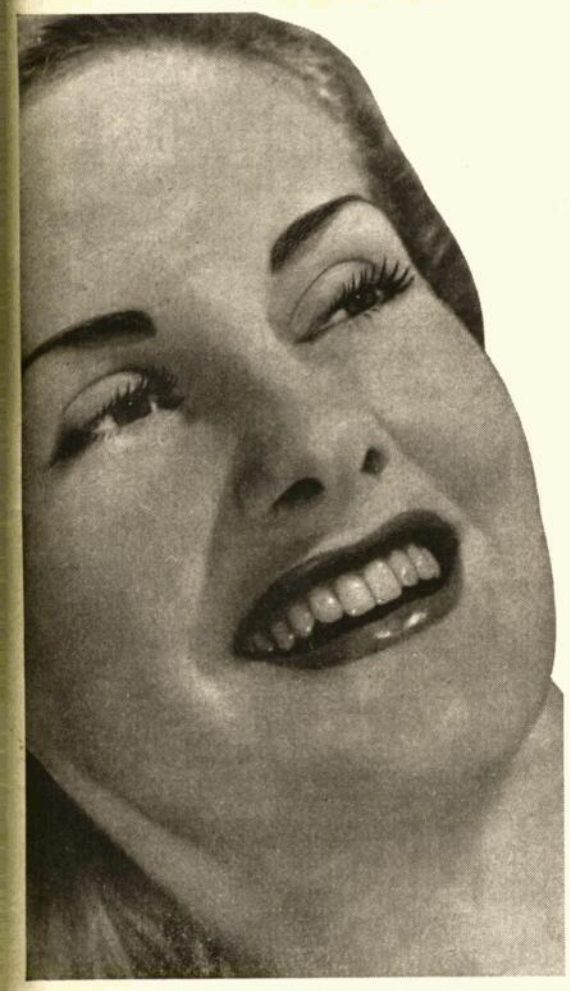
Les choristes ont été recrutés récemment. M. Halasz a lui-même fait subir une audition à plus de 200 candidats. M. Halasz et M. Rudel sont enchantés de la valeur des choristes et promettent un beau succès.

La distribution d'Aïda sera composée de Florence Kirk et de Ramon Vinay dans les rôles d'Aïda et de Radamès, de Marjorie Lawrence dans celui d'Amnéris, Enzio Mascherini dans celui d'Amonasro et Norman Cordon dans celui de Ramphis, tous des artistes du Metropolitan. Theodore Komisarjevsky, célèbre metteur en scène russe, sera en charge de la direction de la scène.

CE DONT ON PARLE

[*Suite de la page 9*]

vient de terminer, pour l'Office National du Film, un court métrage sur "Montréal, la nuit" que nous verrons bientôt dans la série *En avant Canada*. ◆ Pour ceux qui n'ont pu voir l'exposition de Lomer Mercier-Gouin, au Art Gallery de Montréal, nous présentons deux exemples de son art si intelligent et si personnel. Cet art eut son retentissement jusqu'en France où un éditeur lui demanda d'illustrer les Contes du Lézard. Après avoir écrit pour "Les voix du pays" une série de sketchs radiophoniques d'une poésie très délicate, il mit momentanément de côté les muses pour finir ses études de droit. Il prépare une pièce de théâtre qui sera créée, l'automne prochain, à Montréal. ◆ L'hon. sénateur T.-D. Bouchard offrait, récemment, un garden-party, en l'honneur des délégués de l'OACI. Plusieurs personnalités de St-Hyacinthe et de Montréal y assistaient et les jardins présentaient un aspect nuancé avec les invités en robes claires, les Hindoues dans leurs saris brodés et les baigneurs s'ébattant dans la piscine. Le déjeûner était servi dans la serre et les invités firent ensuite le tour de la ville de St-Hyacinthe.



Dents de nacre et d'ivoire

Comme elles parent votre visage de radieuse lumière ! Là n'est point cependant toute leur raison d'être, et une question de santé s'y rattache plus que l'on ne saurait croire. Ne sont-elles pas vos seules armes de mastication ?

Qu'elles soient étroites et longues, ou larges et carrées, les dents forment, derrière les lèvres un véritable rempart, que rien ne franchit avant d'avoir été broyé, coupé et déchiré. Elles commencent la digestion, et d'elles dépend l'assimilation parfaite des aliments dont vous vous nourrissez. Y pensez-vous, chères lectrices, et attachez-vous toute l'importance que réclament les soins, moins de coquetterie que d'hygiène, nécessaires à votre denture.

J'aimerais qu'un instant vous entrevoyiez les conséquences multiples d'une négligence inexcusable. D'abord l'anéantissement des principes nourriciers de votre alimentation, ensuite les troubles de mauvaise digestion, les maladies d'estomac et d'intestins, et enfin, les souffrances locales, occasionnées par des dents malsaines.

Votre premier souci doit être de rendre visite à un dentiste attitré, aussi régulièrement que vous le permettent vos possibilités et vos moyens, c'est-à-dire, environ tous les trois mois. Ainsi surveillée, votre denture n'aura jamais besoin d'intervention sérieuse et urgente.

Et le reste des soins vous incombent personnellement. Je ne veux pas mettre en doute vos principes de propreté et d'hygiène : aussi me permettrai-je seulement de vous rappeler que si les dents demandent à être nettoyées *matin* et *soir*, elles exigent les mêmes attentions *après chaque repas*. Des débris d'aliments séjournant sur leurs couronnes et entre leurs interstices, entraînent très vite des fermentations qui altèrent l'émail et le rongent sournoisement.

C'est du brossage que dépend toute la propreté des dents. Choisissez pour cela une brosse bien dure, à moins, bien entendu, que vos gencives trop sensibles n'en puissent supporter le contact sans saigner. Dès que les soies s'amollissent, munissez-vous d'une autre brosse, du reste, il est plus sain d'en changer souvent, quelque soit sa valeur. Je n'insiste pas sur l'état de propreté dans lequel cette brosse doit être laissée après usage, ce détail découle de l'hygiène la plus élémentaire.

Avec le nettoyage, il est question d'antisepsie. Et c'est alors seulement que le dentifrice joue un rôle important.

Dire que tels dentifrices liquides sont préférables aux savons, dont la mousse cependant pénètre partout, que les produits en poudre valent mieux que les dentifrices en pâtes ne se justifie par aucune certitude. Tous possèdent les antiseptiques désirés, et la présentation seule varie. Alors ? Votre choix reposera sur un goût personnel ou une habitude, à condition toutefois, que vous ne souffriez d'aucune maladie des gencives ou des dents.

Ah ! si vous êtes sujettes au déchaussement des dents ou à l'inflammation des gencives, si les stomatite, gingivite et pyorrhée vous menacent, ce n'est plus la même chose. Votre cas est trop grave pour que vous puissiez vous contenter de dentifrices neutres. Les conseils d'un bon dentiste vous sont de première nécessité. Mieux que moi, il saura discerner le dentifrice qui vous est plus favorable.

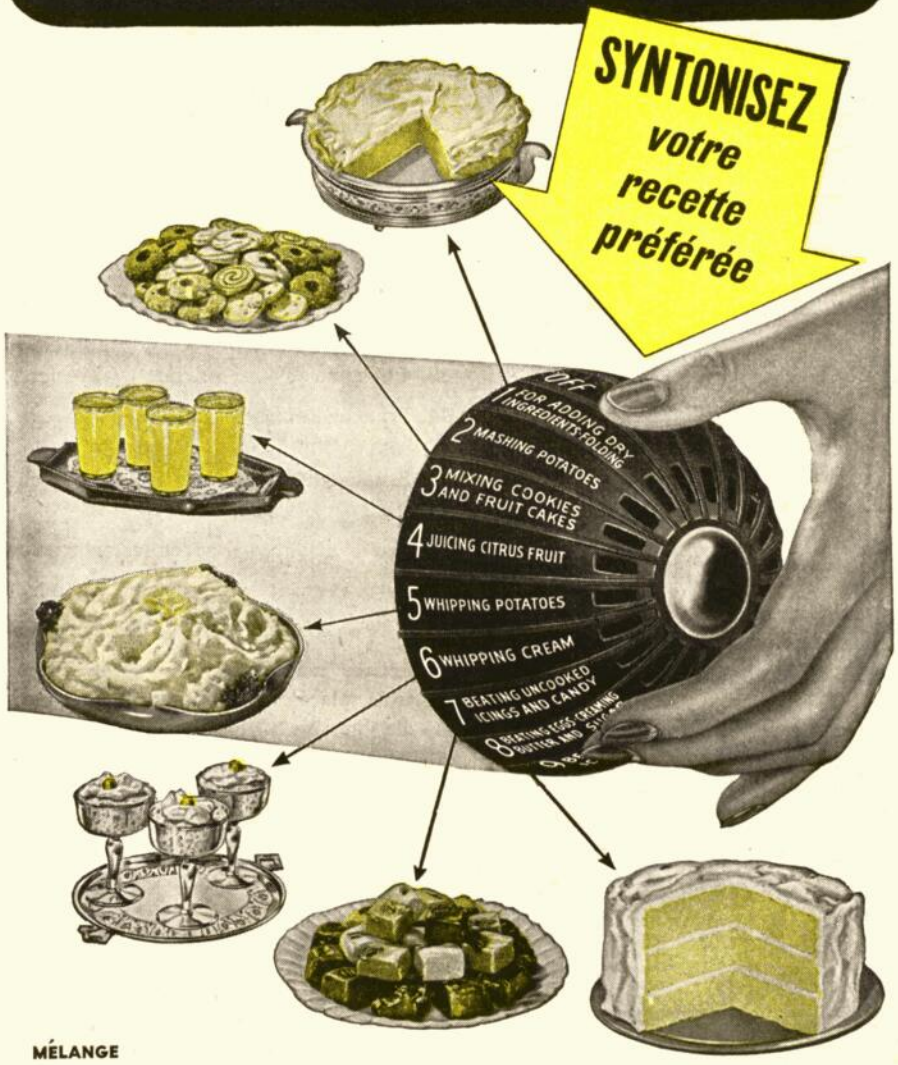
Après le brossage, un gargarisme avec une bonne eau dentifrice vous rincera la bouche à merveille, en entraînant les parcelles alimentaires dissociées. Et puis, il parfumera agréablement votre haleine. Le manque de fraîcheur du souffle, s'il n'est pas la conséquence de dents cariées ou de maladies d'estomac, résulte souvent d'un mauvais entretien de la denture. Ce détail est suffisamment délicat pour que je me dispense d'insister.

Ne faites pas usage de cure-dent, il ne sert qu'à blesser les gencives. Tous les soirs, un fil de soie passer entre les interstices le remplacera avantageusement.

Voulez-vous parfaire ces soins élémentaires ? Pour activer la circulation du sang aux gencives, c'est-à-dire pour les raffermir et les colorer, faites un massage gingival, intérieur et extérieur, à l'aide de votre index très propre.

Et si vous ajoutez à cela quelques précautions, comme d'éviter les boissons trop froides ou les mets trop chauds, les transitions brutales de température, les fruits acides, les matières dures et sucrées : bonbons, chocolats, nougats, etc., vos dents saines garderont longtemps l'éclat des ravissantes perles de nacre ou d'ivoire que la nature vous offrit.

Seul
Sunbeam
AUTOMATIQUE
MIXMASTER
est muni de l'exclusif
CADRAN MIX-FINDER



MÉLANGE
PILE
FOUETTE
BAT
AGITE
MÊLE
PRESSE
INCORPORE
MOUSSE



C'est en faisant usage du célèbre Sunbeam Mixmaster que l'on constate combien facilement, combien rapidement peut se faire la préparation des aliments. Seul le Mixmaster est muni de l'exclusif CADRAN MIX-FINDER sur lequel sont clairement indiquées toutes les vitesses de malaxion requises. Sunbeam Mixmaster est synonyme de gâteaux mieux levés, à la pâte plus légère et de texture veloutée... de purées de pomme de terre idéalement crémeuse... de glaces aux reflets satinés... de toutes sortes de sauces... de plus de jus à chaque orange. Usage incroyablement multiple — et quelle économie de temps et de labeur ! La production augmente — qu'on s'informe chez son fournisseur.

En vente partout où l'on se procure les appareils électriques de qualité.

SUNBEAM CORPORATION (CANADA) LIMITED, TORONTO 9

Fabricants de Produits de Qualité depuis plus d'un demi-siècle.

Sunbeam est célèbre pour ses GRILLE-PAIN, IRONMASTER, COFFEEMASTER, SHAVEMASTER, etc.



"PAUL DIT que mes cheveux n'ont jamais été aussi beaux!"

C'est si facile de garder vos cheveux superbes, avec DANDERINE. Parce que DANDERINE fait disparaître la pellicule terne en un clin d'oeil et leur donne des reflets chatoyants. Laisse les cheveux doux et lustrés . . . si faciles à placer. Paul emploie aussi DANDERINE. Il dit que cette lotion capillaire aide vraiment à enlever les pellicules.

Essayez Danderine aujourd'hui. Ayez le genre de chevelure qu'il admire.

Danderine

LES HOMMES AUSSI AIMENT DANDERINE L'ENNEMIE DES PELLICULES



Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à **votre poitrine** cette **rondeur** et cette **fermeté** si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou **expédiées franco par la malle,** sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans 406, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Pilules Persanes

Lotion REX *Antiparasitaire*

DÉTRUIT POUX ET LENTES

N'irrite pas la Peau. — N'est pas Inflammable.

35 cents la bouteille.

CIE CHIMIQUE REX, Montréal

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE, Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

Si vous avez aux alentours de Montréal . . .

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

Causons langue française

COMMENT S'APPELLE?

1. Vent qui se glisse à travers une fente, un trou ?	*Vent coulis.*
2. Un jaune d'oeuf ?	*Un moyeu.*
3. La broche mobile unissant les deux parties d'une charnière ?	*Un lacet.*
4. Boule que l'on met au bout des fleurets d'escrime ?	*Un éteuf.*
5. Des boucles frisées de cheveux postiches ?	*Des chichis.*
6. Cercle en bois en haut et en bas d'un tambour, servant à tendre les peaux de ce tambour ?	*Une vergette.*
7. Celui qui recherche les paillettes d'or dans le lit de certains cours d'eau et terres aurifères ?	*Orpailleur, pailleteur.*
8. Pli fait à un vêtement pour le raccourcir ?	*Troussis.*
9. Parler d'une voix enrouée ?	*Grailler.* (Aussi : crier comme une corneille).
10. L'art de transmettre des ordres au moyen d'instruments de musique ?	*La célestique.*
11. Plancher d'un pont ?	*Le tablier.*
12. Hache de tonnelier à fer recourbé ?	*Herminette.*
13. Qui aime le vin, qui sait l'apprécier ?	*Oenophile.*
14. Tranche coupée en rond ?	*Rouelle* (de citron, de saucisson).
15. Instrument qui sert à mesurer le chemin qu'on a fait ?	*Odomètre.*
16. Croissant pour émonder les arbres ?	*Un émondoir.*
17. Barre servant à fermer une porte ?	*Un épar.*
18. Poisson artificiel pour pêcher les poissons voraces ?	*Devon, tue-diable.*
19. Lettres majuscules, ordinairement au nombre de trois, placées en haut de chaque colonne dans un dictionnaire ?	*Lettrine.*
20. Chacun des tours d'un câble enroulé sur lui-même ?	*Un plet.*
21. Peinture exécutée en quelques coups de pinceau ?	*Une pochade.*
22. Tableau peint sur une muraille ?	*Une fresque.*
23. Petit foret pour percer les barriques ?	*Gibelet.*
24. Morceau de bois pour accoupler les coupons d'un train de bois flotté ?	*Habillot.*
25. Le trou d'une clé ?	*Une forure.*
26. Qui est de la nature de la laine ?	*Lanugineux.*
27. Dents artificielles faites avec de l'ivoire d'hippopotame, qui tiennent à la gencive sans être retenues par des crochets métalliques ?	*Dents osanores.*
28. Instrument propre à extraire le jus de citron ?	*Vide-citron.*
29. Corbeille, petit meuble qui sert à recevoir ce que l'on porte habituellement dans ses poches ?	*Un vide-poche.*
30. Outil pour ôter le coeur et les pépins des pommes sans les couper ?	*Un vide-pomme.*
31. Petite cavité ménagée entre deux moulures ?	*Tarabiscot.*
32. Partie saillante du larmier d'une corniche qui empêche l'eau de couler dessous ?	*Mouchette.*
33. Défaut de rectitude, de régularité ?	*Guingois* (de guingois : de travers).
34. Viser d'un oeil en fermant l'autre ?	*Bornoyer.*
35. Se dit des pierres, des arbres susceptibles d'être fendus par la gelée ?	Pierre *gélive,* arbre *gélif.*
36. Qui a plus de largeur que d'épaisseur ?	*Méplat* (bois méplat).
37. Cornet pour appeler au loin ?	*Huchet.*
38. Se dit d'une locomotive qui n'est pas attelée ?	*Haut-le-pied.*
39. Etablissement pour les victimes de maladies contagieuses ?	*Un lazaret.*

GASPARD SAINT-ONGE

(D'après l'émission du *Mot s'il vous plaît,* avec autorisation)

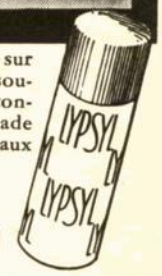
NE SOUFFREZ PLUS DE LÈVRES GERCÉES



Le nouveau LYPSYL adoucissant soulage vite l'irritation



Une application de Lypsyl sur vos lèvres sèches, gercées, soulage rapidement. Lypsyl contient de l'émolliente Pommade de Benjoin. Seulement 25c aux comptoirs de pharmacie.



LYPSYL

ACETYN

AGIT PLUS VITE — "45" — EST PLUS EFFICACE

1 *Prescription Supérieure* TABLETTE CALME LES DOULEURS

Périodiques, rhumatismales ou névralgiques; **maux-de-tête,** migraines. **Casse** la fièvre qui accompagne la grippe et les **rhumes** de cerveau.

Essayez-les. *Demandez et insistez pour avoir ACETYN "45". Boîtes de 12 pour 0.45c, bouteilles de 100 pour $2.00. Chez votre pharmacien ou*

Laboratoire Anglo-Canadien
406 rue Notre-Dame, Est, Montréal



Confort suprême pour la marche

POUR GRANDIR

Maigrir, beauté, soin des cheveux, améliorer santé, vue, réussir. Envoyer 10c à

D. EVANS
Boîte 141, Station G, Montréal

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film.*

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT



N'est-ce pas qu'elle est gentille cette robe de chambrai bleu pâle avec son ruban de taille en gros grain rouge et son encolure à la princesse Eugénie ? C'est une création Emily Wilkens. Photo New-York Dress Institute.

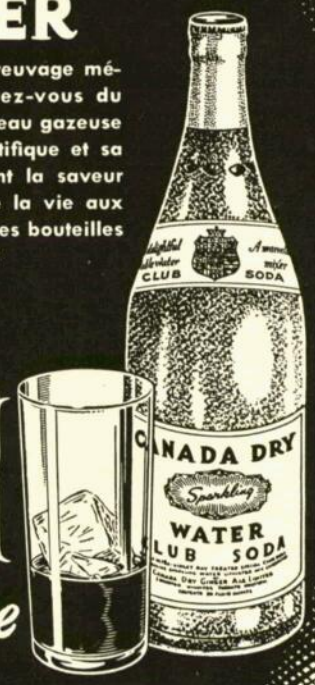
Avec cette robe-ci, aux plis froncés à la taille, au corsage étroit et manches courtes, vous pourrez aller à un thé élégant, à un mariage et à un petit dîner. Surtout si elle est en beau tissu Bruck Silk Mills et créée par Brodkin.



CANADA DRY
Sparkling
WATER

Pour faire un highball ou un breuvage mélangé vraiment délicieux, servez-vous du meilleur club soda du monde... l'eau gazeuse Canada Dry. Sa formule scientifique et sa carbonatation menues rehaussent la saveur . . . donnent du pétillant et de la vie aux verres longs. Achetez-en quelques bouteilles aujourd'hui—servir bien frappée !

les 4/5 si importants de votre breuvage



OFFERTE EN TROIS MODÈLES COMMODES

SW17ME

Servez-vous de
NOUVELLES
Rondelles
CHAQUE SAISON



En 1946 Viceroy présenta sur le marché une nouvelle rondelle en caoutchouc ROUGE pour bocaux. Des millions de ces nouvelles rondelles ont été utilisées et leurs qualités exceptionnelles d'étanchéité sont universellement reconnues.

VICEROY *RONDELLES EN CAOUTCHOUC ROUGE POUR BOCAUX*

ASSURANT UN SCELLAGE ABSOLUMENT HERMÉTIQUE

J'étais perplexe devant mon évier bouché!



mais la GILLETT l'a *VITE* dégagé!

● Point n'est besoin de retarder le dîner pendant que vous vous évertuez à dégager un renvoi obstrué. Jetez-y simplement de la Lessive Gillett non diluée—en un clin d'oeil, elle désagrège graisse et saleté, et votre renvoi fonctionne normalement.

La Gillett vous aide dans plusieurs autres travaux de ménage . . . entretien des bols de cabinets, nettoyage des cuves de buanderie, écurage des ustensiles de cuisine, etc. Achetez-en quelques boîtes aujourd'hui même.

Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

ESSAYEZ CETTE SAUCE AVEC UNE SALADE DE SAUMON



dit
Mme Nell Hill,
Truro, N.-S.

Une bonne sauce à salade rehausse le goût de la salade mais c'est la moutarde pure qui "rehausse" le goût de la sauce. Voici une recette dont tout le monde, chez vous, se régalera. Comme le dit Mme Hill, cette sauce convient particulièrement pour la Salade de Saumon.

SAUCE À SALADE DE MRS. HILL

1 c. à s. de farine	1 c. à thé de sel
½ tasse de sucre	pincée de cayenne
1 c. à thé de moutarde en poudre	1 c. à s. de beurre
3 oeufs, battus	¼ tasse d'eau froide
	¾ tasse de vinaigre

Mélangez les ingrédients secs et battez-y les oeufs. Ajoutez le beurre, l'eau et le vinaigre, et faites cuire au bain-marie, en remuant constamment, jusqu'à ce que la sauce épaississe.

Demandez de Livre de Recettes Gratuit

Ecrivez à Reckitt & Colman (Canada) Limited, Station T, Montréal, pour avoir un exemplaire de notre nouveau livre de recettes illustré, intitulé "Art Culinaire". Vous y trouverez de nombreuses idées pour des plats succulents qui plairont à votre famille.

F33B

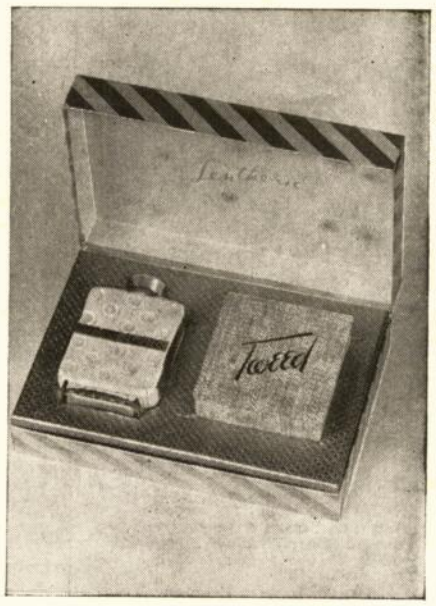


MOUTARDE D.S.F. KEEN



VOUS ne portez pas de bas, car vous êtes à la campagne. N'oubliez pas toutefois de prendre un soin particulier de vos jambes. Epilez-les à l'aide de *Sleek* d'Elisabeth Arden, une crème blanche, douce et parfumée ; maquillez-les ensuite avec *Velva Leg Film* qui leur donnera le chaud coloris du soleil.

APPORTEZ à l'amie chez qui vous passez vos vacances cette jolie boîte Lentheric composée d'un flacon de sels et d'une poudre de bain au parfum *Tweed*, pénétrant, frais et plein de charme. Ce cadeau est la meilleure preuve de reconnaissance que vous puissiez offrir à votre hôtesse.

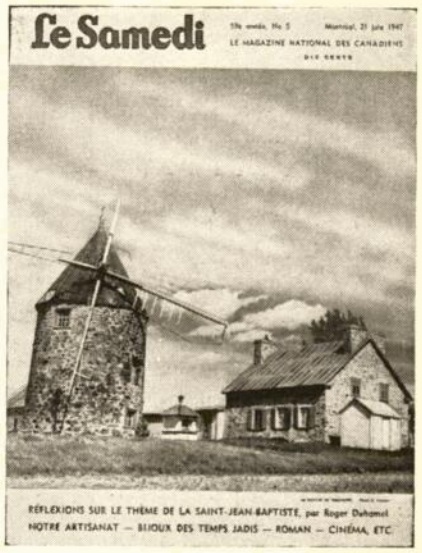




VOICI un conseil de beauté de Mme Helena Rubinstein : avant de prendre votre bain de soleil, enduisez-vous de *Sunburn Oil* si vous désirez un hâle foncé ; pour un hâle doré, servez-vous de *Liquid Sunshine ; Sunproof Cream* vous donnera un hâle léger ; ces trois produits protègent votre épiderme.

AVANT de cosmétiquer vos cils et vos sourcils, débarrassez-les de toute trace de poudre. Appliquez ensuite votre mascara *Maybelline*, en crème ou en pain. Maybelline allonge vos cils, les rend plus brillants tout en donnant à votre joli regard une saisissante profondeur d'expression.





UN MAGAZINE POUR TOUTE LA FAMILLE

Monsieur, madame, avez-vous déjà songé qu'un magazine s'adressant à toute la famille doit trouver sa place dans tout foyer. *Le Samedi*, précisément, est la publication idéale dans le cas qui nous occupe. Jeunes ou vieux, filles et garçons sont assurés de trouver dans ce magazine leurs sections préférées : nouvelles, récit policier, roman, feuilleton, articles et contes illustrés d'intérêt général, chroniques de toutes sortes, radio, théâtre, concerts, cinéma et quoi encore ! *Le Samedi* contient tout cela et, chaque semaine, vous l'offre d'une qualité toujours égale. Les journées pluvieuses sont bien longues et une lecture aussi intéressante constitue une distraction qui fait le bonheur des jeunes tout autant que la satisfaction des aînés. S'y abonner est poser un geste dont il y aura toujours lieu de se féliciter. Le prix est des plus modiques et les conditions des plus simples : on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous.

Un nouveau feuilleton :

Les Lèvres Closes

par PAUL D'AIGREMONT

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Canada	*Etats-Unis*
1 an..... $3.50	1 an..... $5.00
6 mois..... 2.00	6 mois..... 2.50

☐ **IMPORTANT:—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

CENDRILLON VINGTIÈME SIÈCLE



Se voir accorder le titre de « Raving Beauty », gagner un voyage de trois jours à New-York comme invitée de Mlle Peggy Sage, organisatrice de ce concours de beauté, partir avec un superbe trousseau, voilà la belle aventure que vient de vivre Mlle Iris Boyd, de Brandon, Manitoba.





La tenue de voyage de l'heureuse gagnante comprenait un tailleur de Shrybman en lainage gris, un manteau trois-quarts, un large béret André. Dans ses valises de la maison Fournier, Mlle Boyd apportait une robe de dîner noire à large volant de tulle souligné de perles de jais. Pour se promener sur le Broadway, la robe tout indiquée est bien celle-ci en toile noire de Murray Bowen, à boutons blancs, que Mlle Boyd portait avec un grand chapeau quadrillé noir et blanc, signé André, et des accessoires blancs et noirs Del Grande. Durant son séjour à New-York, notre «Raving Beauty» canadienne sera l'invitée de Mlle Peggy Sage à plusieurs réceptions.

Veto
DISSIPE L'ODEUR de la transpiration

dit Alys Robi Charmante vedette Canadienne de la Radio



"Pour réussir, se garder toujours fraîche et soignée est aussi important que bien se vêtir. Voilà ce qui rend l'usage d'un bon désodorisant tellement essentiel. J'emploie Veto, la nouvelle crème désodorisante antiseptique de Colgate, pour deux raisons: sans danger, elle supprime l'odeur sous les bras, et elle enraye la moiteur de la transpiration."

Veto
SUPPRIME la transpiration

dit Jeanne Gagnon Garde-malade Diplômée de Montréal



"Je trouve que Veto est, sans contredit, le désodorisant le plus efficace que j'ai jamais employé. Doux, moëlleux, crémeux, et facile à appliquer — Veto enraye toute moiteur et supprime vraiment l'odeur sous les bras. Oui, sans aucun doute, Veto est mon désodorisant idéal."

Seul VETO, et aucun autre désodorisant, contient DURATEX, ingrédient nouveau, sûr, exclusif

- Veto est différent de tout autre désodorisant que vous ayez employé auparavant.
- Veto, et Veto seul, contient Duratex, nouvel ingrédient sûr, exclusif.
- N'abime pas la linge.
- Sûr pour toute peau normale.
- Veto est plus crémeux — se répand, pénètre immédiatement . . . complètement.

Au comptoir de la pharmacie et des cosmétiques — 25¢ 39¢ 59¢

Reconnu inoffensif aux tissus



NE DURCIT PAS DANS LE POT
Jamais graveleux ni granuleux!



DÉPRIMÉE ?
NERVEUSE ?
LYMPHATIQUE ?
DÉLAISSÉE ?

LISEZ ALORS CECI . . .

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore ! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE
Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».
Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... *Prov.* .....

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

LA BIJOUTERIE J.-D. VALLIERE

L'HISTORIEN qui s'appliquerait à écrire l'histoire de Montréal, quartier par quartier, devrait accorder une place prépondérante au quartier St-Jacques parce que celui-ci a toujours joué, pour une raison ou pour une autre, un rôle important dans la vie de la Métropole.

Il fut jadis le faubourg St-Germain de notre ville, alors que les plus anciennes familles de la bourgeoisie canadienne-française y demeuraient. Plus tard, la présence de l'Université et des institutions affiliées, de la bibliothèque St-Sulpice, des restaurants fréquentés par les étudiants, en firent, en une certaine mesure, un petit Quartier Latin.

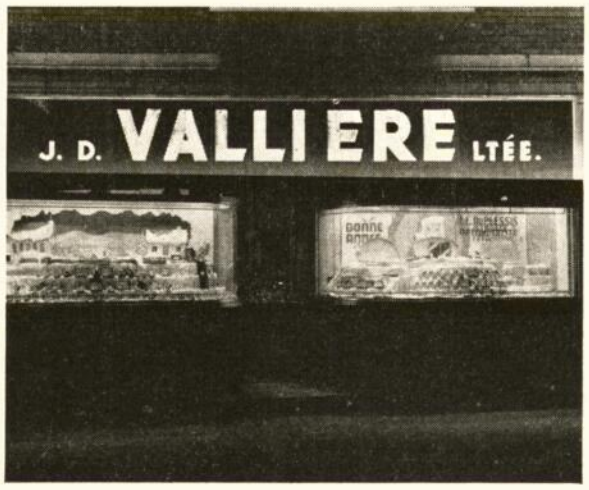
Maintenant, le quartier St-Jacques est le château-fort du commerce de détail des marchands canadiens-français. Une mise au point s'impose à ce sujet. Il est faux, comme certains ont intérêt à le dire, que notre commerce est passé tout entier aux mains des Juifs.



M. J.-D. VALLIERE. Photo Albert Dumas.







M. Vallière est propriétaire de trois magasins à Montréal, situés rue Ste-Catherine est (photo du haut), rue St-Hubert (photo du centre) et avenue Mont-Royal est (photo ci-dessus).

Parmi les magasins de la rue Ste-Catherine Est qui attirent les regards du promeneur et souvent en font un client, on remarque la nouvelle bijouterie Vallière. J'ai fait comme les autres, j'y suis entrée pour admirer son installation si moderne et ses brillants étalages ; j'y ai appris beaucoup de choses et noté quelques observations :

M. J.-D. Vallière est propriétaire de la bijouterie qui porte son nom et qui se compose de 3 magasins : le principal, rue Ste-Catherine Est, en face de chez Dupuis Frères, les deux autres, rue Saint-Hubert et avenue Mont-Royal est.

La famille de M. Vallière est originaire de Saintonge. Le premier du nom qui vint au Canada, Pierre Vallière, était né à Saint-Pierre-de-Segonzac, évêché de Saintes, du mariage de Louis Vallière et de Périnne Fournier. Il s'embarqua en 1666 avec les recrues que le capitaine Jamain amena de France. Quatre ans plus tard, il épousait Anne Lagoue, dont les parents étaient originaires de Saint-Etienne-du-Mans, dans le Maine. Elle n'avait que quatorze ans. Ils eurent huit enfants dont six firent souche. L'aîné fut l'ancêtre du juge Vallière de Saint-Réal et le cadet celui de M. J.-D. Vallière.

Ce dernier est né à Montréal et a fait ses études au collège d'Ironside. Il a été pendant huit ans à l'emploi d'un bijoutier de la Métropole, avant d'établir un commerce à son compte.

Le 15 juin 1944, un incendie spectaculaire dévastait un important immeuble du quartier Saint-Jacques. La bijouterie Vallière subissait alors des dommages tels que l'établissement fut fermé et le propriétaire forcé d'ouvrir, non loin de là, un magasin temporaire.

Sans se laisser abattre par le désastre, M. Vallière se mit aussitôt à faire des plans de reconstruction et un an plus tard, avait lieu l'inauguration d'un nouveau magasin de conception ultra-moderne.

Des personnages officiels, des représentants de la finance et du commerce avaient été invités, et des milliers de curieux se pressaient autour de l'édifice brillamment illuminé. Les innovations sont à la fois nombreuses et ingénieuses. L'architecte, M. Maurice Germain, a pensé qu'aucune barrière ne doit plus exister entre l'acheteur et l'étalage, que le client doit avoir l'impression que le magasin tout entier est à sa disposition et qu'il peut y circuler à l'aise.

Pour créer cette agréable illusion, on a supprimé la marche séparant le magasin du trottoir, on a transformé la vitrine de jadis en un immense comptoir qui se partage sur tout le rez-de-chaussée. La porte à deux battants est en verre incassable. Les comptoirs suivent une courbe qui rend plus facile l'examen des bijoux disposés à l'intérieur. L'éclairage joue dans une bijouterie un rôle de premier plan, c'est pourquoi une attention toute spéciale a été donnée à l'aménagement lumineux, et pour le faire, l'on s'est inspiré des plus récents travaux du même genre exécutés dans les grandes bijouteries de New-York.

M. Vallière qui, malgré ses nombreuses occupations, veut bien répondre à mes questions, m'assure que depuis une vingtaine d'années le commerce de détail des bijoux a beaucoup augmenté.

Naturellement, la guerre a ralenti ou interrompu les importations bien que grâce à une entente les montres suisses aient continué de nous parvenir. Petit à petit le marché reprend avec l'Angleterre, la France et la Tchécoslovaquie, mais pas encore avec l'Allemagne. Bon nombre de pierres précieuses viennnt de Hollande, de Belgique et des Indes. La perle satinée, qu'on importait jadis du Japon, se fabrique maintenant au Canada. Comme chacun le sait, le marché américain est très cher et il y a avantage à acheter la marchandise en Europe ou au Canada, quand la chose est possible.

THÉRÈSE FOURNIER

Mes Recettes de Cuisine

[*Suite de la page* 54]

brasser pour faire fondre et y mettre le jus de citron. Laisser refroidir à consistance de sirop épais. Incorporer la banane tranchée, les pêches et les poires bien mûres, pelées et tranchées minces puis le raisin. Mettre dans un moule humecté d'eau froide et laisser prendre ferme. Servir très froid avec la crème fouettée.

TARTE MOUSSELINE AU CITRON

1 c. à tb. de gélatine
¼ de tasse d'eau froide — 4 oeufs
1 tasse de sucre
½ c. à thé de sel — ½ tasse de jus de citron
1 c. à thé de zeste de citron râpé

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes. Séparer les oeufs, battre les jaunes avec ½ tasse de sucre. Ajouter le sel, le jus de citron et le zeste. Cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Retirer du feu, laisser refroidir jusqu'à ce que la crème ait bonne consistance, y incorporer délicatement les blancs d'oeufs battus avec le reste du sucre, verser dans une croûte de tarte Graham et laisser prendre ferme. Saupoudrer de noix de coco légèrement dorée au four et servir très froid,

PÂTÉ GRAHAM

1½ tasse de biscuits Graham écrasés — ⅓ de tasse de sucre fin
½ tasse de beurre fondu

Bien mélanger le tout, étendre également avec le dos d'une cuillère dans une assiette à tarte, et faire chauffer au four de 400° F. 10 minutes. Laisser refroidir avant d'y mettre la préparation. Ce genre de tarte est léger, peut se préparer d'avance et enlève bien des soucis aux novices qui ont certaines difficultés à abaisser la pâte.

CRÈME BAVAROISE AUX PÊCHES

(Illustration ci-dessous)

1 enveloppe Jell-O au citron ou à l'orange — 1 tasse eau chaude
1 tasse jus de pêche
½ tasse crème à fouetter — 1 tasse pêches écrasées
2 ou 3 gouttes d'essence d'amande

Dissoudre le Jell-O dans l'eau chaude. Ajouter le jus de pêche. Refroidir jusqu'à consistance sirupeuse. Incorporer la crème légèrement fouettée, les pêches et l'essence. Laisser prendre au froid. Verser dans des moules individuels. Refroidir de nouveau. Démouler et garnir de tranches de pêche. 8 portions.

Photo General Foods Corp.





MME ANDRE HOYER
C P 41
ST ANDRE AVELLIN
QUE
M149-R-46007

LES MÉDECINS PROUVENT que 2 femmes sur 3 peuvent s'assurer un *plus beau teint en 14 jours!*



"Mon teint me rendait malade!"

déclare Frieda Meyer (adresse sur demande) "J'avais la peau si huileuse, si rude, qu'elle avait presque l'air malpropre! J'en étais découragée! Heureusement, j'eus la veine de faire l'essai du Traitement de Beauté Palmolive de 14 jours, sous la surveillance d'un médecin.



"En grande vitesse,

je me rendis chez un dermatologiste célèbre. Dans mon groupe, certaines d'entre nous avaient la peau sèche, d'autres huileuse, d'autres normale. Après un examen soigneux, le médecin nous prescrivit de faire l'essai du Traitement de Beauté Palmolive de 14 jours, à la maison . . .

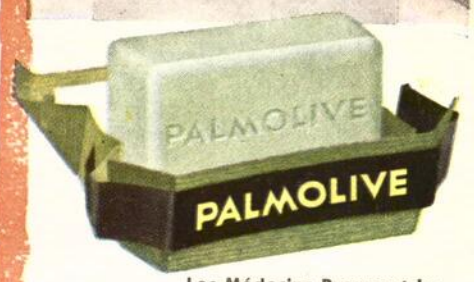
"Voici tout ce qu'il y a à faire!

Lavez-vous la figure avec le Savon Palmolive. Ensuite, pendant 60 secondes, massez bien avec la mousse embellisante et douce de Palmolive, puis rincez! Répétez trois fois par jour, pendant 14 jours. Ce massage purifiant fait ressortir tout l'effet embellissant de Palmolive sur votre épiderme. 14 jours seulement après avoir commencé le traitement Palmolive, je fis constater à mon médecin que j'avais la peau moins huileuse, plus douce, plus fraîche et plus claire, aussi! Voyez ce que le Traitement Palmolive peut faire pour vous!"



En outre, des Canadiennes de Halifax à Vancouver ont fait l'essai de ce traitement Palmolive dans leur propre foyer!





Les Médecins Prouvent les Résultats de Palmolive!

Vous aussi vous pouvez vous attendre à ces améliorations de l'épiderme en 14 jours seulement!

Si vous voulez un teint qui fasse l'envie de toutes les femmes, l'admiration de tous les hommes, dépêchez-vous à commencer le Traitement de Beauté Palmolive de 14 jours, dès ce soir! N'oubliez pas que le Traitement Palmolive a été éprouvé sur l'épiderme de 2696 femmes de tous les âges—entre quinze et cinquante ans—avec tous les types d'épiderme; les unes avaient la peau sèche, d'autres huileuse, d'autres normale, jeune ou plus vieille! Il y avait là, des Canadiennes d'un Océan à l'Autre et, dans les deux tiers des cas, on a constaté des résultats probants, en 14 jours seulement, quels que soient les soins de beauté auxquels ces femmes avaient eu recours précédemment!

Moins huileux.....
Plus fin...plus jeune.....
Moins rugueux.....
Moins tacheté.....
Moins de comédons naissants..
Un coloris plus frais.....
Plus clair... plus éclatant.....



P.S.

Pour la douche  **et le bain,**  **procurez-vous le nouveau Pain Géant**  **Économique de Palmolive!** 